



Les  
miettes  
aux  
oiseaux

Cécile Hélie-Hamel

l'ABC  
de l'édition



Les  
miettes  
aux  
oiseaux

Cécile Hélié-Hamel

**Du même auteur :**

*Comprends-tu ça Laurette?*, Sillery, Éditions du Septentrion  
(collection Hamac), 2007.

*Les miettes aux oiseaux*, Val-d'Or, Éditions Meera, 1986.

*Une femme singulière*, Montréal, Éditions Héritage, 1983.

Les  
miettes  
aux  
oiseaux  
Cécile Hélie-Hamel

Édition revue et augmentée

*l'ABC*  
*de l'édition*

Cécile Hélie-Hamel  
chellie82@hotmail.com

L'ABC de l'édition  
Rouyn-Noranda (Québec)  
www.abcedeledition.com  
info@abcedeledition.com

Conception graphique de la couverture : Maxim Larivière  
Mise en page : Ovalta Multimédia  
Révision: Nancy Gareau

Dépôt légal: 2<sup>e</sup> trimestre 2014  
Bibliothèque et Archives nationales du Québec  
Bibliothèque et Archives Canada

ISBN 978-2-922952-53-7  
ISBN PDF 978-2-922952-79-7  
ISBN epub 978-2-922952-80-3

L'ABC de l'édition  
Cécile Hélie-Hamel  
Copyright © 2014. Tous droits de reproduction réservés.

Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du  
Québec et Bibliothèque et Archives Canada

Hélie Hamel, Cécile, 1941-

Les miettes aux oiseaux

2<sup>e</sup> édition canadienne revue et augmentée.  
(Collection Roman)

Édition originale: Val-d'Or, Québec: Éditions Meera, c1986.

ISBN 978-2-922952-53-7

I. Titre.

PS8565.E454M53 2014  
PS9565.E454M53 2014

C843'.54

C2014-940770-X

*À Madeleine Picard*  
*À mes enfants et petits-enfants*  
*Merci à Isabelle Arseneault pour son aide logistique*



# Introduction

Le récit que vous allez lire correspond à une histoire vécue. Cependant, le nom des personnes qui y jouent un rôle a été changé, de manière à préserver leur anonymat.

En faisant le choix d'écrire cette histoire, j'ai voulu démontrer que nous pouvons tous, un jour ou l'autre, déraiper sans que personne ne le réalise. Ce n'est qu'après coup qu'on se dit que cette personne appelait à l'aide, sans que l'on s'y soit arrêté.



PREMIÈRE PARTIE

Déboires de l'enfant  
à l'homme



## CHAPITRE 1

# L'enfance

Lorsque Bernard vit le jour, on fut d'abord un peu déçu; ce n'était pas un garçon que l'on espérait, puisque la famille en comptait déjà deux, mais la grande beauté et la vivacité d'esprit extraordinaire qu'il développa lui permirent de devenir rapidement le centre d'intérêt de la maison. Avec les années, il surclassa en quelque sorte ses aînés: il était LE PLUS brillant, LE PLUS propre, LE PLUS débrouillard, LE PLUS prévenant de la famille. Puis, petit à petit, constatant ce qu'il provoquait autour de lui, il devint LE PLUS autoritaire et il se mit à donner des ordres d'une telle sagesse que l'on ne pouvait les contrecarrer.

– Ça va faire un *foreman*, disait le père à sa femme. C'est pas à quarante ans qu'on apprend à se faire respecter!

– Penses-tu vraiment? Questionnait sa mère, pas nécessairement convaincue.

– Tu le vois comme moi.

Doué d'une grande intelligence, Bernard prit conscience de la fierté des siens à son égard, alors qu'il était à ce que l'on appelle l'âge tendre de l'innocence.

Puis, un jour, une jolie petite fille s'ajouta à la famille. Nul besoin de dire que ce fût jour de fête, sauf pour

Bernard qui vit en cette petite sœur, une intruse. Il la perçut comme une menace; une petite braillarde qui venait, sans sa permission, lui ravir une part de la place qui selon lui, lui revenait de plein droit.

Le temps où il monopolisait les conversations et les caresses en imposant ses décisions en toute matière ou presque, lui sembla révolu. À partir de ce jour, son enfance devint une lutte continuelle. Il lui fallait briller davantage, s'imposer au sein de la seule hiérarchie qu'il connaissait; sa propre famille. Comme c'était de mise à l'époque, la famille continua à s'agrandir, de telle sorte que Bernard, malgré ses efforts et ses prouesses, se sentit de plus en plus relégué à l'arrière-plan.

Bien que son environnement eût dû l'amener à accepter la notion du partage, quelque chose au plus profond de son être s'y refusait. Ce qui le révoltait le plus, c'était sans doute de devoir partager avec son père la très jolie femme qui le cajolait parfois avec tant d'amour et d'orgueil. Il fermait alors les yeux, conscient de son incapacité à affronter celui qu'il voyait comme son plus grand rival. Il en voulait à sa mère de l'obliger à se prêter au morcellement de ce qui, selon lui, lui appartenait entièrement.

C'est ainsi que souvent, étendu sur son petit lit, il laissait son esprit s'attarder à quelques vengeances qu'il aurait pu exercer envers l'un ou l'autre de ses parents. La seule pensée que son père puisse laisser ses mains errer sur le corps de sa mère le blessait au plus profond de son être. Le sommeil l'envahissait souvent tard dans la nuit, pour l'emmenner vers quelques rêveries insensées et sans fin. Ainsi passèrent jours, mois et années, sans qu'il arrivât à abandonner ses chimères.

Quand son père travaillait dans des chantiers, ici et là et devait laisser les siens sur la ferme, il se permettait une douce revanche. Il avait tout le loisir de laisser son esprit patriarcal se manifester, sans que cela causât de problème véritable. Mais chaque fois qu'une possibilité s'offrait au père, toute la famille devait le suivre. On ne consultait évidemment pas Bernard sur le déplacement. Celui-ci passa donc une partie de son enfance dans les bois, en compagnie d'adultes qui s'amusaient aussi souvent que possible à le faire boxer pour passer le temps.

– Frappe! Montre-moi ce que t'as dans le ventre. Regarde-moi bien: comme ça! Vas-y, t'es capable! On l'encourageait à aller au bout de ses forces.

En se prêtant volontiers au jeu, il devint de la sorte le point de mire. Sans que personne le réalise, on lui inculqua la nécessité de posséder une bonne forme physique; un trait essentiel s'il voulait conserver de bons réflexes et maintenir sa rapidité. On lui enseigna quelques trucs pour sortir gagnant d'une bagarre et surtout, que seuls les vauriens en sortaient perdants. La vie de chantier terminée avec le printemps, la famille revenait à la campagne.

La fréquente présence à la maison de l'un des oncles de Bernard fit naître en lui des inquiétudes. Ce dernier paraissait subjugué par le charme de sa mère. Personne ne soupçonnait alors que dans la tête de l'enfant, maintes questions, toutes plus angoissantes les unes que les autres, se bousculaient. Bernard recherchait vainement son identité réelle...

Se pouvait-il que son père ne soit pas son père? Il passait parfois des heures à regarder et à comparer les deux hommes, en se demandant lequel était véritablement son

père. Il se mit alors à s'identifier tantôt à l'un, tantôt à l'autre, et cela dura des années. Devenu homme, il avouera s'être senti lésé, voire, en quelque sorte, privé du droit de pouvoir dire PAPA, sans aucune arrière-pensée... Il semble bien qu'il ait longtemps gardé pour lui seul cette inquiétude et ce cruel questionnement dont il souffrit une bonne partie de sa vie. Cette troublante incertitude engendra une animosité qui tirailla inconsidérément son cœur et sa raison.

Lorsqu'il fit son entrée à l'école, il se voyait comme un modèle de perfection, compte tenu des conditions particulières de son existence. Il se voulait le plus beau, le meilleur, le plus intelligent, le plus sérieux, le plus réfléchi. Mieux, la vie semblait lui appartenir. Même s'il avait déjà appris à crâner, Bernard ne choisissait pas véritablement son évolution. Comme tous les autres, il avançait dans la vie avec son bagage génétique, certes, mais aussi avec un passé déjà très lourd dont les échos constants, en s'entrechoquant dans sa tête d'enfant, lui lançaient constamment le même défi : dompter, vaincre et gagner. Dirigé dans ce monde de dirigeants, il s'efforça de s'intégrer à la deuxième catégorie mais cela ne fut pas aussi simple qu'il l'avait d'abord cru. Son chemin lui sembla souvent parsemé de multiples frustrations revenant quotidiennement le hanter, l'obligeant en quelque sorte à se battre contre lui-même, tout en le poussant à trouver des moyens infaillibles de parvenir à ses fins.

Ses années à l'école primaire se passèrent quand même assez bien ; pour lui, à tout le moins, son ego y trouvant une certaine satisfaction. Il représentait assurément, pour les autres élèves, une autorité énervante et souvent vexante. En effet, il se croyait en droit d'exiger ou de prendre quoi que ce fût comme bon lui semblait, sans que son entourage puisse trop s'en formaliser. De toute façon,

ce n'était pas la disparition d'un crayon ou d'un petit aiguisoir qui nécessitait des explications.

Pour les professeurs, Bernard était un bon élève. Il se montrait ouvert à acquérir de nouvelles connaissances et l'on ne pouvait que se féliciter de son attention, qui ne se démentait jamais. On préféra cependant souvent fermer les yeux sur son comportement pour le moins déviant.

– Bof! Il va bientôt aller au secondaire, à La Sarre. Ils vont le dompter là-bas, tentait-on de se convaincre.

On avait sans doute oublié que l'arbre qui pousse croche le demeure, si l'on ne lui met pas un tuteur pour guider sa croissance. Son arrivée au secondaire prit, pour le jeune homme, l'allure d'un deuxième pas dans la vie. Du jour au lendemain, il se découvrait un nouveau royaume où tous les espoirs lui semblaient permis: il lui suffisait d'être à la hauteur, de regarder où il mettait les pieds, d'analyser la situation pour déterminer jusqu'où il pouvait aller et de s'y rendre sans hésitation.

«Oui ma sœur!», «Non ma sœur!» Enfin, finies les courbettes, jubilait Bernard. Même s'il n'en voulait pas aux religieuses, il se réjouissait de ne plus les voir dans le décor. Comme il agissait souvent sur le coup de l'impulsion et que ses gestes n'étaient pas toujours réfléchis, il se mit rapidement à dos la direction de l'école, qui ne tarda pas à tenter de contrer ses agissements. On convoqua ses parents à l'école et sa mère leur avoua avoir de la difficulté à le faire obéir. Il n'en fallut pas plus. On statua alors qu'il devait être retiré de son milieu pour être placé en foyer d'accueil.

Peu de temps après, Bernard fut conduit chez un jeune couple, à Macamic. Il y reçut un accueil auquel il était loin de s'attendre.

– Bienvenue, mon gars! Je suis certaine qu'on va bien s'entendre, lui dit d'emblée la jeune femme.

– Je l'espère.

– Salut, Bernard! Moi, c'est Martin. Ma femme parle beaucoup, mais elle oublie de se présenter, plaisanta son mari.

– C'est bien trop vrai, s'amusa la femme, toute surprise de son omission. Je m'appelle Noëlline.

Bernard sourit, mal à l'aise, ne sachant trop quelle attitude adopter.

– J'imagine qu'on a dû vous dire que j'étais un mouton noir? En tout cas, c'est c'qu'on me disait tout l'temps. Ça n'vous fait pas peur?

Ce disant, Bernard les regardait droit dans les yeux, à tour de rôle. L'homme se mit à rire de bon cœur, bientôt imité par sa femme. Il y avait vraiment de quoi; ce petit bout d'homme à peine au seuil de l'adolescence qui, par ses remarques d'adulte précoce et son attitude apparemment désinvolte, voulait à tout prix les impressionner défavorablement.

– Ça, mon bonhomme, c'est toi qui le dis! Le problème, c'est qu'on n'a pas de mouton, blagua Martin en lui piquant un clin d'œil complice.

– Moi, je suis certaine que t'es pas aussi terrible que tu veux nous le faire croire, déclara Noëlline.

Un peu déconcerté, Bernard demeura quelques instants bouche bée; il avait pensé s'imposer en arrivant. Il était convaincu qu'il allait se retrouver devant des gens qui,

avant même de le connaître, l'auraient déjà étiqueté, jugé et condamné.

– Viens, je vais te présenter les enfants, poursuit Noëlline en le prenant machinalement par le bras, en toute simplicité.

Bernard frémit à ce contact. Tout était imprévu et ce climat de confiance qu'il sentait autour de lui le faisait vibrer inconsidérément. Il aurait voulu se laisser glisser doucement dans cette douce quiétude qu'il sentait exister ici, dans cette maison où, d'entrée de jeu, il n'était pas considéré comme un intrus, la personne en trop qu'il s'imaginait être.

– On m'avait pas dit que vous aviez des enfants, déclara-t-il en suivant Noëlline.

– Tu n'es pas déçu, j'espère? s'enquit celle-ci.

– C'est pas ça, s'empessa-t-il de la rassurer, craignant soudainement de rompre le charme. C'est juste qu'on me l'avait pas dit. J'ai l'impression de trouver une famille complète.

– À la bonne heure! C'est comme ça qu'on veut que tu le prennes.

Noëlline lui présenta alors les autres membres de la famille. C'était comme un grand frère qui arrivait et tous lui manifestèrent une vive sympathie.

– Avez-vous seulement des garçons? lui demanda Bernard, lorsqu'ils furent seuls.

– Oui, mais j'imagine qu'un jour j'aurai une fille, répliqua-t-elle en le regardant avec un grand sourire.

– Qu'est-ce qu'y a de drôle là-dedans? Est-ce que j'ai dit quelque chose qui fallait pas? Y m'semble que c'est une question qui se pose, non? On dirait que vous riez de moi, bougonna Bernard.

– Ne sois pas si susceptible! C'est juste que je trouve ça amusant de me retrouver, du jour au lendemain, avec un beau grand garçon comme toi. Tu parles drôlement bien.

Devant ce compliment, Bernard se surprit à sourire timidement. Noëlline le conduisit à sa chambre et le laissa seul. Il s'empressa de vider la petite mallette noire contenant ses effets personnels. Après avoir rangé ceux-ci, sans aucune hésitation, il retourna vers le jeune couple qui s'affairait aux préparatifs du souper.

– Avez-vous besoin d'un coup de main? demanda Bernard, voulant à tout prix se rendre utile.

– Bon bien... vu que t'es là, va donc dire aux enfants de ranger leurs jouets et d'aller se laver les mains, lui demanda Martin. Dis-leur qu'on soupe dans cinq minutes.

Bernard s'empressa de s'acquitter de sa tâche. En adoptant le rythme de vie de la maison, il réussit, en quelques jours seulement, à toucher profondément le cœur du jeune couple. Leurs enfants étaient devenus des petits frères à aimer et à protéger et cela s'était fait tout naturellement, sans heurt.

Bernard était toujours prêt à rendre service, avant même que les désirs soient formulés. Il les sentait et les exécutait. Puis un bon soir, il exprima également un souhait à sa façon, sans détour inutile :

– Bonne nuit, m'man, articula-t-il clairement à l'intention de Noëlline.

- Pardon? fit celle-ci, interloquée.
- J’ai dit: « Bonne nuit m’man », insista Bernard, en fixant ses yeux dans ceux de Noëlline.
- Mais pourquoi m’appelles-tu de même? demanda cette dernière, le premier moment de surprise passé.
- Parce que... émit Bernard en guise de réponse.
- Parce que quoi? insista la jeune femme.
- Parce que j’en ai envie... laissa finalement tomber Bernard. Pis... peut-être bien aussi que j’en ai de besoin.
- C’est possible, mais moi, je ne suis que ta gardienne, ton amie si tu veux bien, mais pas ta mère.
- Vous voulez pas que j’vous appelle m’man, c’est bien ça, hein? demanda Bernard, dépité.
- Tu as une mère, Bernard, et elle est bien vivante. Une maman c’est un être unique. Tu comprends? C’est pas que j’veux pas mais la place est déjà occupée. Tu dois apprendre à faire la distinction entre ta mère et moi. Tu es assez grand pour le comprendre.
- Non! s’écria-t-il. Pour moi, une mère, c’est une femme qui...
- Qui quoi? l’encouragea Noëlline, visiblement émue devant son embarras.
- Une mère, c’est une mère, ça s’explique pas, c’est tout. Après une légère hésitation, il ajouta: Comme vous.
- Comme moi? Ouf! s’étonna Noëlline.

– Oui. Pour moi, une mère, c'est... bien, c'est une femme qui prend soin de moi, qui me borde quand j'me couche. Une femme qui lave et répare mes vêtements. C'est tout ça, et bien d'autres choses encore. J'trouve pas les mots pour l'expliquer... Une chose est certaine, la mienne a démissionné, c'est aussi simple que ça! C'est une fille que ma mère voulait, pas un garçon. Face à moi, ma mère s'est désistée, comme y disent dans les livres.

– Oh, pardon monsieur! Quel grand mot, tu parles comme un dictionnaire, ce soir.

– Riez pas de moi, lui dit-il, au bord des larmes.

– Voyons mon grand, que vas-tu chercher là? J'ai vraiment pas envie de rire de toi. Je te sens beaucoup trop proche des larmes pour oser me moquer. Je t'aime énormément et je sais qu'il y a des choses que tu voudrais pouvoir dire, mais que t'arrives pas à les sortir. Un jour sans doute, tu y parviendras et ce jour-là, je te promets de t'écouter avec attention. En attendant, je t'avoue qu'on dirait tout le temps que tu te bats; des fois je me demande si c'est pas... contre toi-même. Si tu parvenais à mettre des mots sur tes blessures intérieures, je crois que cela t'aiderait. Tu pourrais plus facilement passer à autre chose, mais c'est ton droit de tout garder en dedans. Je te respecte dans ton choix; je veux juste que tu saches que tu peux me faire confiance.

– M'man disait toujours, dans l'temps, qu'elle m'aimait, que j'étais son «bolé», déclara Bernard d'une voix presque doctorale. Mais avec le temps, elle a fait comme les autres. Elle m'a rejeté.

Il essuya furtivement quelques larmes, en tentant de camoufler son geste. Noëlline laissa passer quelques instants avant de poursuivre, tristement :

– J’aimerais bien comprendre ce qui a bien pu se passer dans ta vie, pour que, jeune adolescent, tu parles comme un homme mais avec la sensibilité d’un enfant... Plutôt que de l’amener à pleurer sur son sort, cette remarque eut l’effet contraire: il prit la remarque comme un compliment.

– J’ai l’impression d’jamais avoir été, ni avoir pensé comme un enfant.

– Pourquoi dis-tu ça?

– Parce que c’est vrai: moi, au lieu de jouer, j’étudiais, j’avais toujours appris. Ma mère dit qu’à quatre ans, j’avais déjà mes chiffres par cœur, jusqu’à cinq cents. Pas mal, hein?

– C’est même pas mal mieux que pas mal!

– J’trouvais que jouer, c’était niais, du temps perdu.

– Mais voyons donc, tu me fais frémir... T’en as des regrets?

– Pour moi? ... non, pas vraiment, affirma-t-il, après une légère hésitation.

– Sur qui, ou sur quoi, d’abord?

Comme s’il n’avait pas entendu la question, Bernard fit bifurquer la conversation.

– Votre mari, y boit jamais?

– Martin? Comme tout le monde: dans les noces, aux fêtes. Des fois, avant de souper lorsqu’il fait bien chaud l’été, il prend une bière.

– Vous êtes bien chanceuse, mais c’est pas comme tout le monde. Vous feriez quoi, si un jour, y se mettait à boire?

– Avec la taille que j’ai, blagua-t-elle, je pourrais facilement me défendre, tu penses pas?

– Vous me niaisez! J’demande ça sérieusement.

– J’en ai aucune idée. Je me suis jamais posé la question, mon pauvre enfant.

– Si ça arrivait, y faudrait pas croire ses promesses. Promettez-le-moi. Y faudrait jamais le croire, si y se mettait à boire, l’implora-t-il.

– Bernard, avec l’amour on vient à bout de tout, ou presque. De nos jours, les gens peuvent aller faire des cures de désintoxication.

– Pfffff... fit Bernard, en écartant les arguments de Noëlline. Pour ceux qui aiment la bouteille, l’amour, ça signifie rien; la désintoxication, ça sert juste à entretenir des illusions.

Bernard pleurait maintenant à chaudes larmes et ne songeait même plus à camoufler ses émotions.

– Mon Dieu! s’exclama Noëlline. Est-ce bien possible d’avoir ton âge et déjà brailler de même sur son passé?

– C’est la vie, rétorqua Bernard en séchant ses larmes.

– Bien non, clama Noëlline. La vie, c’est merveilleux, mais je vois bien que t’as eu des passes difficiles. Nous en avons tous et tu dois te dire que le plus beau est à venir.

– C’est fou... philosopha Bernard. J’suis heureux avec vous autres, mais j’arrive pas à en profiter à plein. J’continue à chercher quelque chose, sans savoir quoi...

– Ma mère dirait que c'est ta crise d'adolescence, risqua Noëlline.

– Vous vous moquez de moi, encore!

– Mais non mon grand, je te trouve bien correct. T'es beau, intelligent, fin. Que voudrais-tu de plus? De l'amour? Bien, cherche pas plus loin, nous t'aimons.

– Moi aussi j'vous aime pis votre mari, vos enfants aussi. Y m'semble même que tout l'monde est trop fin avec moi, icitte!

– Trop? Bien, voyons donc Bernard, t'es qu'un petit garçon au lourd passé qu'on essaie de faire cheminer. Tu le mérites. Quand nos enfants vont avoir ton âge, grâce à toi, on va pouvoir mieux les aider. Martin et moi, on apprécie chaque moment passé avec toi. La travailleuse sociale nous avait pas dit que t'étais aussi le *fun* que ça!

– Ah non? lança-t-il rapidement, désireux d'en savoir davantage.

– Non, affirma Noëlline avec un grand sourire, mais là, si tu dors pas bien vite, tu vas avoir la face longue demain matin à l'école. Ferme tes yeux et dors: c'est un ordre mon gars, dit-elle en riant.

– Injustice! Vous m'appellez mon gars, mais vous voulez pas que je vous appelle m'man.

– Je t'ai pas dit que j'voulais pas... je t'ai expliqué...

Avant même qu'elle termine, il lui lança tout en se retournant, comme pour ne rien entendre des arguments qu'il avait peur qu'elle évoque:

– Bonne nuit, m'man!

Les jours, les semaines et bientôt les mois passèrent. Un troisième garçon s'était ajouté à la famille et on lui avait réservé une place toute spéciale, dans l'amour et la sérénité. Bernard lui-même admettait que cette nouvelle présence n'altérerait en rien l'affection que lui prodiguait sa nouvelle famille. Bien au contraire, l'enfant représentait une nouvelle richesse.

Bernard adorait faire plaisir, surtout lorsqu'une surprise s'y rattachait. Ainsi, quand Noëlline se préparait à faire du pain, il se retroussait les manches et se savonnait soigneusement mains et bras sous le robinet, pour ensuite travailler la pâte. Encore, lorsqu'il le savait à l'avance, il prenait soin avant de s'endormir, de régler son réveil-matin pour qu'il sonne une bonne demi-heure plus tôt qu'à l'habitude. Et, au premier signal, il sautait de son lit pour aller pétrir la pâte et la distribuer dans les casseroles qu'il avait déjà préparées.

– Non, c'est pas déjà fait? s'écriait Noëlline, à son arrivée dans la cuisine.

Bernard, dans ces moments-là, jubilait littéralement de bonheur. Il se composait une mine de circonstance et réprimant un sourire, il risquait :

– J'veus ai pas réveillée, toujours?

La mine réjouie de Noëlline le rassurait sur ce point. Fier de lui, il partait pour l'école, heureux d'avoir procuré un peu de bonheur.

Ses problèmes semblaient s'être, sinon réglés, du moins estompés, mais un jour Noëlline reçut un appel téléphonique :

– Madame Fleurent? C'est bien vous qui gardez Bernard Lacroix?

– Oui, pourquoi?

– Bien, c'est que... bon... je vais vous le dire sans mettre de gants blancs. Il a volé la montre de mon fils.

– Quoi? Vous êtes certaine?

– J'en suis certaine: mon fils ne ment jamais. C'est d'ailleurs pas la première fois que le jeune Lacroix pique des affaires, mais vous devez le savoir étant donné que c'est à cause de ça que les services sociaux l'ont placé chez vous. C'est un secret pour personne.

Ne sachant pas trop quoi répondre à ces accusations et affirmations, elle hésita et lui dit:

– Bon, écoutez, je m'excuse pour lui et je vais lui en parler, réussit-elle à articuler. Si c'est lui, il va lui redonner sa montre dès demain, avec des excuses.

– J'espère bien, répliqua la dame d'une voix sarcastique.

Elle avait du mal à croire que Bernard eût pu récidiver. Elle qui, comme tant d'autres, croyait qu'il avait abandonné ses mauvaises habitudes. Bernard promit de redonner l'article et de ne plus recommencer mais les coups de téléphone de ce genre commencèrent à se multiplier à un rythme effarant, et bientôt la commission scolaire s'en mêla. Les Fleurent étaient déconcertés.

– Veux-tu bien me dire pourquoi tu fais des affaires de même? lui demanda Noëlline.

– J'en sais rien, répondit Bernard, le plus sérieusement du monde.

– Comment ça, t'en sais rien, c'est quand même toi qui le fais, non ?

– J'fais ça d'même, sans réfléchir... ça s'fait tout seul : j'prends des choses comme ça, pour rien.

– Tu dois bien avoir une raison ? Tu voles tout de même pas des choses pour le *fun*...

– Si j'le savais moi-même, j'arriverais peut-être à arrêter.

– C'est pas l'temps de te moquer de moi, c'est sérieux...

– Bien, voyons m'man, j'me moque pas de vous.

– Dans c'cas-là, tu vas me promettre de plus le faire.

– J'peux vous promettre d'essayer mais m'en d'mandez pas plus. Comment voulez-vous que j'vous fasse une promesse que j'pourrai probablement pas tenir ? C'est comme une maladie.

– Tu sais bien, Bernard, que je ne veux pas te juger mais en agissant comme tu le fais, tu te mets dans le trouble.

– Peut-être bien mais le problème, c'est que j'sais pas comment faire autrement.

– T'es pas heureux avec nous autres ?

– Heureux ? ricana Bernard. J'sais seulement pas c'que ça veut dire. Vous êtes capable de m'expliquer ?

– Mon Dieu... non, pas vraiment. Heureux, c'est être bien ensemble.

– Si c'est ça, avec vous autres, j'suis heureux, mais...

– Que voudrais-tu de plus ?

– C'est dur de s'rendre compte que des étrangers s'inquiètent pis s'occupent plus de moi que ma propre famille.

– Voyons donc! Tu sais très bien que tes parents t'aiment, dis pas de conneries pareilles.

– Des conneries? Si au moins c'était vrai. C'qui est fou, c'est moi qui demeure avec des gens qui m'aiment, alors qu'la mienne, ma famille, m'a abandonné comme une vieille guenille.

– Aimerais-tu y retourner?

– Même pas, c'est ça le pire. On dirait qu'y a quelque chose qui se brise dans ma tête. Pour mes parents, j'suis un pas bon pis pour vous autres, j'rapporte de l'argent!

– Parce que tu penses que c'est pour l'argent qu'on te garde?

– Dans un sens oui, dans l'autre non...

– Explique-toi plus clairement parce que j'arrive pas à comprendre ce que tu me racontes.

Bernard hésita longuement, semblant peser le pour et le contre, avant de lâcher:

– C'est simple. Si vous m'aimez autant que vous l'dites, vous avez juste à m'adopter.

– T'adopter? répéta Noëlline, surprise. Bien... des fois Bernard, je me demande si tu m'écoutes quand je te parle. T'as déjà une famille, des parents.

– Des parents qui laissent leur enfant rester chez n'importe qui, ça vaut pas cher.

– C'est pas bien gentil pour mon mari et moi, ce que tu dis là!

– Moi, j'ai gagné le gros lot avec vous autres, mais j'aurais pu me ramasser chez des beaux colons. De toute façon, ce sont pas mes parents qui vous ont choisis.

– Les services sociaux prennent les familles qu'ils peuvent, les parents n'ont pas un mot à redire, je te le concède; mais si t'es bien avec nous autres, remercie le ciel et cesse de te créer des problèmes. Pour le reste, si tu m'aimes comme tu le dis, tu vas arrêter de prendre les affaires des autres. Moi, je veux plus recevoir d'appels de parents qui se plaignent de toi...

– J'vous l'ai dit, j'vais essayer. Si j'peux arrêter, j'vais le faire.

– Tu voles pas, ici. L'argent pour le pain pis le lait traîne toujours dans l'armoire. Pourquoi le faire ailleurs?

– J'volerai jamais une cenne noire icitte, vous êtes ma famille!

– J'comprends vraiment pas... Comment ça s'fait que tu sois capable d'être si plaisant avec nous autres et qu'à l'école, tu puisses faire autant de conneries?

– J'déteste l'école. Piquer, ça m'aide à tuer l'temps. En plus, j'leur redonne presque toujours leurs affaires tout de suite après...

– Toi, tu détestes l'école? C'est difficile à croire, avec les notes que t'obtiens.

– Les notes ont rien à voir là-dedans. J'm'ennuie à mourir, là-bas. Y'a toujours une *gang* de caves qui veulent

rien comprendre; y faut toujours les attendre. Moi, j'aimerais ça faire un tas de choses intéressantes.

– Comme quoi, par exemple?

– J'sais pas trop. Si les profs avaient la tête moins carrée, y trouveraient quelque chose.

– Si tu penses vraiment ce que tu dis, fixe-toi l'idée de devenir professeur, peut-être que tu pourrais changer les choses!

– J'vous trouve pas drôle pantoute. Devenir prof, jamais d'la vie. En tout cas, ça change rien: pour moi l'école, c'est ennuyant.

– Bon sens, tu peux toujours t'occuper! Fais de la lecture, tu vas voir que le temps va passer rapidement.

– J'ai lu toutes les comiques de l'école.

– Passe à des livres plus sérieux!

– Y'a rien d'intéressant. L'école, c'est rien qu'une grosse boîte qui est faite comme un jeu de blocs *Lego*. Nous autres, on est les petits blocs qui se promènent avec leur numéro sur le dos, pis qui doivent prendre la place qu'on leur dit de prendre.

– T'exagères un peu, non? Dans mon temps, l'école, c'était quelque chose d'intéressant et je suis certaine qu'aujourd'hui, c'est encore plus vrai, dit-elle.

– Dans votre temps c'était peut-être vrai, mais aujourd'hui, on dirait que c'est bon juste pour détruire tout c'qu'on peut être par en dedans.

– Dis-moi que tu penses pas réellement ce que tu me racontes?

– Pour le penser, j’le pense, j’vous le jure! Pour les autres, j’peux pas parler et j’ai pas envie de le savoir; de toute façon, j’ai toujours été différent d’la majorité des autres. J’vois pas de raison que ça change. Le seul fait que mes parents m’aient placé dans une famille d’accueil, ça parle tout seul, vous pensez pas?

– Pas nécessairement. Veux-tu que je téléphone à tes parents? Si tu leur disais comment tu te sens, ils pourraient probablement t’aider et mieux te comprendre.

– Y’en est pas question. L’amour, c’est gratuit et si mes parents sont incapables de voir clair par eux autres même, j’en ai rien à foutre, de l’amour obligé!

Bernard fit maints efforts pour arriver à se débarrasser de son vice mais il retombait toujours. Ce qui déconçait Noëlline et Martin, qui se demandaient bien comment un enfant aussi merveilleusement intelligent et attentif pouvait devenir, à l’extérieur de leur demeure, un paquet de troubles.

Après deux ans, ils en vinrent à penser qu’il valait mieux, pour la tranquillité de la maison, remettre Bernard entre les mains du Centre des services sociaux. Les jours précédant son départ, Noëlline pleura à en devenir malade. Elle s’attarda des heures durant à relire les jolis poèmes que Bernard lui avait composés en diverses occasions, puis elle en fit une liasse qu’elle rangea au fond d’un tiroir. Il le fallait. C’est la mort dans l’âme qu’elle remit sa valise à Bernard.

– Essaie de nous comprendre, lui dit-elle en guise d’au revoir. Nos enfants vont bientôt rentrer à l’école et on

voudrait pas qu'ils apprennent ce que tu fais en dehors de la maison, tu comprends? On t'aime, mais on t'aime probablement trop ou mal; c'est peut-être pour ça qu'on n'arrive pas à t'aider à te corriger. Tu es notre grand garçon, à Martin et à moi. Notre porte te sera toujours ouverte pour des visites. Tu viendras nous voir de temps en temps? On va toujours être heureux de te recevoir, ne l'oublie pas.

Martin, qui assistait à la scène les yeux pleins d'eau, fit un signe de tête pour confirmer qu'il endossait pleinement les paroles de sa femme.

– C'est promis, dit Bernard, qui luttait pour contenir sa peine. Au revoir pis... merci bien pour tout...

Bernard quitta la famille avec amertume. Non pas qu'il en voulût à Noëlline et à Martin; il se sentait quelque peu indigne de tout l'amour reçu. Son incapacité à se corriger et à se discipliner pour arriver à vivre en harmonie avec la société qui l'entourait lui laissa dans la bouche un goût âcre.

Il fut conduit à Sainte-Rose, à environ douze kilomètres de Macamic, au sein d'une autre famille d'accueil. Il refusa totalement de s'y intégrer, suscitant un tel remue-ménage que l'on dut le ramener rapidement chez les siens. Il redevint vite le maître, mais un maître plus ou moins accepté et reconnu comme tel.

Il se montrait plus mordant et agressif que jamais, non seulement avec les membres de sa famille mais avec tous ceux qui représentaient une quelconque forme d'autorité. Personne ne sembla comprendre l'atroce douleur ni le besoin d'amour inassouvi qui le brûlaient de l'intérieur, à le rendre presque fou.



## Cruelle adolescence

— **A**ye, le jeune! lui lança un élève qui se trouvait à quelques pas de lui.

— C'est à moi qu'tu parles? répliqua froidement Bernard d'un ton clair, mais en adoptant un débit exagérément lent.

— Bien... heu... oui, ajouta l'autre, beaucoup plus timidement, regrettant déjà de l'avoir interpellé. Bien, j'voulais juste te saluer... heu... t'es nouveau icitte, hein?

Bernard s'approcha si près de son interlocuteur que leurs visages se touchaient presque. L'empoignant par le col de son chandail, il lui dit, en le foudroyant du regard :

— Ouais, j'suis nouveau, as-tu quelque chose contre ça? Retiens bien mon nom: Bernard Lacroix. Ne m'appelle plus jamais en m'disant: «Aye le jeune» parce qu'tu risques de te retrouver dans le coma! Rentre-toi bien ça dans ta p'tite tête de baveux.

— Correct, mais prends pas ça de même.

— J'prends les choses comme j'veux, d'accord? Au fait, j'répète jamais deux fois la même chose, compris? À part ça, qu'est-ce que tu m'voulais?

– Rien, Rien! Je te l’ai dit, je voulais seulement te saluer.

– M’prends-tu pour un cave? Va raconter ça à ma mère, elle, elle va probablement te croire. Accouche! J’veux savoir c’que tu m’voulais.

– C’est pas important, répondit le garçon, en tentant de s’esquiver en douce.

– Ça, c’est à moi de le décider. Accouche, répliqua Bernard, menaçant.

Son autorité agressive eut facilement raison de l’élève. À contrecœur, il avoua :

– Bien, j’ai... je vends du bon... de la... tu sais ce que je veux dire, hein? J’en ai plein les poches, j’ai pensé que...

Bernard relâcha son étreinte et, affichant un sourire condescendant, demanda presque suavement :

– Ça marche bien, de ce côté-là?

L’autre, visiblement soulagé du changement d’attitude de Bernard, répondit sans se faire prier :

– Je comprends! T’en veux-tu un peu?

– J’dis jamais non à un cadeau. Ça m’aiderait peut-être à oublier comment tu m’as appelé, insinua Bernard.

– Bien certain que je te fais un cadeau, ajouta l’élève.

– J’juge pas utile de te remercier, hein? Tu diras à ton *pusher* que ça m’intéresse.

– Entendu. Je m’imagine, à te voir de même, que tu vas peut-être bien vouloir toi aussi te faire un peu d’argent de poche? Si tu veux une part du marché, on peut toujours se débrouiller. Ici, y’a une moyenne *gang* d’innocents qui préfèrent rentrer dans brume plutôt que de manger.

– Pour commencer, une partie, ça va possiblement me suffire. Après, j’verrai.

Bernard ne tarda pas à s’accaparer la quasi-totalité du marché de la drogue de cette école secondaire, au grand dam des autres qui, pour éviter tout affrontement avec lui, s’esquivaient.

Comme de la vente à la consommation il n’y a souvent qu’un pas, Bernard ne tarda pas à le franchir tout naturellement et bientôt, même les bénéfiques rondelets qu’il tirait de son commerce suffisaient à peine à arrondir ses fins de mois. Il se mit alors à vendre des objets dérobés un peu partout mais, noblesse oblige, il se servit de tout son génie pour devenir, dans ce domaine aussi, Le Grand.

Il se surprit à aimer entendre le bruit que faisait l’argent sonnait au fond de ses poches; il se débrouilla donc pour ne jamais en manquer. Il pouvait très facilement se priver de nourriture sous prétexte qu’il n’avait pas faim, simplement pour voir grossir son magot. Rien ne lui semblait plus important que de projeter une image de prospérité. Il multiplia alors ses larcins par pur plaisir, s’appropriant divers objets sans valeur aucune pour lui, uniquement dans le but de s’assurer l’admiration des autres et prouver ainsi sa supériorité. Il se mit à *tripper* sur tout ce qui comportait des dangers et pouvait s’apparenter à un quelconque défi. Ses études devinrent de moins en moins importantes; il ne reconnaissait de valeur qu’à ses seules

idées et rares étaient ceux qui arrivaient à le faire changer d'opinion ou même, essayaient.

Il se sentait parvenu à un point culminant de sa vie et rien ne lui apparaissait plus essentiel que de s'affirmer dans et par ses idées. Malheureusement pour lui, la plupart des élèves n'étaient pas prêts à discourir sur ses élucubrations. Quant aux professeurs, ils n'en avaient guère le temps ou l'envie.

Les années qu'il passa au secondaire n'améliorèrent rien, Bernard demeurant fidèle à lui-même. Il se montrait dégoûté par l'encroûtement et répugnait à se soumettre à un régime qu'il jugeait, à tort ou à raison, quelque peu dictatorial. À dix-sept ans, Bernard se sentait écœuré de la stagnation de ce qu'il nommait un système qui, selon lui, refusait de changer. Il décida qu'il était temps pour lui de se prendre en main et d'agir en grande personne. Probablement voulait-il aussi en mettre plein la vue aux gens de son entourage. Il lui semblait qu'il se devait de faire un coup d'éclat!

Il détermina, avec la venue des beaux jours, qu'il était temps d'aller faire une balade en voiture. Cela ne pouvait que lui être bénéfique mais n'ayant pas d'auto, il lui fallut faire un emprunt. Il opta pour celle d'un professeur, sans demander la permission à ce dernier, bien entendu. Celui-ci aurait été capable de lui refuser cette gentillesse...

Après avoir minutieusement étudié les habitudes du propriétaire, qui prenait toujours son dîner à l'école, il décida du jour «J» et, ce jour venu, il passa à l'action.

– Tu manges bien vite aujourd'hui, lui fit remarquer son voisin de table.

– C'est possible, mais j'pense que ça te r'garde pas pantoute, lui répondit Bernard.

– Qu'est-ce qui te prend? Je t'ai rien dit de travers.

– C'est correct. Y faut que j'aille faire une commission pour ma mère.

– Pour ta mère? Ah, bien là...

– Si tu veux que j'me fâche, continue d'même mais j't'avertis, tu risques de le regretter. T'es quand même chanceux que j'sois de bonne humeur, aujourd'hui.

– Grimpe pas sur tes grands chevaux! T'es susceptible pas pour rire, à midi. Je m'excuse!

Bernard devenait de plus en plus nerveux et regardait fréquemment l'heure à sa montre-bracelet. Le moment qu'il avait déterminé d'avance se rapprochait à grands pas. Il éleva la voix, tout en proférant des propos pour le moins vides de tout sens. Puis il se leva et, avec grandiloquence et de manière à être entendu par un des professeurs qui dînait tout près, salua tout le monde avant de quitter la cafétéria d'un pas décidé.

Il sortit de l'école calmement et prit la direction du parc de stationnement. Pas une seule fois il ne se retourna. Après avoir ouvert la portière de la voiture choisie, il s'installa au volant et démarra en douceur. Il fit tout cela sans porter attention au va-et-vient continu des alentours. Intérieurement, il ne pouvait s'empêcher de penser à la facilité avec laquelle il avait pu, au cours de la matinée, dérober la clé de l'automobile à son légitime propriétaire. Naïvement, il se disait que c'était de bon augure.

– Ma p'tite, l'après-midi nous appartient, dit-il à son nouvel emprunt, tout en caressant le tableau de bord du bout des doigts.

Il s'adressait à haute voix à la voiture comme pour l'amadouer, justifier son geste et se calmer quelque peu. Il n'avait pratiquement jamais conduit seul et une certaine nervosité l'habitait malgré lui. Il roula lentement dans les rues de La Sarre avant de s'engager résolument sur la route menant à Macamic. Il venait à peine de quitter les limites de l'agglomération, quand il aperçut dans son rétroviseur une voiture de police qui patrouillait dans le secteur. « Oh, oh! Que vois-je? Les gars, n'allumez surtout pas votre cerise. Vous ne pouvez pas être déjà à mes trousses? C'est moi qui deviendrais le poulet et pis ça... »

Son inquiétude fut de courte durée et Bernard soupira d'aise en voyant le véhicule faire demi-tour pour prendre en chasse un automobiliste qui s'annonçait beaucoup trop rapidement. « Ouf! Mon pigeon, tu me sauves la vie », rigola-t-il intérieurement. Puis, prenant une brusque décision, il fit lui aussi demi-tour, histoire de passer près des policiers et de voir le visage de la personne qui venait de se faire pincer. Bientôt, il fut presque revenu à son point de départ et comme il n'était pas question de revenir naïvement à la cité étudiante de la Polyno, il bifurqua en direction de Rouyn-Noranda. Il prit le temps de s'arrêter à Duparquet pour s'acheter un *Coke*, avant de poursuivre sa route. Il avait agi sans prendre le temps de faire son itinéraire et il se sentait quelque peu perdu. Traverser le parc lui sembla impensable. C'est alors qu'il eut l'idée de changer la plaque d'immatriculation, mais comment, et avec quoi? Il s'arrêta en bordure du chemin et ouvrit le coffre à gant; il n'y avait aucun tournevis. Il alla voir dans le coffre arrière et ce fut le

même constat. Il décida de se rendre au *Canadian Tire* puis, en passant sa main sous son siège, il mit la main sur l'objet espéré. Bernard se dirigea vers le grand parc automobile pour se trouver une nouvelle plaque et opta pour le parc de stationnement gratuit, donc sans surveillance, bordant le lac Osisko. « Bravo, mon gars! Tu vas avoir l'embarras du choix pour les plaques », se dit-il. Une fois sur place, il exécuta le travail avant de repartir à l'aventure. Il ignorait toujours où il allait. Une seule évidence apparaissait : le réservoir d'essence était drôlement à la baisse. Il fallait faire le plein, mais aucune carte de crédit ne se trouvait dans le coffre à gants et il n'avait pas envie de gaspiller son argent pour de l'essence. « Mon bonhomme, t'as pas tellement le choix, faut y aller », se dit-il ; et il se mit à la recherche d'une station-service tranquille.

– Combien? lui demanda le pompiste.

– Le plein, répondit nerveusement Bernard.

L'auto ronronnait doucement, Bernard ayant laissé tourner le moteur. Gallon après gallon, le réservoir engloutissait l'essence tandis que Bernard surveillait les allées et venues du pompiste par le rétroviseur, tout en pianotant nerveusement sur le volant, au rythme d'une musique endiablée crachée par les haut-parleurs du véhicule. Prenant soudainement conscience que cette musique pouvait l'empêcher d'entendre le bruit de la pompe, il ferma la radio. Au moment où le clapet de refoulement de la pompe fit entendre son bruit sec, Bernard eut l'impression que les grosses veines de son cou allaient éclater. Le grincement produit par le bouchon que l'on vissait le glaça jusqu'à la moelle des os. Il était prêt à réagir, et alors que le pompiste se dirigeait vers lui pour réclamer son dû, il appuya à fond sur l'accélérateur.

Le crissement exagéré des pneus fit tourner des têtes. Il se dit qu'il n'aurait pas dû partir aussi vite. Il lui fallait de toute urgence trouver une tactique, dérouter les policiers qu'on lancerait assurément à ses trousses. Il décida de prendre la route menant en Ontario, convaincu qu'on ne le rechercherait pas dans cette direction.

Il se dirigea vers la frontière et poussa un soupir de soulagement lorsqu'il vit des panneaux de signalisation lui souhaitant la bienvenue en sol ontarien. À partir de cet instant, il mit un soin particulier à ne pas dépasser la vitesse permise. Tous les Québécois connaissent la légendaire sévérité des policiers de cette province concernant la vitesse. Son rythme cardiaque revenu à la normale, il tenta d'admirer les grandes fermes bordant la route, tout en essayant de trouver une explication aux lignes médianes qui étaient jaunes, alors qu'au Québec, elles étaient blanches à cette époque. Mais le cœur n'y était plus vraiment; il avait agi sur l'impulsion du moment et déjà, donnait un semblant de regret. Quelqu'un d'autre allait accaparer son marché, sa mère allait s'inquiéter et il risquait de se faire arrêter à tout moment.

Bernard, pour la première fois de sa vie, venait de franchir une barrière; qu'il le voulût ou non, cette dernière lui conférait une espèce de noblesse qui ne le laissa pas indifférent. Un étrange sourire vint finalement s'épanouir sur son visage. Il bomba le torse, se sentant subitement devenir quelqu'un d'important.

## Négligence criminelle

Villes et villages se succédaient et les gargouillements abdominaux de Bernard n'en finissaient plus. Il se résigna donc à s'arrêter pour manger un peu. Craignant qu'on eût déjà diffusé son signalement, il choisit un restaurant peu fréquenté où il se hâta d'engouffrer deux hamburgers, avant de reprendre son escapade. Il n'était pas question qu'il s'attarde. Plus il mettait de distance entre lui et ses poursuivants éventuels, plus il avait de chances de conserver sa liberté.

Les alentours de Sturgeon Falls foisonnant de policiers, Bernard décida d'attendre sagement la tombée du jour avant de se procurer à nouveau de l'essence et de subtiliser les plaques d'immatriculation d'une voiture. Il croyait, de cette façon, parvenir plus facilement à dérouter les forces policières susceptibles d'être à ses trousses. Une fois ses « emprunts » effectués, il se mit à la recherche d'une petite route tranquille où il pourrait se reposer en toute quiétude sur la banquette de la voiture. Il dut cependant rouler jusqu'à quelques kilomètres de Sudbury avant de dénicher enfin l'endroit désiré.

À peine l'auto stationnée en bordure de la petite route, Bernard coupa le contact et s'allongea tant bien

que mal, pour rapidement s'endormir dans la fin de cette épuisante journée.

Soudain, durant la nuit, un fort grondement accompagné d'un léger tremblement de terrain le réveilla en sursaut. Un énorme camion passait à quelques centimètres à peine de sa voiture. Après s'être frotté les yeux et avoir retrouvé ses sens, il s'aperçut qu'un autre mastodonte était stationné directement derrière le véhicule qu'il occupait. Comme si on avait voulu lui barrer la route, une certaine panique s'empara de lui. «Je suis piégé», pensa-t-il, en vérifiant si toutes les portières étaient verrouillées. Une fraction de seconde, l'idée de s'enfuir en forêt effleura son esprit. Il n'était plus le plus fort, le plus intelligent ; il se sentait comme un enfant perdu. Après quelques minutes, il se ravisa et éclata de rire : «La seule chose que ces gars-là veulent, c'est de dormir, comme toi. La seule différence, c'est qu'eux autres, ils ont des bonnes cabines confortables. Un jour, ça va être mon tour. En attendant, continue de rêver, mon Bernard!»

Recroquevillé sur lui-même, il se rendormit presque immédiatement pour se retrouver coincé dans un immense tunnel, traqué par quelques garçons à la mine pour le moins patibulaire. Derrière ces derniers, ses professeurs et son directeur d'école avançaient en souriant. Voyant le danger qui le guettait, il se mit à crier, suppliant les professeurs et le directeur de le protéger :

– Mais voyons, laissez-les pas faire, vous autres ! hurlait-il.

Mais personne ne l'entendait ou ne voulait l'entendre. Pire encore, on ne paraissait pas du tout disposé à se préoccuper de son sort. Ce que voyant, l'un des garçons se mit à faire virevolter un immense fouet autour de Bernard.

Sur les traits du leader, Bernard ne pouvait lire, à son grand désespoir, que détermination et satisfaction.

– Voyons donc, fais pas le fou! J'te connais même pas, tu peux pas m'en vouloir? J't'ai jamais rien fait, s'époumonait-il à crier, avec l'espoir d'obtenir une rémission auprès de cet inconnu qui, il en était sûr, était le meneur incontesté de cette horde.

Puis, il se tut et hochait piteusement la tête en voyant les visages se transformer à tour de rôle, sans qu'il eût réussi à en identifier un seul. Le marchandage n'étant à l'évidence pas possible avec eux, il se plia donc à leurs ordres, tel un minable pantin.

– Rampe! lui cria un costaud, tout fier de lui.

Bernard s'exécuta pendant que tout le groupe se tordait de rire.

– Miaule! ordonna un visage anonyme.

– Jappe! renchérit un autre.

Et Bernard obtempéra, vert de peur et d'humiliation, obéissant scrupuleusement aux ordres des tortionnaires.

– Plus fort, plus fort! Mets-y un peu de nerf, voyons!

Le jeune homme s'éveilla en sursaut et dut, pendant de longues minutes, se pincer pour se convaincre qu'il s'agissait bel et bien d'un cauchemar. Il avait du mal à se remettre les idées en place. Finalement, il jeta un coup d'œil à sa montre. Elle indiquait six heures.

« Décidément, se dit-il, ça s'annonce moins bien que prévu. Que j'en rencontre jamais un sur mon chemin. Moi qui pensais pouvoir, pour une fois, dormir tranquille... »

Il regarda à l'extérieur et constata qu'un des deux camions avait disparu pendant son sommeil. En luttant contre la fraîcheur, Bernard sortit pour s'étirer les membres et exécuter quelques mouvements de gymnastique. Il ne put réprimer un sourire moqueur en remarquant la fierté que manifestait son voisin de camionneur qui déjà, à cette heure matinale, vérifiait les courroies, s'assurant de la solidité de son chargement.

« Pauvre crétin, songea-t-il. Dormir trois heures par nuit pour satisfaire une femme qui connaît même pas la valeur de l'argent et qui se laisse vivre. J'gagerais que t'as toute une ribambelle d'enfants qui vont t'envoyer chez le diable quand tu vas avoir besoin d'eux autres. J'me d'mande comment un gars peut bien devenir aussi cave. À quarante ans, tu vas être brûlé, mon innocent. J'te jure que ça dérangera personne, surtout pas ta femme pis encore moins tes enfants! T'es pas assez intelligent pour t'arrêter à penser à demain, pis tu te penses malin ».

Il salua le camionneur lorsque celui-ci passa près de lui, puis quelque peu songeur, il réintégra la voiture et rejoignit la route principale.

L'avant-midi durant il roula, ne s'arrêtant que le temps d'acheter quelques sandwiches. Quand la peur le tenaillait, il s'efforçait de penser à autre chose; il ne tenait pas à prendre de risques inutiles. Mais s'il pouvait assez facilement raisonner son besoin de nourriture, il en allait autrement de la voiture. La panne sèche s'annonçait. Il fut obligé de s'arrêter pour faire le plein. Là encore, il laissa tourner le moteur et lorsque l'aiguille témoin lui indiqua que le réservoir était rempli, il démarra en trombe. La voiture bondit en avant, arrachant le boyau de la pompe à essence.

Bernard encaissa le tout sans broncher et ce n'est qu'après-coup qu'il réagit. Jusqu'à maintenant, il n'avait pas fait, à proprement parler, de véritables dégâts alors que maintenant... Il se mit à trembler de tous ses membres.

Il tenta bien de vaincre ce tremblement mais il dut rapidement s'avouer impuissant à le contrôler. Il emprunta une route secondaire et rangea la voiture sur l'accotement, le temps d'attendre que ça se passe. Peut-être avait-il surestimé ses forces? Il changea rapidement la plaque d'immatriculation subtilisée quelques heures auparavant. La tension extrême qui l'habitait depuis qu'il avait pris la poudre d'escampette commençait drôlement à avoir raison de lui. «Aye, là! Minute, se morigéna-t-il. C'est fait, c'est fait. C'est pas plus grave que ça! T'auras juste à faire plus attention, point final. De toute façon, tu peux plus reculer. De quoi t'aurais l'air si... Les regrets, c'est pour les faibles. Toi, t'es un homme, un vrai. Envoie, tu continues.»

Il roula, roula. De temps en temps, il se voyait dans l'obligation de s'arrêter une minute ou deux, lorsqu'une certaine somnolence s'emparait de lui. Il ne tenait pas à finir dans le décor. À quelques reprises, la question se posa d'elle-même dans sa tête: jusqu'où pourrait-il aller ainsi? Il était impensable de rouler pendant l'éternité. À un moment ou à un autre, il serait bien obligé de s'arrêter... si «on» ne l'arrêtait pas avant! Il éludait la question, se persuadant qu'un indice, un signe quelconque lui indiquerait quelle conduite tenir, où et quand il lui serait loisible de se reposer. Tout ce qu'il savait avec certitude, c'est que pour se faire oublier, seule une grande ville ferait l'affaire. Une ville où il pourrait se fondre dans la multitude.

Un panneau de signalisation annonça enfin une ville dont le nom lui paraissait familier. Il s'agissait de Thunder Bay. «Thunder Bay, Thunder Bay», chantonna-t-il plusieurs fois.

Il n'aurait su dire pourquoi, mais ce nom lui plaisait. Ce devait être une ville relativement grande, s'il pouvait en juger à la circulation de plus en plus dense et aux nombreux et imposants immeubles qui se multipliaient alors qu'il s'en approchait. Oui, Thunder Bay. Pourquoi pas? Il y trouverait sûrement un emploi. L'espace de quelques secondes, il eut l'idée d'abandonner le véhicule dans le stationnement d'un grand magasin et de poursuivre sa route à pied. Ainsi, on perdrait plus facilement ses traces. Mais la perspective de devoir marcher ne cadrerait pas avec sa fatigue. «Bof, se rassura-t-il. J'suis plus fort qu'les flics! Y doivent certainement avoir des choses plus importantes à faire que de s'occuper d'un petit vol d'essence pis d'un vieux char. J'suis tout d'même pas assez innocent pour marcher quand j'ai une belle et vieille minoune pour moi tout seul!»

Bernard décida de faire un peu le tour de la ville, en innocent touriste. Il roulait lentement, calquant sa vitesse sur celle d'une circulation qui, pour être dense, n'en était pas moins relativement calme pour une grande ville. Regardant à gauche et à droite, il s'amusait à déchiffrer les raisons sociales anglaises des nombreux commerces quand soudain, il aperçut un barrage policier. «Ah, les chiens sales, y m'auront pas d'même», rugit-il, convaincu que ce déploiement n'était destiné qu'à l'intercepter.

Et à quelques mètres à peine du barrage, s'agrippant obstinément au volant, il poussa à fond sur l'accélérateur et fonça directement sur le barrage, uniquement constitué de fragiles tréteaux de bois reliés par des

planches. Les policiers présents n'eurent que le temps de s'écarter. Bernard ne prit pas le temps d'examiner les dégâts: il emprunta, à grande vitesse, la première rue transversale qu'il rencontra. Il avait les nerfs à vif et éprouvait énormément de difficulté à diriger le véhicule, dont la partie arrière tanguait constamment. Le crissement continu des pneus sur l'asphalte rendait un son incroyablement suraigu qui, bizarrement, le paralysait presque. Pas une seule seconde il ne songea à relâcher, ne fût-ce que légèrement, la pression qu'il maintenait sur l'accélérateur.

Il conduisait sans trop savoir ce qu'il faisait, comme dans un état second. Il ne prenait que vaguement conscience des voitures qu'il évitait de justesse et des passants qui, surpris, se cabraient et amorçaient un brusque mouvement de recul lorsqu'ils l'entendaient ou le voyaient venir. Il enfila de la sorte plusieurs petites rues secondaires, poussant toujours le moteur à son maximum. Puis, à une intersection, alors qu'encore une fois il changeait de direction, il vit, à peine à deux mètres devant l'auto, une jeune femme qui tenait son enfant par la main en traversant la rue.

Tout se passa très vite. Beaucoup trop vite pour Bernard. Il ne parvenait pas à contrôler ses réactions. De toute façon, il le sut: il était déjà trop tard. La femme tourna la tête vers l'automobile qui fonçait vers elle... et, en même temps qu'elle constatait probablement, elle aussi, l'inéluctabilité de ce qui allait suivre, Bernard eut l'impression que son regard venait planter dans son épine dorsale des milliers de vrilles. Elle n'eut que le temps et la présence d'esprit, une fraction de seconde avant que la voiture ne la heurte, de mettre son enfant hors d'atteinte en le poussant entre deux voitures en stationnement.

L'automobile la happa violemment, la projetant à plusieurs mètres dans les airs, où elle virevolta comme une vulgaire poupée de chiffon.

Pour Bernard, tout s'était arrêté, figé. Le bruit du choc sourd, même s'il n'avait pas été véritablement audible, refusait de s'éteindre dans sa tête. Tout se déroulait comme dans un film au ralenti. Bernard n'était plus du tout maître de ses gestes. Avait-il vraiment freiné immédiatement après l'impact? Était-ce véritablement lui qui, paralysé dans cette gélatineuse seconde d'éternité douloureuse, voyait ou croyait voir ce corps tournoyer infiniment longtemps au-dessus de sa tête? Lui qui, à cette seconde même, venait de franchir une porte qui désormais, ne pourrait plus jamais se refermer? Lui qui... criminel, lui? La scène se gravait, indélébile, dans son cerveau qui pour l'instant, refusait encore d'admettre sa réalité.

Le corps, qu'on aurait dit désarticulé, vint finalement s'écraser sur l'asphalte... et du sang se mit presque aussitôt à dégouliner de la bouche, ouverte. Une passante, témoin de l'accident, se pencha sur le corps inanimé. Et, après lui avoir tâté le pouls, se releva pour s'écrier, au bord de la crise de nerfs :

– *She's dead! She's dead!*

Les policiers, qui n'avaient pas tardé à arriver dans un concert étourdissant de sirènes, faisaient maintenant cercle autour du corps. Un agent se pencha à son tour sur celui-ci et, après avoir également constaté son décès, étendit sur elle la couverture que lui tendait un de ses collègues. Pendant qu'un autre policier tentait de calmer la femme qui maintenant ne cessait de hurler, hystérique, certaines âmes charitables s'efforçaient de reconforter

l'enfant qui, miraculeusement intact, pleurait à chaudes larmes, comme s'il réalisait pleinement l'ampleur du drame qui lui arrivait soudainement et allait le priver, à jamais, de la présence si rassurante d'une mère.

Le premier moment de surprise passé, une sorte d'hystérie collective se dessina abruptement dans la foule de plus en plus nombreuse qui, dans un mouvement imprévisible, avait encerclé l'auto dans laquelle Bernard prenait place. Certaines personnes plus outrées que les autres se firent même menaçantes et les coups de pied commencèrent à pleuvoir sur les portières. Des agents durent intervenir pour contenir les plus violents avant que les choses ne s'enveniment. Les policiers, nerveux, eurent grand-peine à maîtriser la situation, qui risquait de devenir explosive. Quant à Bernard, dépassé par les événements, il ne bougeait pas et s'il avait conscience de ce qui se tramait à l'extérieur, il ne le démontrait aucunement.

– *Get out slowly!* ordonna un agent à Bernard.

Une bonne dizaine de ses collègues, arme en main, pointaient le sol et n'auraient aucunement hésité à faire feu en direction du chauffard si celui-ci avait manifesté quelque tentative de fuite. Bernard, hagard, ouvrit lentement la portière et s'extirpa laborieusement du véhicule.

– *Hands up!* vociféra l'agent le plus proche.

Les policiers furent sidérés de voir sortir de l'automobile un adolescent dont les traits avaient encore des relents d'enfance.

– *A child!* s'exclama un agent.

La stupeur passée, on lui passa les menottes et le fit embarquer dans une auto de l'O.P.P. pour le conduire, sous bonne garde, au poste de police le plus proche. Un policier bilingue, prévenu par radio, l'attendait pour lui faire part de ses droits et procéda à un premier interrogatoire.

Bernard se prêta de mauvaise grâce à cet exercice, tout obnubilé qu'il était par ce qui venait de se produire. En recoupant soigneusement ses réponses monosyllabiques, le policier parvint tant bien que mal à reconstituer le puzzle. L'agent ne put s'empêcher de réprimer une grimace lorsqu'il fit signe à un subalterne de mener le « client » en cellule. Dégout, compassion, dépit ? Il aurait été difficile de le dire.

Cette nuit-là fut pour Bernard une bien longue nuit puisqu'à chaque fois qu'il venait pour s'endormir, il avait l'impression de voir le corps de la jeune femme s'écraser sur le plancher de sa cellule. Dans sa tête, les cris et pleurs de l'enfant qui par sa faute se retrouvait orpheline lui lacérèrent les oreilles, l'empêchant de fermer l'œil. De noirs nuages s'amoncelaient pour lui bloquer l'horizon ; un horizon qui, de minute en minute, se rétrécissait. Non, il n'était plus, désormais, l'adolescent à qui on pardonne tout. Il avait cessé d'être le voleur à la tire « qui n'est pas méchant, au fond »... Il avait irrémédiablement franchi un fossé qui l'isolerait à jamais du reste du monde.

Vu son jeune âge, on décida de le transférer dans une école correctionnelle bilingue de Toronto, afin qu'il puisse poursuivre ses études tout en étant entouré et guidé.

– Quoi ? Une école de réforme ? rétorqua-t-il au sergent qui venait de lui apprendre la nouvelle.

– En plein ça, mon jeune.

– Ça va pas, dans votre tête, c'est pas une place pour moi, ça! Retournez-moi au Québec, j'vais aller à l'école bien tranquille pis vous entendrez plus jamais parler de moi, promit Bernard.

– T'avais qu'à y rester, au Québec, quand tu y étais. Ici, c'est l'Ontario. Tu pars dans une heure pour Toronto.

– C'est une école de *trimpes*! Y'a juste des bandits qui se retrouvent là, riposta Bernard.

– Justement, tu vas être à ta place, ironisa le sergent.

Impuissant, Bernard se résigna.

Son procès eut lieu le 8 mars 1974, à Thunder Bay, où il se déroula uniquement en anglais. Bernard n'apprit donc que par un interprète qu'on le reconnaissait coupable sur trois chefs d'accusation, qui se lisaient comme suit :

1. Négligence criminelle ayant causé la mort;
2. Possession de bien volé (voiture);
3. Vol ne dépassant pas deux cents dollars (essence).

Il écopa d'une peine d'emprisonnement de trois ans; il pourrait cependant bénéficier d'une libération conditionnelle selon son comportement. De plus, il serait en sursis avec mise en liberté surveillée pendant deux années après sa sortie.

Tenant compte de son comportement irréprochable, la direction de l'établissement de détention lui permit d'écrire à la reine dans le but d'obtenir une remise de peine. Il jura à celle-ci avoir emprunté une très vieille auto dans le but de faciliter sa recherche d'emploi... qui, en plus

de lui permettre de subvenir à ses propres besoins, devait lui fournir la possibilité d'aider sa mère. Bref, il charria royalement Sa Majesté...

Au début de mai, soit un an plus tard, il obtint une remise de peine, au grand mécontentement de certains de ses éducateurs qui croyaient que Bernard n'était qu'un excellent comédien. De plus, celui-ci ne donnait nullement l'impression d'éprouver un quelconque remords. Car si l'on excluait une courte période ayant immédiatement suivi l'accident qui l'avait mené là, période au cours de laquelle Bernard était resté prostré et silencieux à outrance, il avait développé, au sujet du destin, une philosophie de circonstance. Rien n'était, rien ne pouvait être de sa faute : l'heure de la mort de cette femme était inscrite dans son destin... Lui n'avait été qu'un instrument. À ses yeux, les seuls vrais responsables de cette fin tragique étaient les policiers qui avaient érigé le barrage.

## La chute libre

À sa sortie de l'école correctionnelle, Bernard nourrissait la crainte de se faire ridiculiser en revenant en Abitibi. Il décida donc de poursuivre sa route « sur le pouce » et de se rendre en Colombie Britannique, supposément pour y voir un de ses parents, parfaire son anglais et découvrir du pays. Chemin faisant, lorsqu'un emploi s'offrait à lui, il l'acceptait le temps de se faire un peu d'argent puis repartait vers son objectif.

Arrivé en Alberta, il se montra peu intéressé aux emplois disponibles; par contre, beaucoup de choses l'attiraient. Les vitrines regorgeaient d'objets, tous plus alléchants les uns que les autres, ce qui lui donna l'idée de renouveler sa tenue vestimentaire. Au début, il se montra très prudent en ne prenant qu'une chemise, un pantalon ou un chandail. Tout allait pour le mieux et Bernard se félicitait de son grand talent de pickpocket. Puis, alors qu'il ne s'attendait plus à aucune embûche, quelqu'un l'aborda comme il allait sortir d'un magasin où il venait d'effectuer quelques « achats ». Après les démêlés d'usage, Bernard, ne parlant pas anglais, se permit de jouer à l'innocent tant qu'on ne l'eût pas confronté à un interlocuteur maniant parfaitement sa langue. Il dut alors faire face à la musique :

– Montrez-moi votre coupon de caisse, lui ordonna-t-on.

– Mais pourquoi? s'écria Bernard, j'ai même pas de sac! J'ai rien acheté!

– Ça, je le sais, mais vous portez un de nos gilets qui n'a pas été payé. Je veux juste que vous passiez à la caisse. Ne me dites pas que vous l'avez trouvé dans une poubelle?

– Bien, voyons donc, c'est à moi, ce vieux gilet-là! Ça se voit bien, que c'est pas du neuf, non?

– Il y a moins d'une heure que ces gilets sont rentrés et il nous en manque un.

Bernard pensa bien à fuir, mais en jetant un coup d'œil autour de lui, il s'aperçut que d'autres vendeurs se tenaient prêts à intervenir si nécessaire.

– Bon, si vous voulez, dit-il, d'un ton de voix qui se voulait conciliant. J'ai pas d'argent; j'espérais juste être habillé comme du monde, me semble que c'est un droit bien légitime. Vous devriez comprendre ça! Après tout, le magasin vous appartient pas! Vous êtes juste un pauvre gars comme moi, ça se voit tout de suite. Votre *boss* est sûrement riche à craquer pis... y s'fait doré au soleil.

– Tu diras ça au juge. Au fait, le propriétaire, c'est moi.

– Vous allez pas me faire arrêter pour une niaiserie d'même? Pas pour un p'tit gilet!

Et on le remit entre les mains des policiers, qui le coffrèrent. Si Bernard n'avait dit mot lorsqu'il était entré en cellule, la première fois, ce fut fort différent cette fois-ci: on dut le faire entrer de force.

– Mais vous êtes malades, me mettre au cachot pour un simple gilet, vous pouvez pas m'emprisonner pour une aussi p'tite connerie! J'veux pas! hurlait-il à l'adresse des policiers, en se démenant comme un diable dans l'eau bénite. J viens juste d'en sortir, bâtard! Faites-moi pas ça, les gars, par pitié. Tenez, prenez c'qui m'reste comme argent, j'vous le donne; mais obligez-moi pas à revivre dans une maudite cellule... C'est pas d'ma faute, j'vous le jure! Trouvez-moi une *job*, vous allez voir que j'peux travailler, mais mettez-moi pas en dedans!

Il s'époumona en pure perte, ses geôliers ayant reçu des ordres et ne parlant de toute façon pas un mot de français. On le poussa dans une cellule, sans aucun ménagement. Bernard ne se calma pas pour autant, empoignant les barreaux et s'agrippant à eux de toutes ses forces, en continuant à crier et à supplier d'une voix se faisant tantôt mielleuse ou menaçante. Ses cris de désespoir ne semblant toucher personne à l'intérieur du poste, il finit par se lasser... pour se mettre à rager contre la société.

– C'est toujours les mêmes qui ont tout! J'ai pas d'mandé à venir au monde, moi. Gang de têtes carrées... y font même pas un effort pour parler français.

Quelques jours plus tard, Bernard fut condamné à cent dollars d'amende et à trente jours de prison.

Confiné dans l'espace restreint de sa cellule, Bernard, seul avec lui-même, n'en finissait pas de maudire la société. Il fulminait sans arrêt et ruminait interminablement « ses théories » quant au partage des richesses terrestres, qui était tout sauf équitable.

Il eut également tout le loisir de jouir de sa condition de francophone en milieu anglais. Il pestait :

– J’veux que vous me parliez en français. J’veux manger en français, dormir en français!

Bernard s’essouffla à crier sa haine et son mépris envers ce monde d’incommunicabilité auquel il appartenait bien malgré lui. Ses lamentations et ses jérémiades se multipliaient à l’infini et s’enchaînaient dans une suite ininterrompue, qui le laissait parfois sans voix. Il usait ses forces à frapper des mains et des pieds sur les barreaux, comme si les blessures qu’il arrivait à s’infliger pouvaient l’aider à oublier ce qu’il était ou à conjurer un sort qu’il refusait du tout au tout.

– *Be quiet! Don’t be crazy!* lui lançaient régulièrement les occupants des cellules voisines et les gardiens.

Bernard passa ses trente jours à protester contre la société mais sans le réaliser, il améliora rapidement son anglais. Il ne parvenait pas à dire tout ce qu’il aurait voulu : par contre, il saisissait l’essentiel des conversations qui s’échangeaient de l’autre côté des barreaux.

Lorsqu’il fut remis en liberté, il était plus que jamais convaincu qu’il n’avait pas mérité la peine qu’on lui avait infligée. Il se jura cependant qu’il ferait tout pour qu’on ne le prive plus de sa liberté.

Juillet fleurissait dans toute sa splendeur lorsque Bernard débarqua enfin à Prince George, en Colombie britannique. Cette ville méritait vraiment d’être vue en pleine lumière : elle l’éblouissait, littéralement. Séduit d’emblée, il décida de s’y installer, au moins temporairement. Le fait de vivre dans une province anglaise lui semblait maintenant plus flatteur qu’angoissant et quelques jours plus tard, il se dénicha un emploi comme aide-cuisinier.

– Avez-vous des références? lui demanda le propriétaire du restaurant, qui baragouinait la langue française.

– Non, j’arrive en droite ligne du Québec. J’ignorais que c’était nécessaire en Colombie Britannique. Au Québec, ça aucune espèce d’importance, mentit Bernard.

– Ça dépend toujours de la tête du gars qui demande la *job*, lui rétorqua, en substance, son futur *boss*. Je veux bien te donner une chance, t’as l’air d’un bon diable. C’est quoi déjà, ton nom?

– Christian Beaudoin.

Bernard se retrouva avec un tablier au cou, essayant de se souvenir comment sa mère ou Noëlline faisaient certaines choses, mais n’y parvenant pas. Il devait donc régulièrement avoir recours aux connaissances du chef (lui aussi, Québécois de souche) mais enraciné en Colombie-Britannique depuis des lustres.

– Chef, dites-moi donc comment c’est que j’dois faire ça, lui demandait Bernard avec son grand sourire enjôleur.

– Tu me poses un peu trop de questions, toi, finit par lui riposter assez rapidement le chef. Comment par ici, comment par là. Pour moi, t’as jamais fait grand-chose dans une cuisine. Je gagerais que t’es pas plus aide-cuisinier que je suis le fils de la reine d’Angleterre!

– Correct chef, fâchez-vous pas! C’est vrai, lui avoua Bernard, l’air penaud. J’avais besoin de gagner, mettez-vous à ma place. J viens juste de sortir de prison, j’savais pas où...

– Tais-toi, l’interrompit le chef en jetant alentour un regard de conspirateur. Tu vas prendre la porte vite, le jour

que le propriétaire va t'entendre dire des choses de même!

– Pourquoi, c'est une mémère? reprit Bernard, baissant la voix.

– Moi, je dirais plutôt que c'est un snob... même s'il ne l'était pas, ça changerait rien: les ex-prisonniers, ça fait toujours peur aux hommes d'affaires, et pas juste ici. C'est de même partout. Viens pas me raconter de pareilles histoires, je veux rien savoir de ton passé. Moi, c'est moi, les autres, c'est les autres, ça fait que... je veux bien t'aider, mais tu vas avoir besoin d'être correct dans ma cuisine et d'apprendre vite.

– Merci! J'vous promets de vous faire un beau cadeau à un moment donné, aussitôt que j'en aurai l'occasion.

– J'ai pas besoin de cadeaux, se défendit le chef. Je gagne un bon salaire; tout ce que je te demande, c'est de mériter le tien.

Bernard mit les bouchées doubles et s'appliqua à devenir, en un temps record, un excellent aide-cuisinier.

Il devint membre à un gymnase situé tout près de son appartement et à chaque fois qu'il le pouvait, il s'entraînait afin d'arriver à se mesurer à son plus grand rival, lui-même.

En décembre de la même année, on lui accorda les quelques jours de congé qu'il avait demandés et il en profita pour venir en Abitibi offrir des fleurs à sa mère et s'amuser avec ses jeunes frères et sœurs. Puis, il se paya une « tournée des grands-ducs », histoire de revoir certains vieux amis et de les éblouir en leur parlant en anglais.

Son congé terminé, il reprit la route vers Prince George mais à peine venait-il de retrouver son emploi et sa fausse identité qu'il refit connaissance avec le monde de la drogue. S'il se limita d'abord à la consommation, il s'enhardit rapidement et s'orienta vers le trafic.

Quelques semaines plus tard, il fut de nouveau mis en état d'arrestation; des agents vinrent le cueillir à son travail. En les voyant arriver, il tenta de prendre la poudre d'escampette et les agents durent le molester pour arriver à le maîtriser.

– C'est pas moi, c'est pas moi, vous vous trompez! leur criait-il en pleurant de rage.

Bernard fut accusé de « possession de drogue aux fins de trafic » en vertu de la loi sur les aliments et drogues. Reconnu coupable, il s'agita terriblement en entendant le juge prononcer sa sentence, qui comprenait quatre mois de prison.

– Non, non! J'veux pas aller en prison. J'veux pas! cria-t-il à pleins poumons.

Il se débattait tellement que sans s'en rendre compte, tant il était bouleversé, il obligea par le fait même les policiers à le brutaliser pour arriver à s'en saisir. Le peu de respect dont firent preuve les policiers à son égard le blessa profondément. Tel un enfant qui constate que quelqu'un d'autre a sur lui des pouvoirs incontestables, il se recroquevilla sur lui-même, yeux hagards, bouche tordue. Deux agents le soulevèrent en le prenant sous les aisselles et l'emmenèrent ainsi, comme s'ils avaient trimbalé un mannequin, tout en arborant un petit sourire ingénu qu'ils offraient aux quelques curieux demeurés dans

la salle d'audience. Bernard se reprit suffisamment pour comprendre qu'il s'offrait en spectacle, ce qui humilia passablement son amour-propre. C'est à partir de cet instant-là qu'il décida de se refermer comme une huître. Il n'était plus question qu'on puisse jouir de sa déchéance.

Assis silencieusement sur la couche de sa cellule, il tenta par tous les moyens, tout au moins pendant les premiers jours de son incarcération, de se fondre à un monde qu'il croyait inexistant : celui du vide... mais bruits et voix le sortaient, malgré lui, de la léthargie dans laquelle il aurait voulu se vautrer pour toujours. Il se laissa alors aller à ruminer de noirs desseins, fulminant contre ce qui lui arrivait.

« Quatre mois, grognait-il intérieurement. Encore une écoeurante de vacherie ! Dire qu'la moitié du monde se promène avec les poches bourrées de drogue, fallait que ça tombe sur moi. Baptême de société qui écrase toujours les mêmes ; y perdent rien pour attendre. La journée où j'avais sorti, j'avais me venger. J'avais leur montrer qu'chus capable d'faire des mauvais coups. De toute façon, y vont toujours trouver le moyen d'me remettre en dedans. J'avais leur en donner des raisons ! C'est ça qu'y veulent ? J'avais leur en mettre plein la vue ! »

Ces monologues silencieux revenaient comme un leitmotiv et ne présentaient que très peu de variantes. Jamais, ne fût-ce qu'une seconde, il n'accepta de se reconnaître coupable. Il ne faisait aucun doute à ses yeux qu'il était une victime marquée par un sort des plus défavorables et sur laquelle s'acharnait une société « toute de travers ».

Tout au long de son séjour, Bernard ne se mêla pas tellement aux autres. Il préférait demeurer seul avec ses fantasmes, ce qui lui permettait de mieux remâcher les

vengeances possibles. Mais les contacts obligatoires qu'il devait entretenir avec les prisonniers n'étaient pas nécessairement exempts de rebondissements.

Ainsi, un jour à l'heure du repas, un de ses voisins de table lui vola un morceau de viande. Bernard ne bougea pas... jusqu'au moment où le bagnard engouffra ce qu'il venait de lui prendre. Il l'empoigna alors de la main gauche et lui administra une solide droite en plein visage. À la vue du sang qui, rapidement, dégouлина du nez de son compagnon d'infortune, les autres détenus, excités, entreprirent de taper des mains en saccades. Encouragé par la horde, Bernard se rua sur son provocateur, faisant basculer tables et chaises jusqu'à ce qu'un coup de gong et des sifflements signifient l'arrêt immédiat des hostilités. Les gardes accoururent en renfort et le combat prit fin, malgré les cris désapprobateurs des spectateurs.

Finalement, quand un semblant de calme fut rétabli, les deux bagarreurs disparurent sous bonne escorte. Bernard se retrouva au « trou » pour quelques jours, après avoir en vain tenté d'expliquer qu'il n'avait fait que se défendre.

Une semaine plus tard, lorsque les deux protagonistes se trouvèrent face à face au parcours d'un corridor, ils éclatèrent de rire et échangèrent une poignée de main en se congratulant mutuellement sur leur façon respective de se battre. Après les présentations d'usage, ils se découvrirent plusieurs points communs, dont leur lieu d'origine. Une sympathie réciproque les poussait l'un vers l'autre. Ce qui aurait pu, pour Bernard, être le point de départ d'une franche et sincère amitié, chose dont il avait grand besoin, devint vite une raison de plus de tourner définitivement le dos à cette société qu'il rejetait déjà de tout son être: Michel (ainsi s'appelait le détenu) lui avoua être devenu homosexuel en prison.

– Je suis devenu homo pour les besoins d’la cause, tu sais, quand t’as le besoin plus grand que le goût.

Cette petite brèche creusée dans le mur d’incommunicabilité qui emprisonnait Bernard, sitôt ouverte, s’était refermée. Car pour lui, cette homosexualité avouée créait des barrières psychologiques insurmontables, qui ne faisaient que s’ajouter à celles déjà existantes. Et même s’il tenta de classer définitivement l’épisode en se cantonnant dans son mutisme, il y vit là un autre compte à régler avec ceux qui ont fait le monde comme il est.

À la fin de son incarcération, on lui remit ses affaires en lui conseillant fortement de quitter la Colombie-Britannique. Bernard, n’ayant encore pris aucune décision quant à son avenir, acquiesça de la tête mais avant de partir, décida à tout hasard d’aller saluer ce parent qui avait prétendument motivé son déménagement dans l’Ouest. Il espérait que ce lien, par personne interposée, lui trouverait un quelconque débouché. Mais la personne en question lui signifia que sa présence n’était guère souhaitée; un ex-bagnard ne serait pas tout à fait bien vu dans le coin.

Profondément déçu et blessé de cette attitude, Bernard se dirigea vers Montréal, en pensant que sa famille devait avoir de lui une mauvaise impression et qu’il était probablement préférable pour lui de ne pas s’entêter à en retrouver d’autres membres.

Il s’installa donc à Montréal, seulement pour quelques jours, voulait-il se convaincre; finalement, il décida de s’y chercher un emploi en se présentant un peu partout sous le nom de Joseph-Guy Desjardins. Il se trouva rapidement un travail dans une agence de publicité où, en l’espace de quelques semaines, il se tailla une certaine place.

Peu de temps après, il communiqua avec sa mère pour lui dire qu'il était revenu au Québec. Il prit alors l'habitude de lui téléphoner régulièrement pour lui annoncer... qu'il venait de voler ceci ou cela. Sans que ni l'un ni l'autre n'en comprennent le pourquoi, il s'empressait de lui faire part de ses dernières bévues.

– Allô m'man, c'est Bernard! Comment ça va à la maison?

– Pas pire. Et toi?

– Pas trop mal! J'voulais juste te dire que j'ai fait une autre folie...

– Pas encore, se lamentait sa mère. Qu'as-tu fait, ce coup-là?

– Bof, rien d'important, inquiète-toi pas. Un p'tit vol bien niaiseux.

– Qu'appelles-tu un petit vol niaiseux, Bernard?

– J'avais le goût d'avoir un habit. Si tu m'voyais dedans: c'est bien simple, j'ai l'air d'un roi avec ça!

– Pourquoi l'avoir volé? Tu me disais l'autre jour que tu gagnais un bon salaire.

– T'as bien raison. On dirait que j'ai absolument besoin d'faire ça, le bout des doigts me brûle. C'est tout un frémissement, ça s'explique pas.

On aurait dit qu'il prenait un malin plaisir à tenir sa mère en haleine devant ses frasques. Et à la fin de chaque appel téléphonique, il lui promettait toujours, sans conviction aucune, de tenter d'arrêter de voler.

Aussi valorisant que pût être le poste qu'il occupait à l'agence de publicité et malgré la satisfaction que lui témoignaient ses employeurs, Bernard recourut à son impitoyable béquille: la drogue.

De retour d'un court séjour en Abitibi, Bernard s'acheta une arme à feu, arme qu'il caressa presque amoureusement pendant des heures et des heures, comme pour s'imprégner de la puissance qu'elle symbolisait. Quelques jours plus tard, il s'acheta des bas de nylon et après une épuisante journée de travail à l'agence de publicité, avala quelques petits comprimés puis, avec un bas sur la tête et son arme à la main, ordonna au commis du magasin du coin de lui remettre le contenu de sa caisse.

Deux heures plus tard, des agents du service de police de la Communauté urbaine de Montréal obligèrent la logeuse de Bernard à ouvrir la porte de la chambre de ce dernier. L'arme y était, bien en vue, sur le lit. Ils n'eurent plus qu'à attendre et à le cueillir lorsqu'il rentra chez lui. Il n'opposa aucune résistance à son arrestation.

Après un procès éclair, il fut conduit à la prison de Sainte-Anne-des-Plaines, au Québec. On l'avait reconnu coupable de vol à main armée (art. 302) et de déguisement dans le but d'accomplir un acte criminel (art. 309). Il écopa d'une sentence de deux ans d'emprisonnement.

Étendu sur son médiocre petit lit de fer brun, son minable baluchon par terre et la gorge serrée, Bernard commença à purger sa peine en gémissant sur son implacable destin. Ses pleurs étaient parfois entrecoupés de soliloques, où il exprimait tout haut ce qui lui pesait sur le cœur.

– Deux ans... deux ans, c'est injuste! M'man, m'as-tu mis au monde pour que j'passe ma vie dans des chiennes de prisons? J'aimerais t'avoir à moi, juste à moi. Si tu savais comme j'aurais besoin de t'avoir à mes côtés. Tu pourrais m'aider à me comprendre et m'expliquer c'est quoi qui fait que j'suis rendu un monstre comme ça? Ah, pis non, j'suis pas un monstre. Dis-le, j't'en supplie, m'man. Tu l'sais, hein, tu l'sais, dans ma tête j'suis juste un enfant! Un enfant qui fait semblant d'être un adulte... un enfant qui arrive pas à comprendre l'monde des grands pis qui veut les impressionner. Explique-moi ça m'man, pourquoi j'suis comme ça? Veux-tu m'aider à comprendre? Des fois, j'ai l'impression que j'vais devenir fou. On dirait toujours qu'on est deux dans moi... deux maudites têtes de cochon qui se contredisent tout l'temps.

À bout de nerfs, il se prit la tête entre les mains et pleura sans discontinuer; puis, complètement vidé, somnola quelque peu et réussit à se calmer avant d'appeler un des gardiens: il éprouvait l'irrépressible besoin de parler à quelqu'un, de se raconter, ne fût-ce que pour se réconcilier avec lui-même.

– Gardien, s'il vous plaît, on peut s'parler un peu? dit-il d'une voix chevrotante à l'homme d'un âge assez avancé.

– Oui, mon gars, est-ce que je peux faire quelque chose pour toi? s'enquit ce dernier, compatissant.

– J'ai besoin de parler avant de devenir fou, lui dit-il.

Une longue conversation s'engagea entre les deux hommes qui, de prime abord, semblaient n'avoir rien en commun. Bernard remercia le ciel d'être tombé sur un bonhomme aussi sympathique. Il ne paraissait pas du

tout avoir le physique de l'emploi, bien au contraire. Une certaine bonté gratuite émanait du personnage, bonté qui, d'emblée, séduisit Bernard. Il n'était assurément pas le premier détenu qui se confiait ainsi à cet homme. Allez savoir pourquoi, il attirait les confidences.

– J'aimerais que tu me parles de tes parents. Comment étaient-ils avec toi? demanda le gardien, au bout d'un moment de conversation.

– Mes parents? s'étonna Bernard. À vrai dire, j'ai sûrement pas été un cadeau pour eux autres! C'est pas un secret pour personne.

– Non, non, protesta le gardien. Je ne t'ai pas demandé ce que tu pensais que t'étais pour eux autres. Je te demande ce qu'eux autres y ont fait pour toi.

– Bien... bien des choses! lâcha Bernard, après réflexion.

– Comme quoi?

– Bien... ma mère a toujours dit qu'y ont toute fait pour moi. C'est ça que vous voulez savoir?

– Pis toi, tu es d'accord avec ça?

Bernard se dandina sur place, gêné, ne sachant que répondre. Le vieux gardien passa outre:

– Ton père, lui? Entre vous deux, les choses se passaient comment?

– Ça, c'est difficile à dire, admit Bernard. D'un côté, y m'semble que j'le voyais pas assez souvent, et d'un autre côté j'aimais mieux pas l'voir. J'sais seulement pas c'que j'veux. En tout cas, mon père c'est un bon

travaillant, un gars qui trime pas mal dur; seulement quand j’le voyais... y’était souvent paqueté aux as. C’est vrai que ma mère avait un jeune *chum*: à sa place, j’aurais probablement fait pareil.

– Buvais-tu, toi?

– Moi? Non, monsieur!

– Quoi? Tu bois pas?

– Non, moi j’pote. Pour moi, c’est mieux: pour mon père, c’est pire. Chacun a sa vérité, ses valeurs, pis chacun tient son bout dur comme fer. N’empêche, ça fait mal en maudit des fois.

– J’en doute pas, admit le gardien. Ta mère, à part de dire qu’elle avait tout fait pour toi...

– Ah! bien là, j’dois l’admettre: j’ai une bonne mère, une sainte mère, comme y disent. J’ai la plus belle femme d’la terre comme mère, peut-être même trop, et elle le sait. Tellement belle que les hommes lui font la cour sans se gêner. J’drais pas dire ça; toute vérité est pas nécessairement bonne à dire. C’est de valeur, elle a pas eu beaucoup de chance avec un fils comme moi. Dans l’fond, j’la plains...

– Tu penses pas que t’es un peu dur envers toi? demanda le gardien. Tu devrais arrêter de te voir de même. Contente-toi donc de réfléchir, laisse les autres te juger!

– Ouais, j’avoue qu’ils y vont pas avec le dos d’la cuillère, déclara Bernard, sarcastique.

– J’pense que tu m’as mal compris, reprit le gardien, légèrement confus.

– J’sais... c’était seulement une blague, reprit Bernard. Pour réfléchir, vous pouvez compter sur moi. J’pense que j’manquerai pas de temps pour ça! Deux ans... chienne de vie!

– T’as deux ans à faire, c’est pas drôle. J’veux surtout pas te faire la morale, mais tu penses pas que c’est avant, qu’il fallait y penser? Là, tu peux plus rien changer. Tu dois maintenant te demander ce que tu veux en faire, de tes deux années. Tu peux les passer en maugréant, en rageant, t’endurcir ou bien réfléchir et en sortir avec un bon bagage intérieur, pour ne plus jamais retomber dans le panneau.

– J’sais pas... peut-être que j’pourrais lire un peu. Oui, c’est ça: j’vais en profiter pour lire. J’ai jamais vraiment beaucoup lu. Tiens, le yoga, par exemple. Si j’peux me dénicher des lectures là-dessus... Dans l’temps, j’ai connu un bonhomme qui s’fermait complètement au monde avec ça. Les autres disaient qu’y faisait du yoga et sur le coup, j’ai trouvé ça un peu innocent mais après, j’ai souvent pensé à lui. Y semblait tellement bien dans sa peau!

– Si ça t’intéresse, je vais t’apporter un petit bouquin là-dessus, lui promit le gardien en mettant fin à l’entretien pour poursuivre sa ronde.

Après avoir lu et relu le livre en question des dizaines de fois, Bernard commença à expérimenter certaines techniques que l’on y décrivait; puis il passa à un deuxième livre sur le sujet. Finalement, il éplucha tous les livres de yoga que contenait la bibliothèque du centre de détention et se familiarisa avec plusieurs techniques de détente. C’est ainsi que, petit à petit, il apprit à s’isoler complètement de son environnement, pendant ces heures où la vie lui semblait insoutenable.

Peu à peu, il commença à développer une pensée plus positive envers la société et à se montrer moins systématiquement critique. Il lui arrivait, certains jours, de perdre le contrôle de lui-même et d'avoir envie de tout casser, mais la plupart du temps, il parvenait à se reprendre en main : tout doucement, il réintégrait son cocon. Assis par terre dans le va-et-vient de la salle commune, Bernard se coupait totalement de tout ce qui l'entourait. Dans ces moments-là, on pouvait même le déplacer comme un meuble sans qu'il perdît sa concentration.

Six mois s'écoulèrent ainsi, sans incident marquant. Il n'éprouvait nul besoin de s'allier à quiconque, sauf pour jaser un peu avec le vieux gardien de temps à autre, mais ce dernier n'était pas toujours de garde. Puis, un jour, ce qui devait fatalement se produire arriva, même si Bernard semblait se croire à l'abri de ce genre de problème. L'assaut se produisit alors qu'il traversait paisiblement un corridor. Trois hommes l'attaquèrent sans qu'il arrivât à alerter les gardes qui, règle générale, fermaient de toute façon les yeux face aux assouissements sexuels des prisonniers et ignoraient les plaintes émanant des victimes. On entraîna Bernard aux toilettes, comme cela se faisait habituellement. Les trois prisonniers commençaient à peine à le maîtriser qu'un homme sortit de l'une des petites cabines. Si, dans la plupart des cas, les gars passent outre, ne se préoccupant même pas de reconnaître victimes ou attaquants, ce ne fut pas le cas ce jour-là. Le curieux eut l'impression de reconnaître Bernard, dont l'attitude provoquait chez les prisonniers soit l'admiration ou bien la haine, et vint à sa rescousse :

– Ma gang de... lâchez mon *chum* tout de suite, gueula-t-il, en se jetant dans la mêlée.

Comme le gars était costaud et que Bernard se montrait fort difficile à contenir, ses agresseurs déclarèrent forfait, mais avant qu'ils puissent prendre la poudre d'escampette, Bernard rattrapa celui qui semblait être le chef du trio. Il sauta sur lui, fou de rage, les yeux lui sortant presque des orbites tant sa fureur était grande; il lui hurla dans les oreilles d'une voix tonitruante, tout en lui maintenant solidement les épaules au plancher :

– Mon écœurant de salaud! Un jour, tu vas me payer ça au centuple, t'entends, chien sale? En attendant, tiens-toi loin de moi. J'te jure que ça va te coûter cher, tu perds rien pour attendre. J'en ai encore pour une quinzaine de mois là-dedans, ça fait qu'tu vas avoir la vie dure, mon écœurant. Dis-toi bien que j'veis choisir ma manière et mon temps. Fais de l'air, mais prends toujours ça comme acompte.

Bernard lui administra quelques solides coups de poing; après quoi, son agresseur prit la fuite, terrorisé et le visage tuméfié. Après son départ, Bernard respira profondément à plusieurs reprises, jusqu'à ce qu'il retrouve son calme. Puis il fit, ou plutôt refit connaissance avec celui dont l'intervention l'avait tiré de ce mauvais pas, le bon samaritain en question n'étant autre qu'un ex-compagnon de baigne de l'Alberta. Bernard croyait se souvenir qu'il se prénomait Pierre.

– Ouais, ouais! C'est bien Pierre, ton nom, hein?

– C'est en plein ça, lui répondit l'autre, avenant.

– Merci, mon *chum*, ma virginité l'a échappé belle. Si jamais t'as besoin, j'te suis redevable, de lui dire Bernard en lui tendant la main.

– J'sais que c'est pas tous les prisonniers qui aiment jouer au serin. Si la plupart se plient à leurs caprices, c'est

parce qu'ils ont pas toujours le choix. En tout cas, j'pense que j'suis sorti des toilettes à temps, hein!

– Tu vois, j'pensais jamais que ça m'arriverait à moi, des affaires de même, avoua Bernard, presque candidement.

– Les gars disent tous ça et à un moment donné, bang: ils n'ont plus le choix. Surtout quand les autres savent que personne va les protéger, en tôle, c'est facile de repérer les proies accessibles.

– Comment ça s'fait qu'les gardiens laissent des choses de même se faire?

– Que veux-tu, c'est de même, c'est de même. La sexualité c'est normal, les hommes sont plus tranquilles ensuite... Voilà la raison, faut pas leur en vouloir. Tu l'sais comme moi, icitte, les distractions sont rares. Les prisonniers prennent c'qui passe... Dis-toi que s'ils avaient le choix, c'est une femme qu'ils prendraient.

– Ça, c'est leur problème. Mon cul, c'est mon cul, pis qu'un autre s'avise d'essayer d'y toucher: ça va aller mal pour lui. J'vais l'enculer assez raide, mais avec un manche à balai qui va l'défoncer jusqu'aux amygdales!

– C'est tout un programme que t'as là, siffla Pierre en rigolant franchement. Moi, à ta place, j'crierais pas ça trop fort parce que j'en connais une coupe qui diraient peut-être pas non!

– Si j'en pogne un, y va se tenir tranquille pour une moyenne secousse. Merci encore. Si un jour, j'peux faire quelque chose pour toi, j'hésiterai pas trente secondes. J'oublie pas facilement les *chums*.

– J’dis pas non! On sait jamais c’qui peut arriver dans ces maudites bâtisses-là. Un jour ou l’autre, on peut toujours avoir besoin d’aide ou bedon de protection. C’est pas sur les gardiens qu’on peut compter; en tous cas, pas sur plusieurs.

L’épisode des toilettes n’eut pas vraiment de suite, du moins pour l’agresseur de Bernard, car il fit tant et si bien pour se fondre au décor que Bernard en oublia totalement son existence. Cet incident avait quand même eu ses bons côtés car il lui avait permis de sortir, du moins partiellement, de son isolement. Pierre et lui se lièrent donc d’amitié et dans la mesure où les règlements de la prison le permettaient, ils ne rataient jamais une occasion de s’entretenir pour s’encourager mutuellement.

– Entre nous autres, lui conseilla Pierre, tu devrais arrêter de faire du yoga devant les gars: tu deviens une cible vraiment trop facile, comprends-tu, Bernard? Dans ta cellule, j’dis pas, mais en dehors, c’est ta vie que tu risques de même. C’est bien pire que ta vertu!

– C’est le bout d’la marde! Y va juste m’rester à arrêter de respirer!

– Que veux-tu, Bernard, les gars icitte respectent seulement ce qui leur fait peur. Pour l’instant, ils osent pas encore, mais... en plus de ça, j’serai peut-être pas toujours là, ça fait que... tu devrais prendre des précautions.

– Moi, j’veux juste qu’y me laissent tranquille, c’est tout c’que j’veux.

– C’est pourtant bien facile. Y faut que tu prennes les devants: casse les côtes à trois ou quatre gars, fais-en tomber un ou deux dans le coma et tes problèmes vont s’effacer.

– Ouais... t'as sans doute raison. J'veais y penser, mais tu l'sais comme moi : j'ai rien d'un bagarreur, sauf si c'est nécessaire, pour me défendre; attaquer n'importe quel homme pour rien, d'même, ça me fait tout drôle juste à y penser.

– Tu sais aussi bien que moi que les raisons pour déclencher une bagarre manquent pas. Y'en a bien qui aimeraient ça avoir ta taille, j'te dis qu'ils se mettraient vite à régler le cas des baveux, moi le premier. À ta place, j'me fatiguerais pas pour me trouver des raisons! Si t'as pas envie de le faire pour toi, fais-le pour ceux qui ont pas les moyens de faire autrement, pour tous ceux qui sont pas bâtis pour se défendre. Tiens, le p'tit nouveau, par exemple... Tu devrais le protéger une secousse: ça t'occuperait, les autres verraient que t'es pas une lavette. Moi, mon nom me devance partout où j'veais. J'peux dormir tranquille. Fais le tien!

– J'veais voir c'que j'peux faire, lui répondit Bernard, évasif.

– Moi, si j'étais à ta place, j'attendrais pas trop longtemps. Penses-y; après, tu vas avoir la paix dans la salle commune, tout le monde va te servir d'ange gardien.

Si Bernard abandonna ses exercices de yoga pendant quelques semaines, de peur d'être la cible de ses congénères, il ne crut pas bon d'appliquer les conseils de Pierre trop vite. Il tergiversait en se persuadant que provoquer une bagarre ne réglerait rien. Il recommença à se morfondre dans sa cellule.

Peu de temps après, alors qu'il se rendait à l'infirmierie pour y chercher un calmant, il constata que l'une des portes donnant accès à l'aile administrative de la

prison, porte normalement fermée à clef, était entrouverte... Sans aucune hésitation, il l'emprunta. Finalement, il se retrouva assez facilement à l'extérieur de la prison. Il ne pensait à rien et n'avait aucun but précis en tête. Il ne s'arrêta même pas à réfléchir au fait qu'il venait, ni plus ni moins, de s'évader. Il jouissait simplement de la tombée du jour, se délectant des grands espaces qui l'entouraient et qui lui cachaient les murs de la prison. Après avoir marché des heures à l'aveuglette dans la nature sauvage, épuisé, il s'abandonna à la nuit au pied d'un grand chêne.

Il dormit d'un sommeil de plomb et dès l'aube, il reprit sa marche vagabonde, ne s'arrêtant que le temps de déguster quelques grosses fraises des champs. Il faisait provision d'images de paysages et aspirait goulûment l'air de toute la force de ses poumons, comme s'il en avait été privé depuis toujours. Et, s'il était conscient du fait qu'on devait le rechercher, il ne s'en préoccupait nullement. D'ailleurs, pour lui, il ne fuyait pas : il ne cherchait qu'à rétablir un certain équilibre, en savourant pleinement ces instants de paix et de sérénité qu'il arrachait au destin. Et il finit par retomber, benoîtement, dans les bras des policiers.

Il ne jugea évidemment pas bon de s'expliquer. Après tout, il n'avait pas cherché à fuir. Que pouvait-on lui reprocher ?

– Un prisonnier qui emprunte pas une porte ouverte, ça s'appelle un malade mental, répéta-t-il calmement, lorsqu'on exigea de lui qu'il rende des comptes.

Ce genre d'événement ne demeurant jamais secret à l'intérieur des murs d'une prison, tous les détenus savaient que Bernard avait pris la clé des champs. Certains l'enviaient tout en souhaitant qu'il échappât aux mailles

du filet qu'on allait lui tendre; qu'on l'aimât ou non ne changeait pas grand-chose à l'affaire. Règle générale, une certaine solidarité se manifeste lors d'une escapade semblable. Aussi, lorsque Bernard franchit, ce jour-là, le seuil de la salle commune, tous l'observèrent en silence en sachant ce que pouvait représenter comme conséquences et comme humiliation, une évasion ratée. Un prisonnier se permit naïvement de rire; sans sourciller, Bernard s'en approcha et lui administra un phénoménal coup de poing sur le nez puis il l'envoya valser d'un coup de pied à l'estomac, tête première sur une colonne de marbre avec une force qu'il ne se connaissait pas lui-même.

Dans l'inévitable cohue qui s'ensuivit, avant que les gardiens ne réussissent à rétablir un semblant de calme, Bernard reçut, flegmatique et faussement modeste, outre les félicitations de Pierre, les commentaires admiratifs de bon nombre de prisonniers. Et, alors que les détenus se retiraient dans leurs quartiers respectifs, il sut qu'il venait de remporter le respect inconditionnel des autres bagnards.

Il ne multiplia cependant pas les bagarres comme l'espéraient plusieurs, mais personne n'osa à partir de ce jour le provoquer, de peur de se valoir ses foudres.

Calmement, Bernard retourna à ses lectures. Tout y passa: philosophie, psychologie, études de mœurs et techniques du jeu d'échecs... Ces derniers retinrent durant des mois toute son attention; il s'y donna corps et âme, jusqu'à en devenir un quasi-expert. Et, même si peu de partenaires à la prison jouaient d'une manière devant l'obliger à se concentrer, il jouait le jeu avec sérieux et décorum. Selon lui, ce jeu s'adressait à des intellectuels; il lui fallait donc en être... ou faire semblant d'être à la hauteur.

Sa tentative d'évasion lui valut deux mois de plus à la sentence qu'il purgeait déjà. Il ravala le verdict sans dire un seul mot. Lors de sa remise en liberté, il tendit silencieusement la main à de nombreux compagnons d'infortune, dont plusieurs avaient la larme à l'œil. Si la plupart rêvaient d'espoir pour lui et avec lui, ils savaient très bien que, presque toujours, on ne quitte un pénitencier que pour en retrouver un autre, peu de temps après... Comme si le destin de l'homme n'était finalement qu'un éternel recommencement.

Les poignées de main des gardiens lui furent tout particulièrement agréables. Il écouta presque religieusement les conseils que lui prodigua le vieux gardien qui lui était venu en aide psychologiquement, au début de son séjour à Sainte-Anne-des-Plaines. Au moment du départ, on lui remit une enveloppe contenant le billet d'autobus ainsi que l'argent nécessaire pour manger tout au long de la journée et suffisamment pour la course en taxi, de La Sarre à Val-Saint-Gilles. Bernard quitta le pénitencier avec cependant la bizarre impression qu'il y abandonnait une partie de lui-même : un peu comme lorsqu'on se réveille au milieu d'un cauchemar et que toutes nos facultés sont encore sollicitées ailleurs.

Le minibus qui le conduisait au terminus l'attendait devant la porte principale. Un vent glacial faisait virevolter les feuilles mortes autour de lui. Il se sentait plein d'une nostalgie qui, pour la plupart des gens, aurait été inexplicable. Il retournait vers la quasi terrifiante liberté avec peu d'argent en poche, sans emploi, sans instruction, mais avec certaines connaissances. Il allait retrouver le système social de l'extérieur, les valeurs des autres. Il devrait encore faire face à un autre monde de dirigeants mais surtout de

dirigés, tout en n'ayant aucun atout lui laissant supposer qu'il pût réaliser les rêves qui lui remplissaient la tête.

Au moment où il montait dans le minibus, il entendit le tintement d'un glas venant du clocher de l'église du village. Ses yeux se remplirent de larmes et des souvenirs qu'il refusait d'accepter s'annoncèrent en bloc, torturant son esprit. Même s'il était le seul passager, il alla prendre place à l'arrière du véhicule, peu désireux de nouer la conversation avec le chauffeur. Il avait l'impression que le son allait lui percer les oreilles. On aurait dit que les remords qu'il avait toujours soigneusement filtrés se frayèrent subitement un chemin dans sa conscience. Peut-être sa sortie de prison servait-elle de catalyseur? Peut-être que ses émotions, exacerbées par les circonstances, parvenaient-elles maintenant et maintenant seulement, à le rejoindre parce qu'il était, contre toute volonté, devenu accessible? La vue d'enfants sortant de l'école s'ajouta aux autres éléments pour lui faire revivre, dans un laps de temps infinitésimal, ce drame de Thunder Bay dans lequel il avait pourtant joué un rôle déterminant, même s'il ne l'avait pas choisi. Il s'interrogea sur ce destin qui était sien et sur celui des autres. Il pensa à la petite fille qu'il avait, sans le vouloir, rendue pour toujours orpheline. Qu'était-elle devenue? N'avait-il véritablement été, dans tout ça, qu'un instrument totalement aveugle du destin? Et les questions succédant aux questions ne faisaient que multiplier ses larmes.

Bernard passa la journée dans un autobus sans confort qui le ramena en Abitibi. En descendant à La Sarre, il ne s'attarda pas à chercher de vagues connaissances avec qui il aurait pu jaser; il espérait retourner au plus vite vers les siens. C'est au hasard d'un simple bonjour lancé à

un ex-camarade de classe qu'il apprit la séparation de ses parents et contrairement à ce qu'il avait souvent pensé, il n'en éprouva pas de satisfaction, bien au contraire. Comme un enfant qui revient de loin, il sentit alors croître spontanément en lui, pour lui échapper aussitôt, un immense et inassouissable besoin d'amour et de la présence de son père et de sa mère.

Son père essayait de survivre à ce qu'il n'avait pas vu venir et sa mère s'était découvert un nouveau centre d'intérêt. Chacun vaquait à ses propres occupations, comme tous les autres membres de sa famille, d'ailleurs. Seul Louis, son cadet de six ans, semblait avoir le temps et la volonté de le comprendre. Bernard se lia d'amitié avec lui, tout naturellement.

Il tenta, tant bien que mal, de trouver sa place dans ce nouveau puzzle dont il n'était qu'une pièce, et mal ajustée encore. La plupart du temps, Bernard se sentait perdu dans son milieu. Certains jours, il devait se faire violence pour ne pas aller vider de leurs clients un ou deux bars, juste pour se calmer. Ce qui aurait peut-être été sa façon à lui de crier, de manière à ce que société et famille comprennent son mal de vivre, dans une peau qui ne lui semblait pas vraiment sienne.

Il devait se retenir, conscient d'être sous le coup d'une libération conditionnelle. Comment aurait-il pu l'oublier? Il avait l'impression que tous les policiers du secteur l'avaient à l'œil. Il n'était pas question de se payer de petites fredaines. Au plus profond de lui-même, il ressentait un immense besoin d'aide; à la fois pour oublier son passé, faire face au présent et marcher vers l'avenir...

Confusément, particulièrement envers ses parents, il se retrouvait malgré lui dans la situation de quelqu'un qui, ayant longtemps souhaité qu'un événement se produise, se retrouve soudain devant le fait accompli. Il se laissa gagner par un vague sentiment de culpabilité, il n'était pourtant responsable de rien. Il avait parfois l'impression que somnolait en lui une inavouable puissance qu'il ne contrôlait pas parfaitement mais qui agissait quand même par le canal de son inconscient. Cette impression se doublait d'un inimaginable instinct de responsabilité envers les siens. Il s'imaginait, depuis qu'il était tout jeune enfant, que tout ce qui touchait sa famille de près ou de loin devait nécessairement passer par lui. Il vivait depuis si longtemps en fonction de son propre sens des valeurs qu'il ne pouvait concevoir qu'il pût y avoir autre chose. Il aimait sentir et faire sentir la force qu'il détenait envers les siens et toute la famille savait depuis fort longtemps qu'il valait mieux en rire.

Même en le voulant de toutes ses forces, il n'arrivait pas à comprendre et à admettre que sa mystérieuse faculté demeurait inopérante lorsqu'il s'agissait de la vie de ses parents. Impuissant à changer comme il l'aurait voulu le destin de ceux qu'il aimait, il en vint à conclure que sa destinée l'avait mené à un tournant décisif et que pour parvenir à prendre ce virage, il lui fallait d'abord tirer un trait sur son enfance, ce à quoi il s'employa laborieusement.

Mais ses souffrances et ses luttes intérieures ne changèrent pas la perception des gens autour de lui. Il avait été, il était et il serait toujours.



## Le bras de la justice

Peu de temps après son arrivée dans la région de l'Abitibi, la cour ordonna à Bernard d'accomplir certains travaux communautaires car on venait de le reconnaître coupable de quelques petits méfaits, perpétrés en 1975, lors de son passage en Colombie-Britannique. On l'avisa alors de se présenter au Centre récréatif de Macamic.

– J'voudrais voir monsieur Germain Lemay, déclara-t-il, bougon, à l'homme qui s'était arrêté devant lui.

– C'est moi, monsieur Lemay, rétorqua le personnage, qui ne semblait pas être du genre à s'en laisser imposer facilement.

– Ah, bon... murmura Bernard, entre ses dents.

Visiblement troublé de ne pas se trouver devant un quelconque subalterne qu'il aurait pu émouvoir ou dominer d'emblée, Bernard se sentit d'abord quelque peu piégé. Le regard fixe, il demeura un instant figé, à la fois indécis et surpris.

– Bon... ça a l'air de te faire terriblement plaisir de me connaître. T'attendais-tu à voir un martien? plaisanta monsieur Lemay. Tu peux me dire ton nom?

Bernard dut faire un effort pour répondre: il se sentait obscurément séduit par la forte personnalité qui se dégageait de cet homme.

– Moi, c'est Bernard Lacroix. On m'a dit d'me présenter à vous.

– Ah, c'est toi ça! s'exclama monsieur Lemay. Après quelques secondes de réflexion, il poursuivit, à la blague: coudon, on ne m'avait pas dit que t'avais pas encore fini de grandir!

Cette remarque badine eut pour effet d'emporter toute réticence chez Bernard, qui se laissa aller à rire de bon cœur du haut de ses six pieds. Ce premier contact, au cours duquel chacun put jauger l'autre à loisir, les satisfait amplement tous les deux. Bernard en demeurait tout ébahi: on lui avait décrit ce monsieur Lemay comme étant un être froid, insensible et de rude école, et il découvrait quelqu'un qui, somme toute, s'était comme lui marginalisé à sa façon. C'est donc avec un enthousiasme qu'il n'avait pas éprouvé depuis longtemps qu'il accepta de travailler sous ses ordres.

Pour Bernard, une période toute nouvelle, d'abord légèrement teintée d'euphorie, débutait. Il décida de s'intégrer dans toute la mesure du possible à ce nouveau milieu de vie qui s'offrait à lui. Il transporta ses maigres pénates pour s'installer tout près du Centre, dans une maison privée où l'on affichait: «Chambre et pension».

Une connivence certaine s'établit rapidement entre lui et son nouvel employeur, une complicité doublée d'une amitié naissante que tous les deux regardaient avec étonnement. Ils éprouvaient, sans nécessairement se l'avouer, beaucoup de plaisir à jaser ensemble. Bernard se

piqua au jeu, son travail n'ayant rien, pour lui, d'harassant. Il accomplissait avec zèle les tâches somme toute relativement simples que lui confiait son employeur.

En peu de temps, Bernard se forgea une nouvelle vie. Il se fit de nombreux amis qu'il retrouvait presque chaque soir, autour ou sur la patinoire, où il passait des heures à regarder jouer les différentes équipes de jeunes. À chaque fois qu'il jugeait à propos d'émettre un conseil qu'il trouvait pertinent, il en éprouvait de la satisfaction et se sentait valorisé. Les nombreux petits services gratuits qu'il rendait aux joueurs le menèrent vite à se voir indispensable. Puis, de fil en aiguille, il se transforma en instructeur d'estrade, son dynamisme et son énergie débordante amenant certains joueurs à se surpasser.

Plusieurs enfants développèrent à son égard une grande admiration. Bernard n'ayant rien à cacher, tous les jeunes savaient évidemment où il résidait. Quelques-uns se permettaient même, à l'occasion, de lui téléphoner pour mille et une raisons. Malheureusement, certains malandrins, comme il en existe partout, jaloux sans doute de sa popularité croissante, entreprirent de lui jouer quelques vilains tours : coups de téléphone anonymes, visites surprises au milieu de la nuit, lettres de menaces et autres.

Prise de frayeur, sa logeuse dut lui demander de déménager. Bernard s'exécuta donc le cœur lourd : après tout, il n'avait rien à se reprocher. Ce même scénario se renouvela, en l'espace de quelques semaines, à trois reprises. Les gens chez qui il trouvait le gîte, tout en sachant que rien n'était de sa faute, préféraient pour leur propre tranquillité l'inviter à vider les lieux. On reconnaissait volontiers qu'il se montrait délicat, attentif et

poli mais on ne voulait pas de problèmes. Tout ce monde était sensible aux compliments que Bernard savait si bien tourner, mais les interventions extérieures ne déroutant pas, on jugea préférable de ne courir aucun risque.

Bernard, qui commençait à peine à croire qu'il lui était finalement possible de se tailler une place au soleil, développa certaines phobies ainsi que les comportements allant habituellement de pair avec elles. Il tremblait en entendant la sonnerie du téléphone; il s'immobilisait soudainement, comme paralysé, lorsqu'une voiture ralentissait à sa hauteur. Il se sentait traqué et soupçonneux des moindres faits et gestes de tous ceux qui l'approchaient.

Puis, les choses s'arrangèrent d'elles-mêmes non sans laisser, cependant, des remous qui déformèrent sa fragile perspective du monde.

Au cours de l'hiver, il fit la connaissance d'une jeune fille dont il tomba éperdument amoureux. Le temps, du moins, de lui faire un enfant et de se rendre compte que l'amour qu'elle lui donnait l'empêchait d'être lui-même... Il avait idéalisé l'amour, l'avait placé sur un piédestal et paré de mille et un atouts qui, malheureusement, demeuraient absents de cette «réalité amoureuse» qu'il vivait. Pour lui, l'amour se devait d'être liberté, pleine liberté; ce qui excluait les sous-entendus, les promesses et les attentes de toutes sortes. Et surtout, il était important qu'on ne fasse valoir aucun droit acquis sur sa personne. C'est pourquoi, avant que ne germent les larmes et que ne se manifestent ouvertement les frustrations, il tira sa révérence à cet amour, prétextant simplement et candidement comme lui seul savait le faire que c'était mieux pour l'enfant. De toute façon, il ne serait jamais un bon père. Il retourna vers sa vie solitaire, avec quelques illusions en moins.

Au travail, Bernard se montrait assidu, presque toujours plein d'entrain et ne rechignait pas à l'ouvrage. À chaque fois que l'occasion se présentait, il discutait longuement avec monsieur Lemay, même si ce dernier n'épousait pas entièrement ses idées. Il désapprouvait certaines de ses habitudes mais aimait bien, à l'occasion, avoir des conversations avec lui. Ils avaient un franc-parler réciproque et le sens de la répartie qui les amusait autant l'un que l'autre. Ils philosophaient longuement et partageaient des points de vue sur l'humanité qui, par bien des aspects, se rejoignaient étrangement.

Leur relation ne débordant jamais de leur milieu de travail, monsieur Lemay ne connaissait pratiquement rien de la vie que pouvait réellement mener Bernard à l'extérieur du Centre. Celui-ci faisait d'ailleurs preuve sur ce point d'une extrême discrétion ; cette même discrétion qu'il voulait que l'on observe à son égard. Comme il ne parlait pas du tout de ses aventures galantes, monsieur Lemay osa s'imaginer qu'il y avait là pudeur, ou tout simplement timidité excessive. Il se permit certains commentaires qui, la plupart du temps, faisaient rire Bernard, qui ne se souciait aucunement d'éclairer sa lanterne.

– Si j'étais à ta place, mon Bernard, j'en ferais des folies avec ton intelligence et ton physique, laissait-il tomber avec ironie, à l'occasion.

– Qu'est-ce qu'y'a, mon physique ? répliquait Bernard, en faisant semblant de ne pas comprendre.

– Tu te vois pas dans le miroir, mon grand insignifiant ? dit monsieur Lemay. Moi, avec vingt ans de moins sur le dos, je te jure que j'en ferais des malheurs ! Tu vois rien, ou tu fais semblant de rien voir ? Pendant ce temps-là, y'a peut-être des dizaines de petites mères qui rêvent de toi en secret.

Bernard s'amusait de voir monsieur Lemay lui tenir de pareils propos. Il aimait bien sentir que planait, autour de lui, un certain mystère.

– Les femmes, les femmes, Bernard! Tu me donnes l'impression qu'elles n'existent pas pour toi, lui lança-il de but en blanc, comme si la chose le frappait soudainement.

Finalement, il lui posa clairement la question, avec un filet d'anxiété dans la voix :

– Au fait, Bernard, t'en parles jamais, comme si... ça ne me regarde absolument pas, mais serais-tu... homo?

Monsieur Lemay n'alla pas plus loin. Son regard, fuyant, cherchait vainement où se poser. S'il fallait que se vérifiât la perspective qu'il venait à l'instant d'évoquer... il en frissonnait d'anxiété. Bernard s'en amusa franchement :

– Non, monsieur, rigola Bernard. J'suis pas un... comme vous dites si clairement.

– Ah, pis, c'est pas de mes affaires, hein, jugea utile de s'expliquer monsieur Lemay. Je demandais ça de même, là... parce que tu parles, tu parles, mais jamais des filles. Bien... t'as été en tôle assez longtemps, je le comprendrais.

– J'ai appris à me contrôler, affirma Bernard en bombant le torse.

Monsieur Lemay demeura un moment silencieux avant de poursuivre, dubitatif :

– Se contrôler... totalement? Un homme peut vraiment en arriver là?

– Bof! facilement, rétorqua Bernard. En sachant c'qu'on veut, mais ça d'mande du caractère.

– Ouais, mais... bien, j'ai toujours entendu dire qu'en prison, les gars s'arrangent entre eux autres, bref, on ne leur laisse pas le choix.

– C'est vrai qu'la «ma tante» laisse pas grand chance aux faibles, mais avec moi, a frappé un moyen nœud, poursuivit-il, fièrement.

– La «ma tante»?

– C'est comme ça qu'on appelle le plus ancien. À moins de vouloir faire une fleur à un autre, c'est lui qui débauche les nouveaux. Les autres attendent et ensuite, y peuvent se servir. Généralement, y'ont pas à attendre longtemps parce que d'habitude, les novices passent «aux battes» le jour même de leur arrivée, bien des fois!

– Avec toi... enfin, je veux dire... ça s'est pas passé de même?

– Non! affirma Bernard sans hésitation.

Bernard éprouvait toujours une fierté non déguisée à affirmer qu'il pouvait se débrouiller pratiquement seul en toutes circonstances. Pourtant, lorsque des ex-compagnons de prison ou de vulgaires voyous «du cru» se rendaient jusqu'au Centre récréatif pour le relancer, il se cachait et demandait à son patron de répondre qu'il n'était pas là.

– Si t'es aussi fort que tu le prétends, pourquoi faire que tu me demandes mon aide? lui fit remarquer monsieur Lemay, un matin où il dut en éconduire.

Bernard hésita avant de répondre, quelque peu troublé:

– Bien... quand j’suis chez nous, enfin dans mon milieu, j’mesens fort et j’sais que j’peux m’en sortir. Mais aussitôt que j’suis dehors, par exemple, on dirait que j’suis plus capable d’mes débrouiller. J’voudrais pas me r’trouver encore en prison pour une niaiserie.

– Bien, voyons donc, qu’est-ce qui peut t’arriver? J’suis là, bon sens! s’exclama son patron.

– J’sais bien que vous êtes là, mais vous y êtes pas toujours. J’sais pas comment vous dire ça... Bernard hésitait, cherchant ses mots.

Puis, comme si ce qu’il avait à révéler était trop ardu, il préféra s’abstenir et partit vaquer à ses occupations.

À peine une demi-heure plus tard, il revint dans le bureau de monsieur Lemay pour balbutier sur le pas de la porte, d’une voix à peine audible :

– J’en connais une, solution. J’y ai bien pensé mais c’est difficile à d’mander...

– Envoie, Bernard. Dis donc une fois pour toutes ce que tu veux dire, au lieu de tourner autour du pot. À niaiser de même, tu m’fais perdre du temps, pis tu perds le tien.

Comme quelqu’un qui n’a plus rien à perdre et qui risque le tout pour le tout, Bernard lança, tout d’une traite :

– J’aimerais ça que vous m’adoptiez, c’est simple!

– Quoi? s’écria monsieur Lemay, qui en tomba pratiquement de sa chaise. Veux-tu rire de moi?

– Jamais d’la vie! Oubliez ça, c’était juste une idée d’même, s’excusa Bernard en s’apprêtant à sortir, tout confus.

– Reviens ici! Veux-tu bien me dire ce qui te passe par la tête? Tu penses pas que tu ferais mieux de m’expliquer un peu?

– Bien... j’vous l’ai dit, oubliez ça... c’est juste une idée qui m’est venue, j’sais bien que ça a pas d’allure.

– J’avoue que j’arrive pas à te suivre, Bernard. Je te connais assez pour savoir que tu dis rarement des paroles en l’air. Qu’est-ce que tu veux me faire comprendre avec l’histoire de t’adopter?

– Bien... vous, au moins, vous seriez capable d’m protéger, bafouilla Bernard, en se tortillant sur sa chaise.

– Tu te vois pas la charpente? T’es deux fois plus costaud que moi... si y’a quelqu’un de nous deux qui peut protéger l’autre, c’est certainement pas moi.

– Vous, vous êtes capable de r’mettre n’importe qui à sa place tandis que moi, j’en suis incapable. J’aurais juste voulu que vous m’aidiez à faire comme du monde, plaïda Bernard, me montrer comment me comporter.

– Voyons donc, faire comme du monde! Ça veut dire quoi, ça? J’ai rien à te reprocher, tu fais bien ton travail. Tout est correct.

– Icitte, oui, mais ailleurs...

– Voyons donc: un gars peut pas être correct à une place mais pas ailleurs, tentait de se convaincre monsieur Lemay. Quoiqu’en y pensant bien, c’est fort possible.

– J’vous jure sur la tête de ma mère que j’ai vraiment besoin qu’on me protège, insista Bernard.

– Contre qui, contre quoi, bon sens?

– «Eux autres», les gars du milieu. C’est un monde à part pis...

– Si t’as peur, change de coin pour quelques temps. J’peux facilement m’arranger pour que t’aïlles pendant un mois ou deux dans une grande ville, si tu penses que ça peut t’aider.

– On voit bien que vous les connaissez pas! Y vont toujours finir par me r’trouver, affirma Bernard, dépité, en quittant la pièce.

Afin de bien montrer à monsieur Lemay qu’il avait véritablement besoin d’aide, Bernard décida de le provoquer. Le lendemain, il entra au Centre complètement «gelé». Les yeux vitreux, il se dirigea vers son employeur qui, constatant l’évidence, plutôt que de le sermonner ou de le menacer de quelconques représailles comme Bernard s’y attendait sans doute, lui donna congé pour la journée.

– Bernard, je te fais un cadeau aujourd’hui. Je te donne congé payé. On se voit demain.

À son retour, il se montra peiné de sa conduite et remercia son patron de sa diplomatie, avant de se remettre à l’ouvrage avec un zèle peu commun. Il ne récidiva pas, bien déterminé à reprendre le temps perdu et à réparer son erreur afin de redorer, si possible, son image aux yeux de monsieur Lemay. Désireux de prouver à ce dernier et de se prouver à lui-même qu’il était responsable et digne de confiance, il lui proposa, à la fois gêné et déterminé :

– Vous savez, monsieur Lemay... j'vous dis ça comme ça, là, mais des fois, si ça vous tente de vous reposer le soir au lieu de toujours être icitte... vous pourriez me déléguer certains pouvoirs. J'vous ferais honneur!

Monsieur Lemay prit le temps de réfléchir à l'offre de Bernard et un peu plus tard au cours de la journée, il le fit venir à son bureau.

– Mon Bernard, je te prends au mot. Tu veux des responsabilités? Tu vas en avoir ce soir même.

– Hein, vite de même? s'étonna Bernard, tout surpris. Vous êtes sérieux?

– J'sais pas c'qui m'arrive mais j'me sens fatigué, tout d'un coup. J'pense que j'ai besoin d'aller me reposer, lui déclara-il. J'trouve que ça tombe mal, la Scierie Taschereau fête son championnat dans la grande salle, à soir. Ça fait que... bien, tu verras à c'que tout fonctionne.

– J'sais vraiment pas comment vous remercier, bredouilla Bernard, qui n'en revenait pas.

– T'as pas à me remercier: un gars fatigué, c'est un gars fatigué, soutint son patron.

Bernard, aux anges, se promettait bien que «sa» soirée ne souffrirait d'aucun accroc.

Alors que la fête battait son plein, Bernard, qui veillait jalousement au grain, constata que certains hockeyeurs avaient consommé plus que raisonnablement. Lui qui ne consommait presque jamais d'alcool trouva cela inacceptable. Il eut peine à ne pas exploser d'indignation.

– Monsieur Hébert, dit-il à l'instructeur en chef du groupe en serrant les poings, c'est vous le responsable de ces joueurs-là?

– En un sens, ouais... pourquoi faire que tu me demandes ça?

– Des beuveries comme ça, déclara Bernard, mon *boss* y'en veut pas dans ses salles.

– Es-tu malade? lui rétorqua l'homme avec un certain mépris, en pointant sa tempe du doigt.

Monsieur Hébert se retourna en riant, considérant la discussion comme close. Bernard, n'y tenant plus, lui flanqua un coup de poing sur le côté du visage. En voyant le sang gicler du nez de sa victime, il prit peur et courut se réfugier dans un petit bureau dont il verrouilla hâtivement la porte, poursuivi par deux ou trois hockeyeurs qui, ayant été témoins de la scène, voulaient venger leur instructeur. Voyant que certains joueurs éméchés se préparaient à faire voler la porte en éclats, il s'éclipça en douce par la fenêtre et s'en fut téléphoner à la Sûreté du Québec. Les policiers entrèrent alors en communication avec monsieur Lemay, qui se rendit rapidement au Centre récréatif pour calmer les esprits.

Quant à Bernard, qui ne pouvait se résoudre à faire face à son employeur ce soir-là, il regagna son appartement en se demandant comment il allait l'affronter la journée du lendemain. Finalement, après une nuit blanche, il opta pour ce qu'il croyait être la meilleure solution. En pénétrant dans le bureau de monsieur Lemay, il l'implora à sa façon :

– Monsieur Lemay, j’sais que j’ai pas été diplomate hier, tout est d’ma faute. Donnez-moi donc un bon coup de poing sur la gueule, j’le mérite!

Son patron le regarda du coin de l’œil, comme pour vérifier s’il était véritablement sérieux, avant de lui répondre:

– Pourquoi? Y s’est rien passé, hier. Bernard, j’ai de l’ouvrage pis toi aussi, ça fait que traîne pas.

– Moi, j’bois pas, pis j’déteste les alcooliques, tenta encore de s’excuser Bernard.

– T’as bien le droit, mais là, j’ai pas le temps de discuter de ça. Va travailler.

Bernard quitta le bureau, à la fois froissé et déçu de ne pas avoir reçu de correction; il bouda pendant quelques jours. Puis, sans rien dire, il laissa son emploi. Le temps obligatoire imposé par le tribunal étant écoulé, aucune mesure ne fut prise contre lui.

Quelques semaines plus tard, monsieur Lemay, qui n’avait pas de nouvelles de Bernard, reçut une pluie d’appels téléphoniques qui ne manquèrent pas de le dérouter: le jeune homme donnait son nom à gauche et à droite, à titre de référence. Tout rentra finalement dans l’ordre et monsieur Lemay n’entendit parler de Bernard qu’au hasard de conversations avec des tiers.

Pour survivre, Bernard eut recours aux prestations d’aide sociale. Le maigre revenu qu’il en tirait l’obligea à trouver des solutions « bon marché » aux nécessités de logement et de nourriture. Il s’installa donc, sans tambour ni trompette, dans une vieille maison abandonnée depuis

longtemps. Cette mesure était sise dans un rang, à Saint-Janvier de Chazel, soit environ à une quinzaine de kilomètres de Macamic et de Val-Saint-Gilles.

En un temps record, Bernard rénova quelque peu les lieux à ses frais. Il remplaça les carreaux des fenêtres, calfeutra tant bien que mal la toiture, peignit murs et plafonds. Il vida, avec des moyens de fortune, le vieux puits à margelle de bois et s’amusa à retourner, à la pelle, un petit coin où il se promettait de jardiner le moment venu.

Mais si Bernard ne nuisait à personne, il intriguait beaucoup certains voisins, qui se mirent à le reluquer avec plus ou moins de sollicitude. Après tout, il avait les cheveux longs, vivait sans électricité ni eau courante, se baignait régulièrement dans la rivière et y lavait ses vêtements. Enfin, mille et une choses semblables justifiaient amplement certaines personnes à lui chercher des puces. Des ouï-dire, parce que personne n’aurait osé l’aborder. On se murmura, scandalisés, son identité et ses antécédents, que des âmes charitables s’étaient chargées de découvrir.

Bernard dut abandonner les lieux, sur ordre de la cour. Comme on ignorait où se trouvait l’ancien propriétaire, Bernard se trouvait donc dans l’impossibilité de lui payer de loyer. «Nul n’a le droit de s’approprier le bien d’autrui»... lui fit-on savoir. Bernard, le cœur lourd, remballa encore une fois ses maigres affaires et fit une croix sur ses rêves. Il avait beau ressasser sans cesse dans sa tête les arguments que l’on avait invoqués pour le déloger, il ne parvenait pas à comprendre et surtout à admettre le pourquoi de cette injustice à son endroit. Après tout, la cabane abandonnée par ses anciens propriétaires depuis plus de dix ans n’était l’objet, de l’avis de tous, d’aucune

convoitise. Elle ne valait absolument rien. Il ravala sa rancune, sans un mot, et ferma les yeux sur les prétendus rapports qu'avaient fait ses voisins, pour se résigner à louer un appartement meublé à La Sarre.

Le propriétaire de l'immeuble, impressionné par son physique, l'embaucha comme homme à tout faire et l'intégra à l'une de ses équipes volantes.

Bernard passa ainsi l'été à travailler un peu partout dans le coin, là où l'envoyait son nouveau patron, ne faisant qu'un usage restreint de sa vieille copine, la drogue. La disparition de marteaux ou de haches sur les chantiers ne fit pas plus de drame que celle des menus objets qu'il dérobaît au Centre récréatif de Macamic, lorsqu'il y travaillait. De toute façon, ce n'était jamais lui...

Vers la mi-septembre, Bernard se mit à rêver de longues promenades en forêt et de chasse à la perdrix. Il chercha donc et ne tarda pas à dénicher un loyer à la campagne. Il trouva, chez ses amis, les meubles qui lui manquaient pour compléter son modeste ménage. Puis, sans avoir signifié au préalable ses intentions de quitter le loyer et son travail à son propriétaire et employeur, il remit ses clés. Ce dernier, s'il reconnut ses chaises dans la camionnette que Bernard venait de se procurer, n'en dit mot. Ce n'est qu'après quelques jours qu'il téléphona à la police.

– Monsieur l'agent, Bernard Lacroix est retourné en campagne en s'appropriant mes quatre chaises de cuisine avec lui. Pourriez-vous lui demander de me les rapporter? Moi, j'ose pas. Remarquez que j'porte pas plainte, là, hein! Parce que... bien, j'sais que c'est un bon diable, dans le fond. J'veux pas faire de chichi et j'en veux pas plus pour lui, comprenez-vous? J'veux juste mes chaises, rien de plus.

– Ouais, ouais, lui répondit-il, vous voulez pas porter plainte, c'est bien ça ? Il vous a embobiné, vous aussi ?

– Charriez pas ! C'est juste que j'trouve qu'il a déjà assez de misère de même. J'veux pas y'en rajouter ; dans le fond, c'est pas un mauvais gars.

– Comme vous voulez. Vous avez bien raison : probable que c'est un bon diable, dans le fond... dans le fin fond, ironisa son interlocuteur.

Comme il ne s'agissait pas d'une véritable plainte, le préposé au téléphone se contenta de rapporter la chose au sergent Jalbert ; ce dernier promit d'en parler à Bernard. Le sergent Jalbert était, de tous les policiers de la région, le seul qui trouvât grâce aux yeux de Bernard. Selon ce dernier, d'ailleurs, il était aussi la seule police honnête du coin. Les antécédents judiciaires de Bernard leur ayant souvent fourni l'occasion de se rencontrer, ils en étaient venus, tous les deux, à éprouver l'un envers l'autre un certain respect qui, s'il n'était pas avoué, n'était pas non plus dissimulé.

Le sergent Jalbert avait toujours fait preuve envers Bernard, même lors de leurs premières rencontres, d'un souci d'équité inébranlable. Il refusait de le juger d'avance, car comme il le disait lui-même, il devait laisser la chance au coureur. C'est vers lui que Bernard se tournait régulièrement lorsqu'il se sentait déprimé, ce qui se produisait assez souvent. C'est à lui que Bernard téléphonait ou rendait visite de plus en plus souvent pour lui confier ses craintes et déboires. Il lui demandait protection lorsqu'il se sentait traqué, épié, suivi à la trace. Il lui parlait aussi de ses angoisses et démêlés avec les fameux frères Martel qui, d'après lui, rançonnaient ni plus ni moins les gens de

la région et les tenaient en otages. Il l'écoutait et essayait de le raisonner, sans compter son temps ni ses heures supplémentaires.

Lors d'une patrouille de routine, il reconnut Bernard, qui faisait son *jogging* quotidien.

– Tiens! Bernard, l'aborda-t-il, je voulais justement te parler.

– Salut bien, sergent! s'amusa Bernard en levant ses deux mains en l'air. Tirez pas tout de suite: j'ai rien fait d'mal.

– Ouais bien, t'as l'air en forme à matin, siffla le sergent en riant.

– La forme, c'est important: ça donne de bons réflexes et ça rend de bonne humeur. Si j'étais down, y m' resterait juste à me tirer une balle dans tête.

– Faudrait que tu commences par la trouver, plaisanta le sergent.

– J'espère qu'tu parles d'la balle et pas d'ma tête, pouffa de rire Bernard.

– Au fait, ton ancien propriétaire voudrait que tu lui rapportes ses chaises.

– Ah, bien ça, par exemple! Ça tombe mal en maudit parce que j'les ai pas, ses chaises, rétorqua-t-il sans ambages.

– T'es bien certain de ça? insista le sergent.

– Bien, j'comprends donc, que j'en suis pas mal certain!

– C'est pas que je te crois pas, Bernard, mais j'sais pas, un oubli des fois... embarque donc, on va aller voir ensemble, qu'en dis-tu?

– Si ça peut t'faire plaisir, moi, j'veux bien, concéda Bernard, philosophe, en s'assoyant côté passager dans la voiture du policier.

En arrivant chez Bernard, le sergent remarqua un marteau dans le foin, près de la maison.

– Aye, Bernard, tu chercheras plus ton marteau; je l'ai trouvé.

– J'l'avais pas perdu! s'exclama Bernard, c'est moi qui l'avais mis là.

– Ah, Bon? répliqua le policier, légèrement décontenancé. Pourquoi laisses-tu traîner tes affaires de même?

– Pour ma sécurité. R'garde, s'enhardit-il, j'montrerais pas ça à un autre flic, hein, mais toi, c'est pas pareil. Tu vois, j'ai une barre à clous sous cette planche, un couteau là, un autre sous cette poche. Et j'en ai bien d'autres; j'me souviens plus exactement des endroits.

– Ma grande foi du Bon Dieu, ne put retenir le sergent. T'en as partout! Mais pourquoi sens-tu le besoin d'un tel arsenal?

– Comment, pourquoi? Bien, pour me défendre, rien que pour me défendre, soutint Bernard.

– J'veux bien, mais te défendre contre qui? Contre quoi? Il me semble que, jusqu'à maintenant, il n'y a personne qui t'a vraiment menacé.

– En tout cas, j’ai pas l’impression d’être en sécurité. Tu sais très bien qui y’en a qui me cherchent; pour le moment, y s’amusent à faire semblant de pas trop savoir que j’reste icitte...

– J’imagine que rendu là, tu dois aussi avoir des carabines? avança le policier, mi-figue, mi-raisin.

– Oh oui, monsieur. Veux-tu les voir? lui proposa Bernard, une indicible lueur de satisfaction dans le regard.

– Si tu veux, accepta le sergent.

– Assois-toi là, j’reviens tout de suite, l’avisa Bernard après l’avoir fait entrer dans sa nouvelle « maison ».

Une fois Bernard disparu dans une autre pièce, le sergent Jalbert laissa ses yeux errer ici et là. Un crucifix, accroché tout de guingois sur le mur, attira particulièrement son attention: il était identique à celui qui s’était mystérieusement volatilisé de la demeure d’un citoyen de La Sarre. Puis, sa curiosité piquée, il examina plusieurs des objets qui s’offraient à sa vue. Ainsi, il répertoria une grosse table correspondant étrangement à la description d’une table volée dans un chalet. Il aperçut une chaîne stéréophonique qui, si sa mémoire ne lui faisait pas défaut, trônait jusqu’à tout récemment dans la salle de séjour d’un contribuable qu’il connaissait. Il vit également des chaises et un fauteuil qui ressemblaient en tout point à des objets disparus.

– Tiens, r’garde-moi ça, mon ami! C’est mon bijou préféré, déclara-t-il fièrement en lui présentant une carabine.

Le sergent Jalbert prit l’arme dans ses mains.

– Attention, elle est chargée, s’empressa de dire Bernard.

– Quoi? manqua s’étouffer le policier. Tu gardes des armes chargées dans la maison?

– Bof, rien que deux. C’est pas la mort d’un homme, ricana Bernard.

– Va me serrer ça, tu m’rends malade. On va jaser un peu.

Bernard manifestement décontracté, alla ranger l’arme et vint retrouver le sergent. Ce dernier ne se perdit pas en paroles inutiles.

– Écoute, dit-il franchement, j’ai pas de mandat contre toi et j’veux pas te causer de problèmes, mais j’ai l’impression de connaître ton ménage à fond. Ça fait que... si ça te fait rien, on va jouer franc jeu, d’accord? Alors... vol ou emprunt?

– Ni l’un ni l’autre, affirma naïvement Bernard.

– Tu changeras bien jamais, hein? Bon, tu vas venir au poste, on va examiner tout ça ensemble. Inquiète-toi pas, j’veis r’veir te reconduire.

– Pas de problème, déclara candidement Bernard en lui emboitant le pas. Moi, tu l’sais bien: j’ai rien à me reprocher.

Au poste, Bernard nia dur comme fer avoir volé quoique ce fût, jusqu’à ce que les plaignants viennent identifier, après moult démarches, ce qui leur appartenait.

– Bon, ça va, reconnut alors Bernard, suavement. Vous gagnez, mais j’ai rien volé: j’ai seulement emprunté ces choses-là. J’en avais de besoin!

Aucune plainte formelle n'étant portée, le tout s'éteignit doucement sans faire trop de vagues. Sa candeur et son charme étaient si désarmants que personne ne pouvait y demeurer insensible. Ainsi, peu de temps après ses mésaventures campagnardes, il retourna voir son ancien propriétaire pour lui demander, le plus naturellement du monde, de lui louer un appartement.

– O.K., ne put que répondre ce dernier, mais reviens quand même avec mes chaises, hein?



## DEUXIÈME PARTIE

### Le destin



## Petit frère devenu grand

Si Louis, le frère cadet de Bernard, avait eu la chance de devenir en quelque sorte le petit chouchou de la famille voisine à la sienne, ce fut sans dessein aucun ; un pur fruit du hasard. La demeure de ses voisins était devenue, au fil des ans, son second port d'attache. Ses parents n'avaient pas d'animaux et comme le jeune homme avait un faible pour les chevaux, il allait régulièrement donner un coup de main au vieux fermier d'à côté pour avoir le loisir de profiter de leur cheval, prénommé Prince. Tant et si bien que le vieil homme gardait pratiquement Prince pour le plaisir de Louis, qui aimait particulièrement faire de l'équitation. Le bon monsieur, devenu à son avis trop âgé pour en faire, prenait plaisir à transposer en Louis ses rêves et revivait sa jeunesse envolée en le regardant chevaucher.

Le couple, dont les enfants et petits-enfants vivaient au loin et semblaient trop occupés pour véritablement se préoccuper d'eux, s'était donc tourné vers le « petit Louis ». Sa seule présence et l'apparente gratuité de son affection représentaient pour eux un indescriptible baume sur leur âge, qui se faisait de plus en plus sentir. Ils voyaient Louis comme un rayon de soleil meublant leur solitaire vieillesse.

– Un jour, j'avais avoir mon *ranch*, affirmait-il bien haut à qui voulait l'entendre.

– C’est bien, mon garçon, l’encourageait le vieil homme. Dans la vie, faut savoir rêver: c’est le début de la réalité. En attendant, tu peux monter mon beau Prince tant que tu le veux! Il est toujours heureux de se dégourdir les pattes avec toi.

Quant à sa femme, elle cuisinait une portion de plus, la plupart du temps:

– Tu devrais inviter Louis à venir casser la croûte avec nous autres, disait-elle souvent à son mari. J’pense que ça lui fait du bien de parler avec nous autres.

– À qui veux-tu faire croire ça? s’amusait son mari à la taquiner. Moi, j’pense plutôt que t’aimes ça, la jeunesse, ma femme.

– Fais donc pas le fou! ripostait-elle, en rougissant.

– Avoue, avoue! Moi aussi, je m’ennuie quand il vient pas nous voir.

– C’est vrai qu’on a d’la chance, hein, mon vieux?

– Profitons-en pendant que ça passe. Mon petit doigt me dit qu’on le rend heureux.

Ils parlaient souvent de lui et remerciaient le ciel de leur accorder pareille faveur.

Mais Louis, en enfant gâté vivant plus ou moins bien sa crise d’adolescence, avait déjà compris qu’avec le temps et un peu de patience, son rêve de *ranch* pouvait devenir réalité à l’endroit même de ses premières chevauchées. Il décida, avec la fougue de sa jeunesse, d’accélérer les choses, oubliant que ces gens-là ne lui devaient rien.

Il leur vendit l'idée qu'ils possédaient une maison trop grande pour y vivre sans personne pour les protéger. Il leur expliqua qu'à leur âge, ce n'était pas très prudent de vivre sans aucune protection, au fond d'un rang où n'importe quel voleur pouvait surgir à l'improviste.

– J'vais vous présenter un jeune couple, proposa-t-il aux propriétaires à maintes reprises. Y m'semble que j'serais plus tranquille si j'savais que vous êtes en sécurité. Moi, j'peux quand même pas laisser la maison. Ma famille le comprendrait pas...

Il avait l'air si sincère! Il prépara si bien le terrain que le vieux couple, d'abord hésitant mais ébranlé par les nombreux scénarios alarmants qu'il développait devant eux, finit par se laisser convaincre. Ils avaient en lui une telle confiance...

– Tu as sans doute raison, s'entendit répondre le vieil homme, un beau jour. On va être à l'abri des malfaiteurs avec des jeunesses avec nous autres. Comme tu les connais, on risque rien.

Louis introduisit donc un jeune couple auprès de ses protecteurs. Ces derniers acceptaient de loger gratuitement, le jeune homme et sa compagne devant leur faciliter l'existence en accomplissant divers menus travaux. Mais à peine installés, les deux jeunes gens commencèrent à abuser effrontément du vieux couple, selon le plan arrêté d'avance avec Louis.

– J'suis pas venu m'installer icitte pour aller à l'étable. Vous êtes pas infirme; faites votre ouvrage lança, insultant, le nouveau venu au vieil homme, peu de temps après son arrivée, alors que celui-ci lui demandait de venir l'aider à nourrir les animaux. J'suis pas votre serviteur.

La jeune femme se mit aussi à dire des insultes à la dame. Le vieux couple, qui se croyait en sécurité, déchantait rapidement mais ne sut comment réagir. Curieusement, Louis ne venait plus les voir ou à peine, le temps de faire une chevauchée avant de disparaître.

En peu de temps, les intrus en vinrent à exiger d'eux de l'argent. Leurs exigences s'accompagnaient évidemment de menaces. Ils se firent impitoyables, faisant subir au vieux couple mille et une humiliations. Ils réquisitionnèrent leur voiture avec arrogance :

– À l'avenir, c'est moi qui vais vous conduire. Donnez-moi les clés, vous pouvez les oublier. Vous conduisez comme un vrai danger public.

Le vieil homme tentait bien, à l'occasion, de s'opposer à leur manque de respect et à leur mauvaise conduite.

– Attendez que Louis apprenne ce que vous nous faites, maugréait-il entre ses dents.

Les deux jeunes gens se mirent à rire aux éclats et les malmenèrent de plus belle.

Pendant tout ce temps, Louis demeurait invisible : tapi dans l'ombre, il attendait impatiemment la suite des événements. Pas une seule fois il ne leva le petit doigt pour mettre un terme au drame qui se déroulait près de chez lui et à cause de lui.

Puis, trouvant que la comédie avait assez duré, les deux lascars allèrent plus loin en obligeant leurs « hôtes » à quitter les lieux.

– Bon bien... on a beau être bien fins pis tolérants, mais là, c'est assez ! On vous a assez vus. On va pas vous

héberger comme ça jusqu'à c'que vous creviez, hein? leur déclara méchamment le garçon. J'pense que vous devriez décider par vous autres même de changer de coin. Vous êtes des gens intelligents! Vous aimeriez quand même pas ça abuser de notre bonté, hein?

Avec sa complice, il les poussa vers la porte en ajoutant, l'œil mauvais :

– Oust, oust! Envoyez, pis arrêtez de rouspéter. Si jamais il vous prenait l'envie de revenir ou d'ouvrir vos grandes gueules, votre vie vaudra pas cher: on a des amis qui vous ont à l'œil.

Il les regarda tous les deux en faisant une moue avant de continuer, grimaçant, en se passant le doigt sur la gorge :

– Bien, vous savez, un malheur des fois, surtout à votre âge, c'est bien courant.

Dépassé par les événements, désespéré, le vieux fit un signe affirmatif de la tête. Prenant le bras de sa femme, elle aussi muette de stupeur, il se préparait à pousser la porte lorsque le garçon l'apostropha :

– Hep! minute, j'oubliais; avant de partir, tu me signes ça, l'père.

– C'est quoi, ça? demanda l'homme, qui n'avait plus la force de lutter.

– Bof... une espèce de contrat de vente, rigola le garçon; dans la vie, faut toujours faire les choses dans les règles. Ça fait que... vous me laissez la terre pour un an pis après, si j'aime ça, j'achète. C'est pas plus compliqué que ça. Comme on se connaît bien, c'est sûr que vous abuserez pas de notre naïveté de jeunesse.

– Ne signe pas, mon mari, se rebiffa sa femme.

– Toi, la vieille, ferme-la! T’as pas un mot à dire, la rabroua durement le garçon. C’est une affaire d’hommes. Pour vous montrer à quel point j’suis un bon garçon, voilà vos clés d’auto. J’en aurai plus besoin. J’vais même vous embarquer vos boîtes de linge, vous pourrez pas dire qu’on n’est pas accommodants.

Tenant compte de la lourde menace qui pesait sur eux, ils abandonnèrent le fruit de toute une vie de travail, sans mot dire. Leur seul espoir, c’était que Louis constate sa bévue et qu’il chasse ceux qu’il croyait être ses amis. À moins qu’il ne soit de connivence avec eux? En signant le document, ils n’avaient pas réalisé qu’il s’agissait d’un don et que tous leurs biens allaient à Louis. Ce Louis, devenu si discret.

– On va aller voir Louis, et on va lui dire de nettoyer la maison de ces gens-là, dit la femme à son mari, en roulant. Il va vite nous rétablir sur notre propriété.

Hélas, il n’était pas là et on demanda à sa mère de l’aviser de ce qui venait de se passer. Puis ils se rendirent chez un autre couple dans le même rang. Ils s’y installèrent et avisèrent leurs enfants. Le temps qu’ils viennent constater ce qui se passait et portent plainte, le jeune couple avait disparu; la maison était vide et les animaux semblaient s’être volatilisés. Louis s’était servi avec ses amis et il préférerait maintenant l’herbe bleue aux grandes chevauchées. Il lui fut, par ordre de la cour, interdit de s’approcher d’eux. Il oublia rapidement les deux vieux, qui regagnèrent leur résidence.

L’homme mourut peu de temps après d’un arrêt cardiaque et sa femme fut incapable de demeurer seule

dans cette demeure devenue inquiétante. Quelques jours après la mort de son mari, on se vit dans l'obligation de l'hospitaliser au Centre hospitalier de La Sarre. Son état se détériora rapidement et on jugea bon de la transférer au Centre de longue durée Saint-Jean, à Macamic. Elle tenta, à plusieurs reprises, d'entrer en contact avec Louis par téléphone et même par courrier, mais n'obtint de lui aucune réponse. La solitude et l'approche de la mort aidant, elle s'était « rebâtie » une version des événements ; son Louis ne pouvait avoir de torts. Les sinistres individus qui les avaient dépossédés, elle et son mari, avaient sûrement dû abuser également de lui et profiter de sa grande gentillesse, le manipuler honteusement.

Louis ne répondit à aucune de ses lettres et n'alla pas lui rendre visite comme elle le lui demandait dans chaque missive, ne fût-ce qu'une seule fois, avant son éventuel grand départ. Les derniers mois avaient été difficiles, trop difficiles. La mort de son mari lui ayant fait perdre tout désir de vivre, sa santé se détériora rapidement. Personne ne parvint à détourner la pauvre femme de son besoin de croire le jeune vaurien innocent, dans toute cette affaire. Elle s'éteignit prématurément après plusieurs mois de vains espoirs, sous le regard d'un de ses enfants. La maison et la terre furent rapidement liquidées.

Les funérailles furent on ne peut plus simples. Louis ne s'y présenta pas mais pleura longuement en apprenant sa mort. Il ne trouva aucune épaule, cependant, sur laquelle il aurait pu s'appuyer. Ne pouvant en parler, il tourna la page et essaya de ne plus y penser.

L'année 1979 fut probablement une année décisive pour Louis ; celle qui constitua la plaque tournante de son existence. Il était nettement plus âgé que les autres

élèves de son groupe scolaire et dans ce contexte, il avait le choix entre deux solutions : jouer au petit garçon frustré ou imposer son *leadership*. Sans hésitation, il opta pour la seconde option, qui lui semblait beaucoup plus valorisante. Il acquit de la sorte auprès des élèves un prestige qui le combla au-delà de tous ses espoirs.

Pour les professeurs, il en allait quelque peu autrement, du moins pour ceux qui refusaient de voir en lui le meneur qu'il croyait être et de ce fait, une forte tension s'accumulait.

Au début de décembre, après avoir ingurgité un vingt-six onces de gin dissimulé dans un thermos tout en mangeant le sandwich qui lui tenait lieu de repas, il dépassa les bornes. Alors qu'il cuvait calmement dans son coin, son professeur d'anglais lui posa une question, en exigeant plus que ses réponses excessivement brèves et pour le moins ambiguës. Le sang de Louis ne fit qu'un tour : il se sentit humilié et diminué devant ceux qu'il considérait comme ses subalternes. Il se précipita donc sur le malheureux professeur et avant même que ce dernier ne pût réagir, il le serra fortement à la gorge.

Un brouhaha indescriptible s'ensuivit dans la classe. Plusieurs chaises furent renversées par des élèves qui n'osaient toutefois pas intervenir. D'autres se mirent à crier, croyant que Louis allait étrangler le professeur, si ce n'était déjà fait. Louis semblait dans un état second... Le professeur fut sauvé grâce à l'intervention rapide d'enseignants des classes voisines, ayant été alertés par le bruit infernal qui régnait dans la classe et par les élèves apeurés qui criaient dans le corridor pour avoir de l'aide.

Louis se retrouva à seize ans hors de l'école, libre

comme l'air, et ne demeura pas longtemps à se tourner les pouces. À peine quelques jours plus tard, ses aptitudes en mécanique et sa personnalité de fonceur lui valurent un emploi dans un garage. Seule ombre au tableau de sa nouvelle vie de travailleur : il apprit par courrier recommandé que, désormais, il devait obligatoirement se rapporter à un superviseur qui allait bientôt lui être attribué. Il ragea et pesta contre l'école mais son grand frère Bernard vint lui donner une leçon de morale :

– Écoute, l'jeune : quand on fait une connerie, faut être responsable jusqu'au bout, lui déclara-t-il doctement.

– Rien que pour une p'tite niaiserie, se plaignit Louis.

– T'appelles ça une niaiserie ? Moi, j'appelle ça un manque de savoir-vivre ; quand tu vas à l'école, c'est pour apprendre, pas pour te geler et agir en débile. J'aimerais bien qu'tu m'dises c'qui t'intéresse dans la vie ? J'ai l'impression qu'tu t'fiches de tout, on dirait qu'tu peux pas agir comme du monde. C'est triste à constater l'jeune, mais t'es malade...

– On voit bien que c'est pas toi qui avais à l'endurer, ce chien-là !

– Ce chien-là, comme tu dis, son travail consiste à essayer de bourrer le crâne des caves de ton genre. Y m'semble que c'est clair, non ? Si y'a une matière dans laquelle tu devais t'forcer le derrière, c'est bien l'anglais. Notre mère a toujours dit qu'on devrait l'enseigner à partir d'la première année. Tu m'fais honte !

– Le maudit cours d'anglais, qu'est-ce que tu voulais que j'fasse avec ça ?

– Pauvre innocent, sans l’anglais, tu peux pas t’en sortir. Tu devrais le savoir, y faut être bilingue pour réussir, de nos jours. Le Québec français, c’est une goutte d’eau dans l’océan. On dirait vraiment qu’tu comprends rien. Continue d’même, tu vas être mille fois pire que moi!

– C’est toujours pas à l’école qu’tu l’as appris ton anglais, hein? jubila Louis.

– Moi, c’est moi. Mes erreurs m’appartiennent, t’es pas obligé d’faire les mêmes niaiseries. Tu vois pas où j’en suis? En attendant, tu vas avoir besoin de t’améliorer parce que j’vais te botter le derrière.

Bernard décida donc de prendre Louis sous son aile pour quelque temps. Il aurait peut-être alors suffi de bien peu, à l’un comme à l’autre, pour renverser la vapeur.

Le fait pour Louis de devoir se rapporter chaque semaine à heure fixe, contrairement à ce qu’il craignait, ne lui déplût pas outre mesure. Mieux encore, il se surprit graduellement à savourer ces rencontres qui lui donnaient l’occasion d’établir de nouveaux contacts, chose qu’il se mit, étonnement, à apprécier. Son emploi lui permettait de rencontrer beaucoup de gens et de traiter avec l’un et avec l’autre, ce qui lui conférait, à ses propres yeux, une certaine importance.

– Au fait, j’ai entendu dire que vous étiez à la recherche d’un cheval de selle? dit Louis à un fidèle client du garage. L’homme, à la retraite, semblait être en bons moyens financiers.

– Oui, c’est vrai. Connais-tu quelqu’un qui en possède un?

– Oh que oui! Il se trouve juste devant vous. C'est un luxe que j'peux plus me permettre et j'pense que j'ai peut-être c'que vous cherchez.

Et il se mit à vanter «son» quadrupède qui était, à l'entendre, le meilleur cheval n'ayant jamais existé de ce côté-ci du globe. Soit Louis savait se montrer fort persuasif ou l'acheteur potentiel était quelque peu naïf:

– Bon... écoute, s'emballa ce dernier, qui n'y voyait que du feu. Je vais revenir après les fêtes et tu me montreras ça, cette bête-là. Je suis à peu près certain que ça va m'intéresser.

– Désolé, ça va être trop tard, se rembrunit Louis. Moi, j'ai besoin d'argent tout de suite. J'pourrais aller vous le montrer dans quatre heures, aussitôt mon travail terminé.

– Là, j'ai pas le temps. Je pars en voyage.

– Mais, avec une avance, j'pourrais vous le garder.

– J'te donnerai quand même pas une avance sans l'avoir vu.

– C'est pour ma mère; elle a besoin d'un tas de choses pour les fêtes. L'épicerie, ça se donne pas. J'connais un gars qui est à deux doigts de l'acheter, seulement, j'vois bien qu'y me niaise en pensant que j'vais baisser mon prix. Même si on n'a pas beaucoup d'argent, j'aime trop mon Prince pour le donner d'même! Si vous étiez sûr, j'vous le vendrais à vous, mais avec un acompte minimum de cinq cents «piasses». Même que j'aimerais bien ça, donner une leçon au profiteur, si vous m'donnez une avance, bien sûr. Que voulez-vous, j'ai besoin d'argent. Notre père nous a abandonnés et j'dois faire vivre ma mère, mes deux

jeunes frères et ma sœur. C'est triste, mais j'ai pas le choix; autrement, j'vendrais jamais mon cheval! le baratina Louis avec un air convaincant. Tenez, j'ai toujours une photo de lui avec moi.

– Belle bête! Mon jeune, tu m'fais une bonne impression, t'as d'la jarnigoine. J'ai pas l'habitude de me tromper; t'as l'air honnête, se laissa attendrir l'homme. Si ça peut te donner un coup de main et aider ta famille, j'vais le prendre, ton cheval. Dis-moi comment tu demandes?

– Mille cinq cents «piasses», pis c'est pas cher, dit Louis en faisant la «baboune» pour démontrer sa peine.

– J'vais te donner cinq cents «piasses» comme acompte. Seulement, j'peux pas le prendre aujourd'hui. C'est pour l'anniversaire de ma femme, dans deux semaines. Tu comprends? De même, ta mère va pouvoir faire son épicerie et ses tourtières pour le réveillon, ajouta-t-il, content de rendre service.

Cette transaction, inattendue autant que facile, donna une idée à Louis. Quelques heures plus tard, il était devenu vendeur: non pas de chevaux, mais bien de cheval car il vendit le même quadrupède à nouveau; sauf que cette fois, le nouveau propriétaire l'embarqua.

Lorsque le premier acheteur du cheval vint réclamer son dû, Louis jura qu'un homme, qu'il croyait l'émissaire annoncé, était venu le chercher deux jours après la transaction en disant que le nouveau propriétaire allait venir le lui payer dans le courant de la journée.

L'homme porta plainte mais Louis jura que quelqu'un était venu chercher l'animal. L'acheteur réalisa avoir fait

toute une niaiserie. Il s'était fait avoir par un petit jeune et, ne tenant pas à ce que l'affaire s'ébruite, il retira sa plainte. Ce n'est que beaucoup plus tard que l'on put voir clair dans cette histoire.

Son coffre d'outils n'étant pas des mieux garnis, il décida un samedi soir, de remédier à la situation. Après avoir consommé quelques bières et fumé un joint, il réussit à convaincre deux garçons de l'accompagner. Rendus sur les lieux où Louis comptait «faire le plein», ses acolytes refusèrent de se mouiller davantage.

– Bon, on y va, les gars? leur demanda Louis.

– Toi, tu y vas, rectifia son voisin.

– C'est toi qui les veux, les outils, non? renchérit un autre.

– J'pensais qu'on allait faire le coup ensemble, *gang* de lâches!

– Pas question. Moi, je conduis, c'est toute, déclara celui qui tenait le volant.

– Moi, je surveille; y faut que quelqu'un le fasse. Tu voudrais pas t'faire prendre?

– *Gang* de peureux, siffla Louis en descendant de la voiture.

Il fracassa une petite fenêtre pour pénétrer dans le bâtiment sombre et sans trop faire attention à la chose, il s'infligea quelques blessures aux mains. Après s'être emparé d'un certain nombre d'articles, il retourna à la voiture en laissant des traces derrière lui.

– J’vais les cacher une secousse, histoire de dérouter les bœufs, déclara Louis en riant, tout fier de lui.

– Je connais une maudite bonne cachette, dit l’un de ses compagnons.

– Ouais... j’sais pas si je peux vous faire confiance, maugréa Louis, mais j’ai pas le choix. Allons-y!

La soirée se termina dans un hôtel de La Sarre, où drogue et alcool firent naturellement partie de la fête.

À la suite de ce vol, Bernard reçut la visite d’agents de la SQ (Sûreté du Québec), comme cela se produisait très souvent lorsque l’on constatait un vol dans le secteur. Sans perdre son sang-froid, il les suivit au poste où, évidemment, il fut impossible de le confondre. On décida donc de se tourner vers son jeune frère Louis qui, comme par hasard, travaillait dans un garage.

– Tiens, tiens, tiens... on dirait que tu t’es blessé aux mains, l’jeune? fit remarquer à Louis un des agents venus le rencontrer à son appartement.

Louis ne put que balbutier de vagues excuses, qui ne convainquirent personne. Il accepta le fait: il s’était trahi lui-même. Cette histoire n’eut pas de suite juridiquement parlant, mais son patron le congédia le lendemain. Il avait pourtant pris soin de cambrioler un concurrent...

Louis faisait tranquillement son entrée dans le circuit. Le 25 janvier 1980, deux agents l’escortèrent, menotté, jusqu’au bureau de la Sûreté du Québec. On voulait le soumettre à un interrogatoire concernant divers petits méfaits, mais à peine venait-il d’entrer dans le bureau où on comptait l’interroger que les deux policiers furent dans l’obligation de s’absenter un instant.

– On revient dans deux petites minutes. Toi, tu t’assis pis tu bouges pas, lui ordonna un des policiers.

– Ouais... enlevez-moi les menottes, j’suis pas un criminel, s’insurgea-t-il.

– Je t’ai dit de patienter deux minutes : t’es pas sourd, ni en danger de mort. J’ai une affaire urgente à régler. À part de ça, c’est pas moi qui a les clés, déclara l’agent en quittant le bureau.

Demeuré seul dans le bureau, Louis, s’étirant le cou pour voir par la fenêtre, comprit qu’il lui serait étonnamment facile de prendre la clé des champs. Sans plus se poser de questions, il eut un petit sourire moqueur aux lèvres en regardant la porte : il déverrouilla la fenêtre avec aisance, la fit glisser vers le haut et se retrouva à l’extérieur.

Se rendant compte que le vent menaçait de faire virevolter les feuilles sur le bureau, il prit le temps de refermer la fenêtre. Puis, d’un pas calme et confiant il s’éloigna du poste, les deux mains dissimulées dans un des manchons de son manteau jeans, histoire de cacher aux yeux des dames de Sainte-Anne qu’il risquait de rencontrer, les bracelets dont on venait de lui faire cadeau.

Après quelques minutes de marche rapide, grisé par cette liberté qu’il avait failli perdre, il prit ses jambes à son cou et se mit à rire, heureux comme un gamin d’avoir déjoué les autorités.

Au poste, l’agent chargé de l’interroger trouva la pièce vide.

– Les gars, j’ai perdu Lacroix ! L’avez-vous transféré de pièce ?

– Bien... non, j'ai pas bougé de mon bureau pis personne est passé devant, expliqua un des policiers de service. Y'a filé par la fenêtre! On va aller vous le chercher en moins d'une demi-heure, dit l'autre agent.

– Lui aviez-vous laissé les menottes?

– Sûr!

– Bof, on va l'oublier. Ça doit être drôle de le voir se promener en ville avec des menottes... De toute façon, on va finir par le revoir; d'autant plus qu'on n'avait pas de preuves formelles contre lui, on aurait été obligés de le laisser partir.

Louis se retrouva libre comme un oiseau qui vient de quitter sa cage. Il trouva une âme charitable qui l'aida à se débarrasser de ses encombrantes menottes. Et, les voyages formant la jeunesse, il décida de voir un peu de pays.

Il prit la route et ne manqua pas de faire connaissance avec le tribunal de la jeunesse de Calgary, pour avoir gonflé son sac à dos d'épicerie en essayant de ne payer qu'une petite boîte de gâteaux. Il ne pouvait tout de même pas sortir sans rien payer. Il ignorait, alors, que si La Sarre et Val-Saint-Gilles ne comptaient pas encore de caméras de surveillance, ce n'était pas la même chose partout. Comme Louis ne se débrouillait que très peu avec sa langue seconde, on le fit comparaître devant un juge bilingue. Plein d'assurance et égal à lui-même, il essaya évidemment d'y aller au boniment:

– C'était juste pour manger, votre honneur! plaida Louis. J'avais faim. En plus, c'est juste des cochonneries! J'vous promets de plus recommencer. C'est normal de manger quand on a faim, c'est un besoin naturel. Voulez que j'fasse des travaux?

– On va te nourrir et te loger pour quelques heures, lui dit le juge.

Et après avoir vertement semoncé Louis, il lui ordonna de reprendre l'autobus dès sept heures le lendemain matin.

– On va te servir un bon déjeuner avant ton départ et on va même te donner un gros lunch. Tu retournes au Québec et tu réintègres le domicile familial. En outre, si dans un temps raisonnable, le service de police de La Sarre ne confirme pas officiellement ta présence, les choses vont aller mal pour toi.

Louis décida de ne pas dépasser la mesure et revint en Abitibi. Il retourna s'installer chez sa mère, où il ne trouva qu'ennui et une maison souvent vide. Il tourna en rond quelques semaines, se désespérant de la lenteur du temps. Le printemps venu, il décida d'acquérir une vieille camionnette, histoire de s'amuser en bricolant. Ainsi, il serait occupé pour un bout de temps et il pourrait se la couler douce, l'été venu. Après tout, un véhicule, ce n'était pas un luxe mais bien une nécessité, pour un gars comme lui. Il le remit en condition en un rien de temps.

Au début d'avril, il se baladait dans un rang et, en regardant les animaux pendant leurs ébats printaniers, il lui vint l'idée saugrenue d'« inviter » quelques bêtes à cornes à partager son véhicule.

Mais Louis, allant d'une terre à l'autre avec ses invitées, fut vendu avant d'arriver à en faire autant avec son chargement.

Le juge, pas plus que l'avocat nommé d'office pour le défendre, ne furent dupes des arguments qu'invoqua Louis pour expliquer sa conduite.

– C'était juste pour manger! Quand on n'a pas d'argent, on doit bien s'débrouiller comme on peut, pleurnicha Louis.

Son explication ne donnant pas le résultat escompté, il en changea donc la version et essaya de les amadouer en mettant toute la faute sur Bernard.

– Que voulez-vous, moi, j'voudrais bien travailler mais du moment que j'dis mon nom, les gens veulent pas de moi, expliqua-t-il, pathétique.

Au juge, qui s'étonnait du fait qu'à dix-sept ans nouvellement sonnés, il s'était déjà fait un nom pas très recommandable, Louis raconta :

– Vous savez, c'est pas seulement le mien! Mon frère Bernard est déjà passé dans le coin avant moi. J'vous jure, c'est pas toujours un honneur de porter le nom Lacroix.

Les travailleurs sociaux demandèrent à la Sûreté du Québec d'intervenir afin que Bernard se tienne le plus loin possible de son frère Louis. Ce dernier avait réussi à leur vendre sa version des faits, à savoir que l'idée du vol de bétail était, au point de départ, une idée de Bernard. Il avoua aussi qu'il ne voulait plus demeurer chez sa mère et qu'il désirait se trouver un petit loyer à La Sarre; on ne trouva rien à redire et Louis s'installa en ville.

Bernard ne broncha pas lorsque les policiers vinrent lui donner l'ordre de se tenir à distance de son frère Louis et de cesser de l'entraîner dans ses noires combines. Il décida, sitôt les policiers partis, de lui rendre quand même une petite visite de courtoisie.

– Viens dans mon char, mon p'tit baveux d'hypocrite de

menteur, j'ai affaire à toi! hurla Bernard à son frère, sans prendre la peine de mettre des gants blancs. J'pense qu'y faut qu'on s'explique, une fois pour toutes.

– J'voudrais bien, mais j'ai pas le droit de t'parler, lui rétorqua-t-il avec ironie.

– J'te l'donne, le droit, pis tu l'prends, ça presse! Autrement, tu risques d'avoir de vrais problèmes.

– On peut bien s'parler icitte, si c'est juste pour une minute, lui proposa Louis, tremblant de peur.

– Embarque dans mon char! vociféra Bernard. Si t'as peur de t'faire prendre, on va s'rendre en plein bois; d'même, tu vas pouvoir crier sans que personne t'entende. Si jamais j'décide de te montrer à vivre, y aura pas de témoin, continua-t-il, l'œil mauvais.

Bernard se retint de lui mettre son poing sur la gueule mais il mit les points sur les «i» et avertit Louis de ne plus jamais se servir de son prénom pour justifier ses délits. Il le traita de tous les noms et crut que Louis ne récidiverait plus, d'autant plus qu'il lui avait donné congé en le menaçant ouvertement:

– T'entends, mon maudit chien sale? La prochaine fois qu'tu feras croire aux autres que c'est moi qui te mets des niaiseries dans ta tête de cave, j'vais te l'arranger, ta p'tite gueule d'hypocrite. Tellement bien qu'tu seras plus capable de dire si t'es toi ou bien si t'es quelqu'un d'autre. Débarque pis marche jusque dans ton coin puant: tu te laveras, tu sens la charogne.

Louis se le tint pour dit, du moins pendant quelques semaines mais l'inaction lui pesant, il entreprit d'aller faire

un tour du côté de l'Ontario pour se rafraîchir les idées. À peine venait-il de franchir la frontière qu'il s'appropriâ, une fois de plus, deux vaches... il n'aimait sans doute pas voyager seul. Sans perdre de temps, il rebroussa chemin pour revenir vers Val-Saint-Gilles où, quelques heures plus tard, il faisait profiter un cultivateur du cru d'une occasion en or. Le cultivateur en question fit disparaître l'une des deux « voyageuses », avant d'alerter les policiers pour l'autre.

Le lendemain, Louis reprenait le chemin de l'Ontario en voiture cellulaire. On le remit aux autorités policières et le 29 avril 1980, après un court procès, il fut condamné à un an de redressement pour vol de bétail et possession de stupéfiants pour son usage personnel.

Louis eut beau clamer son innocence et encore une fois, prétendre que son frère Bernard était à l'origine de tout, rien n'y fit : il se retrouva dans une maison de redressement bilingue à North Bay. Contre toute attente, si l'on exclut une courte période de révolte bien compréhensible, il démontra un comportement si exemplaire qu'il en déconcerta ses gardiens.

## Entre-temps

**E**n juillet 1980, Bernard invita son jeune frère Paulo à venir passer quelques jours avec lui. Il lui fit connaître tout ce qu'il y avait de beau à voir dans le coin de la foire annuelle, jusqu'au coucher de soleil sur la verdâtre rivière.

Le souper terminé, ils décidèrent d'un commun accord d'aller flâner dans le parc. La chaleur s'était quelque peu estompée, il faisait beau et la soirée s'annonçait fort agréable. Sur place, ils se livrèrent à toutes les bouffonneries permises, chacun essayant d'épater l'autre. Les «anneaux à bras» retinrent tout particulièrement l'attention de Bernard, qui s'exhiba avec toute la suffisance dont lui seul avait le secret. Il se donna littéralement en spectacle à son jeune frère et aux quelques promeneurs nocturnes qui erraient ici et là.

Ils décidèrent, vers vingt-deux heures, qu'il était temps de retourner au logement. Bernard montra à Paulo le local vide qu'il rêvait d'acquérir, pour y ouvrir un studio de culture physique. Enthousiaste, il lui décrivit, avec moult détails d'un réalisme saisissant, les activités qui s'y dérouleraient. Depuis qu'il était revenu en Abitibi, il n'avait cessé d'y rêver. Pour Bernard, cette projection était plus que nécessaire à son équilibre mental: ce rêve s'inscrivait

à ses yeux dans le cadre d'une réalité très prochaine. Dans sa tête, tout était d'ailleurs en place. Il voyait déjà les jeunes fourmiller tout autour de lui, devenant leur idole. Il jubilait en imaginant les futurs champions qu'il formerait, se rengorgeant de toute cette gloire qui retomberait évidemment sur lui!

En cette chaude nuit de juillet, Bernard ne pouvait s'empêcher de penser à ce que pourrait être sa vie. Il essayait d'oublier que le milieu de la vingtaine approchait, qu'il était sans emploi et possédait un bien maigre bagage académique. Il arpentait malgré lui les couloirs d'une vie à peine commencée, mais tributaire d'un passé tellement lourd à traîner. Il devait de plus en plus souvent se battre contre lui-même pour ne pas se mettre à hurler jusqu'à en perdre la raison.

De retour au minuscule logis, il se jeta de tout son long sur le vieux canapé décoloré par le temps et les rayons de soleil.

– *Go*, mon Paulo, c'est le temps de dormir!

Pendant près d'une heure, Bernard se laissa bercer par la douce musique diffusée sur la bande FM de sa radio, ressassant de vieux souvenirs et échafaudant, en s'efforçant d'y croire, des plans d'avenir. N'ayant toujours pas sommeil, il décida d'aller prendre un verre à l'extérieur. En jetant un oeil à son frère qui dormait, il ne put retenir un sourire: il s'étonna de voir la facilité avec laquelle s'endorment les gens sans histoire. Accroupi près de lui, il eut probablement la plus belle des conversations avec son petit frère, sans même qu'il le sache.

– Treize ans, t'es chanceux! Dors, mon Paulo, profite bien du bon temps de ta jeunesse, ne le gaspille surtout

pas, murmura Bernard. J'te dis que si j'pouvais retourner en arrière, avoir douze ans une autre fois, peut-être que ma vie changerait de sens. Tu connais pas ça, Thunder Bay, hein, mon grand? À ton âge, moi non plus, j'savais même pas que ça existait... là, si j'pouvais effacer c'qui s'est passé, j'te jure que j'le ferais... j'en serais tellement heureux. Que toujours, Dieu veille sur toi.

Bernard s'arrêta. Sa gorge était nouée et il ravalait les larmes qui, malgré lui, affluaient. Il se ressaisit et reprit, toujours à mi-voix :

– *Woh*, mon bonhomme! Change d'allure pis arrête de niaiser! Me semblait que c'était fini ça... les souvenirs. Bon, bon, bon, sors mon vieux. Trouve-toi une p'tite poulette, chante-lui la pomme et laisse-la tomber. Mais là, calme-toi. Tu l'sais bien qu'les femmes aiment les hommes calmes.

Puis, sans bruit, il sortit et referma la porte. Bernard se parlait souvent ainsi. Selon son humeur ou les circonstances, il se vantait, morigénait, se plaignait ou s'encourageait. Il prétendait que ça lui remontait le moral. De la même façon, lorsqu'il voulait se punir pour telle ou telle raison et se donner une leçon, il se frappait ou se griffait, parfois jusqu'au sang...

Il prit place au volant de son auto et démarra lentement, hésitant quant à la direction à prendre. Passant devant le restaurant La Chaumière, il décida d'aller y faire une première tentative de séduction.

Le restaurant était pratiquement vide. Il commanda un café et en l'attendant, il se rendit aux toilettes mais il n'avait pas complètement refermé la porte derrière lui qu'un homme se mit à tambouriner sur celle-ci en criant :

– Dépêche-toi, t'es pas tout seul icitte. J'ai pas l'intention de passer la nuit à attendre!

– Ouais, ouais, du calme, répondit Bernard.

En ouvrant la porte, il reconnut l'un des frères Martel: ceux-là mêmes qui, selon Bernard, terrorisaient toute la population environnante. Il savait depuis longtemps que les membres du clan Martel ne dédaignaient pas les histoires, mais qu'en outre, ils les cherchaient. Bernard décida de ne pas s'offusquer d'être coincé contre le chambranle de la porte. Après tout, si ce dernier se préparait depuis longtemps à un affrontement semblable tout en l'appréhendant vaguement, il avait également résolu de ne pas brusquer les choses, de façon à mettre tous les atouts de son côté, en attendant son heure. Il alla donc calmement prendre place devant son café, comme si de rien n'était mais Martel, réapparaissant, se mit à l'injurier à haute voix. Les rares clients du restaurant, alertés, tournèrent la tête vers Bernard qui n'était pas homme, quelles que soient les circonstances, à se laisser insulter sans réagir. Se maîtrisant au prix d'un effort surhumain, il se leva et se dirigea vers Martel, en conservant une imperturbabilité d'apparence qui l'étonna lui-même.

– Écoute Martel, j'veux pas de problèmes. J't'ai rien fait, arrête d'me chercher pis laisse-moi tranquille, déclara Bernard, tout d'une traite.

Intérieurement, Bernard se félicita d'avoir su remporter ainsi sur lui-même une telle victoire. Il s'était contrôlé, totalement. Il s'apprêtait à retourner s'asseoir lorsque son provocateur, qui n'avait pas l'habitude qu'on lui réplique, ne trouva rien de mieux à faire que de le gifler en plein visage. Bernard, oubliant instantanément ses bonnes dispositions et sa maîtrise de soi, vit rouge. Saisissant Martel

par le revers de son veston avec la rapidité d'un fauve, il l'accula dans un coin en lui disant :

– J'veux qu'tu m'laisses tranquille.

– Viens dehors, lui rétorqua Martel.

– D'accord, mais tu seras peut-être plus capable d'insulter l'monde après, mon enfant de chienne!

– C'est ce qu'on va voir!

Bernard le planta là avant de sortir rapidement, sachant que l'autre le suivrait. Il s'empressa d'ouvrir la portière de sa voiture et déposait sa montre-bracelet sur la banquette quand Martel se pointa. Bernard administra le premier coup, insensible aux répliques de son adversaire. Il continua à frapper, jusqu'à ce que Martel s'écroule.

Juste au moment où le jeune homme pensait pouvoir reprendre son souffle et disparaître, un autre des frères Martel, alerté Dieu sait comment, fit son entrée en scène. La bagarre reprit de plus belle; cette fois, au net désavantage de Bernard car celui qu'il avait cru assommé s'était vite relevé pour se relancer, tête baissée, dans la mêlée. Il réussit tant bien que mal à contenir les deux hommes pendant quelques secondes mais il comprit qu'il valait mieux pour lui déguerpir rapidement. Profitant d'un moment d'inattention des deux frères, il escalada prestement les clôtures avoisinantes et rentra chez lui à toutes jambes. Avant même de reprendre son souffle, il sortit le marteau et l'arrache-clou et veilla à ce que toutes les lumières fussent éteintes. Puis, il réveilla son frère :

– Paulo! Réveille-toi, Paulo, j'me suis battu avec les Martel, tu m'entends? Réveille-toi!

Il dut secouer son frère qui dormait d'un profond sommeil et lui répéter plusieurs fois ses explications. Paulo se frottait les yeux, cherchant vainement alentour ce qui pouvait motiver l'énervement de Bernard.

– Envoye, l'jeune, secoue toi, ça urge! Y vont sûrement essayer d'me trouver. Habille-toi pis prends le marteau; si jamais y'en a un qui vient, te gêne surtout pas pour l'assommer, tu m'entends? J'les connais assez pour savoir qu'y peuvent aussi bien se pointer tous les deux: si y viennent icitte, on va être dans notre droit. Même les polices trouveront pas à redire, pour une fois. Ceux-là, y sont toujours là, sauf quand on a besoin d'eux autres. J'en ai pas vu un seul d'la journée. J'aurais aimé ça, les rencontrer en m'en venant!

– Y savent-tu où tu restes? demanda Paulo, tremblotant.

– J'l'ignore, mais avec eux autres, on peut pas vraiment le savoir; y sont capables de retourner toute la ville pour retrouver quelqu'un.

Maurice, l'un des deux Martel ayant eu maille à partir avec Bernard, ne tarda pas, en effet, à faire son apparition dans le coin. Il défonça coup sur coup la porte de deux appartements, traumatisant les personnes âgées qui y vivaient, avant d'adopter une tactique moins tapageuse. Avisant trois jeunes filles qui passaient par là, il leur fit croire qu'un de ses amis, en l'occurrence Bernard Lacroix, l'avait invité à venir coucher chez lui. Malheureusement, il avait perdu le papier sur lequel était inscrit le numéro de la maison et de l'appartement. Son baratin fonctionna: l'une des jeunes filles connaissait Bernard et put donc lui fournir les renseignements demandés. Maurice se rua à l'adresse

indiquée mais Bernard veillait dans l'ombre. Embusqué derrière la porte close dont la partie supérieure ne semblait constituée que d'une fragile moustiquaire, il cria :

– J'suis là, mais à ta place, j'y repenserais à deux fois avant de rentrer!

À l'instant même, Maurice frappa de toutes ses forces en espérant frapper Bernard au visage. Malheureusement pour lui, il hérita de plusieurs éclats de verre. Il hurla de douleur et retira vivement sa main.

Bernard jubilait mais, ne jugeant pas la partie gagnée, hurla en levant l'arrache-clou qu'il tenait en main :

– Tu vois c'que j'ai là, Martel? Si tu rentres, tu vas t'en souvenir!

Bernard dut se montrer assez convaincant car Maurice se contenta de tenir son pied contre la porte, pour le cas où l'assiégé aurait eu le goût de sortir. L'autre Martel, Pierre, ne tarda cependant pas à arriver et en moins de deux, ils eurent raison de la porte. Pierre fonça vers Bernard qui s'était reculé mais l'attendait de pied ferme; il le frappa à la tête avec l'arrache-clou et ce dernier s'écroula. Maurice se précipita à son tour entre les jambes de Bernard et lui fit perdre l'équilibre. Tout en se débattant furieusement, Bernard cria à son jeune frère, terrorisé par la scène :

– Envoye, Paulo! Ramasse le marteau, pis frappe!

Mais Paulo, dépassé par les événements, ne réagissait toujours pas. On aurait dit que son cerveau ne pouvait assimiler véritablement ce qui se produisait devant lui. Réussissant à se secouer, il courut s'enfermer dans

la salle de bains. La lutte se poursuivit jusqu'au fond de la chambre. Pierre, sérieusement blessé, tenta bien de se relever pour donner un coup de main à son frère, mais il s'écroula avant de rejoindre les combattants.

Bernard se battait comme un démon. Il luttait pour sauver sa peau, il en était sûr. Ayant perdu son outil dans la mêlée, il manœuvra pour entraîner l'homme vers l'endroit où il avait déposé le marteau, qu'il parvint enfin à saisir et Maurice obtint le même traitement que son frère. Pierre esquissa une dernière tentative de redressement mais il retomba au tapis.

– Paulo, où étais-tu? Viens, c'est fini! cria Bernard, craignant que son jeune frère n'eût été blessé.

Il sortit timidement de sa cachette, le teint livide. La vue de son frère ensanglanté, les vêtements déchirés, provoqua chez lui la crise de larmes qu'il retenait depuis un bon moment. Bernard lui dit doucement :

– Arrête de trembler, mon p'tit frère, le danger est passé. Mouche-toi, tu dégoulines, on va aller chercher les polices.

Alertés par une des voisines qui avaient reçu la visite de Maurice, deux agents arrivèrent sur les lieux au moment où les deux frères sortaient de l'appartement. Et pour la première et probablement seule fois de sa vie, Bernard dut s'avouer qu'il était vraiment content de les voir arriver.

Fait également unique pour Bernard, à la suite de cette altercation, il vit avec un plaisir non dissimulé les autorités policières se pencher sur son sort. On reconnaissait qu'il était une victime et cela fit naître en lui, il n'aurait su dire pourquoi, une certaine fierté: comme si on avait subitement légitimé son existence.

En sortant de l'hôpital, les frères Martel durent évidemment subir un procès, au cours duquel ils reconnurent leur culpabilité aux accusations portées contre eux. Ils furent incarcérés à la prison commune d'Amos, en Abitibi.

Le procès des Martel ne fut cependant pas de tout repos pour la victime, puisque l'avocat de la défense se permit, tenant compte de ses antécédents, de se payer sa tête de façon déloyale. Il fit tout ce qui était en son pouvoir pour élabousser Bernard et étaler son lourd passé. Cette attitude rembrunit Bernard, consolidant sa certitude qu'il n'avait rien à attendre des autorités publiques et que le fait d'être du bon bord, dans cette cause, ne signifiait rien. On le connaissait et on ne laisserait jamais passer une occasion de lui remettre ses erreurs sous le nez.

Les remous suscités par cette nuit mémorable et le procès qui s'ensuivit se calmèrent rapidement et Bernard réintégra sa peau de marginal.

Au début de septembre, la vieille bagnole de Bernard le laissa tomber. Il se mit alors à la recherche d'un autre véhicule correspondant à la description suivante: beau, bon, pas cher. Jasant avec l'un et l'autre, il finit par apprendre que le lettreur, Burth Warren, venait de s'acheter une nouvelle vannette et cherchait un éventuel acheteur pour son ancienne, garée devant sa résidence. Sans tarder, il téléphona à l'homme et ce dernier lui apprit qu'il venait de la vendre. Il n'eut aucune réticence à lui donner le nom de l'acheteur, croyant savoir qu'il voulait s'en départir. Il s'empressa d'aller rendre visite au nouveau propriétaire.

— Le lettreur m'a dit qu'tu voulais te défaire de ta nouvelle acquisition?

– Oui, je manque de temps pour la retravailler.

– Si le prix a de l'allure, elle ferait vraiment mon affaire.

– Si tu veux la voir de plus près, elle est dans le garage de mon beau-père, quasiment juste en face de Warren. Moi, en l'achetant, j'ai promis qu'elle n'irait pas sur le chemin tant qu'elle ne serait pas sablée, pour faire disparaître sa marque de commerce. Si tu l'achètes, tu devras respecter ça. Une promesse, c'est une promesse et un letteur, ça en barbouille un moyen coup!

– Tes conditions sont les miennes.

– J'vais aller te la montrer. Le beau-père te permettrait peut-être de la sabler dans son garage. On peut le lui demander, en allant la voir.

Son beau-père accepta, lui offrant même de la peinturer sur place.

– J'ai jamais fait ça, dit Bernard.

– Monsieur Warren m'a offert son aide: écoute, je vais te la laisser au même prix que je l'ai payée, même si j'ai déjà mis plusieurs heures dessus. Ça te vas-tu? Et l'entente fut conclue.

Le beau-père en question, un monsieur Richard, accepta de bon cœur qu'il travaille dans son garage. Mieux encore, le vieil homme et sa femme reçurent Bernard un peu comme s'il avait été leur propre fils. Ils s'opposèrent systématiquement à ce qu'il mange seul son maigre sandwich dans le garage. Ils l'invitèrent à partager leur table, ce que Bernard accepta sans réticence. Pendant près d'une semaine, soit tout le temps qu'il mit à figoler

son travail, il mangea en appréciant au plus haut point la cuisine de l'hôtesse. Tasse de thé à la main, il leur raconta ses déboires avec les Martel. Il osa même leur faire connaître quelques-unes de ses perspectives de la société, en prenant soin de polir certaines de ses assertions, surtout en parlant de sa vision du corps policier.

La compassion qu'il reçut de ce couple le combla. Et c'est avec une tristesse non feinte qu'il appliqua la couche finale de peinture à la fourgonnette.



## Libération conditionnelle

À la fin du troisième mois d'incarcération de Louis, les autorités judiciaires de l'Ontario engagèrent des pourparlers avec celles du Québec en vue de lui accorder une libération conditionnelle à sa demande, tenant compte de sa bonne conduite. Chacune des deux provinces dressa donc la liste de ses exigences et l'on en vint assez rapidement à une entente, puisque presque tous les intervenants se montraient favorables à une telle mesure. En effet, une seule voix se fit dissidente, soit celle d'un policier québécois :

– Je vous le dis, c'est une erreur que vous faites là, insista-t-il longuement auprès de ses confrères. On devrait refuser. Ce gars-là a déjà un dossier chargé; selon moi, sa seule chance de s'en sortir, c'est de faire son temps.

– Les recherches le prouvent, la prison arrange rien pour les jeunes comme lui, de répliquer ses pairs.

– C'est peut-être vrai pour d'autres, je suis d'accord, mais pas pour lui. Je le sais, au nombre de fois que j'ai eu affaire à lui, j'ai eu le temps de l'étudier à fond. Je vous le répète: si on le sort de là, on va entendre parler de lui avant longtemps!

Les conditions de la Commission québécoise des libérations conditionnelles se lisaient intégralement comme suit:

- interdiction de s'asseoir avec des criminels;
- interdiction de consommer de l'alcool;
- interdiction de consommer de la drogue;
- interdiction de fréquenter les établissements licenciés;
- interdiction d'entrer dans un magasin de la Société des alcools;
- interdiction d'entrer chez les *dépanneurs* qui vendent de l'alcool;
- obligation d'assister aux assemblées des *A.A.*;
- obligation de rentrer chez sa mère avant minuit;
- obligation d'obtenir un emploi régulier;
- obligation de se rapporter régulièrement à un agent de probation et d'accepter l'aide d'un travailleur social;
- obligation de se soumettre aux directives de sa mère.

*L'Ontario Board of Parole* présenta des exigences semblables. On le sentait fier de lui et ne trouvant évidemment rien à redire à ces conditions, il retrouva sa liberté, le 23 septembre 1980. C'est avec empressement qu'il accepta un emploi chez Normick Perron Inc., à La Sarre.

Le 23 octobre, son agent de probation fit rapport, à savoir: que Louis avait été bien reçu chez sa mère, qu'il suivait la cure de désintoxication prescrite et que tout paraissait bien aller. Pour l'agent, l'objectif poursuivi était le maintien du statu quo et le respect intégral, de la part de Louis, des conditions assorties à sa libération.

Dans la nuit du 1<sup>er</sup> novembre, alors qu'il était au volant de sa camionnette, il heurta une automobile garée à l'arrière d'un hôtel de La Sarre et tenta de fuir les lieux. Malencontreusement, l'incident eut pour témoins des policiers qui effectuaient leur patrouille habituelle. On l'intercepta et à deux heures de la nuit, un policier de

la Sûreté du Québec crut bon de réveiller son agent de probation pour l'aviser de l'incident. Plus d'une heure de route séparait l'homme de son protégé. Croyant trouver Louis tout en sueur et se morfondant d'inquiétude, tout au long du trajet, il imagina les pires scénarios. Mais l'agent de probation s'en faisait pour rien : en bout de course, il trouva un bébé roucoulant dans les bras de Morphée...

Dès le lendemain, l'enquête policière permit de confirmer que la veille, Louis avait acheté et consommé de l'alcool à Val-Saint-Gilles et visité plusieurs hôtels de la région. De plus, au moment de son arrestation, il ne possédait ni permis de conduire, ni assurance et son véhicule n'affichait pas la plaque d'immatriculation obligatoire. Pour couronner le tout, en fouillant le camion, les policiers découvrirent deux haches, deux couteaux, un arrache-clou, un marteau de prospecteur et une carabine, chargée à bloc.

Le 3 novembre 1980, alors que l'agent de probation s'apprêtait à regret à recommander aux autorités judiciaires de coffrer Louis, certains policiers du secteur de La Sarre lui demandèrent de ne rien faire :

– C'est un enfant dans le fond, plaida un policier en sa faveur. Moi, je pense que... bien, on l'a déjà pogné parce qu'il avait volé deux vaches; mais voler deux vaches quand les champs en sont pleins pis qu'on n'a pas beaucoup mangé depuis une semaine, c'est discutable. Je reconnais qu'il vient de faire une autre folie, mais qui n'en fait pas, à son âge? J'pense pas qu'il mérite qu'on s'acharne sur lui. Moins d'une semaine après avoir perdu son emploi chez Normick Perron, y vient par lui-même, tout heureux, nous apprendre qu'il s'est trouvé un autre emploi chez Habitabec, disons-le, pas mal moins payant. C'est un bon

travaillant, ce petit gars-là. Le grand responsable, dans le fond, c'est son frère Bernard. Moi je pense qu'on doit lui donner une autre chance.

On décida de passer l'éponge...

Moins de deux mois plus tard, dans la nuit de Noël, une des connaissances de Louis, un jeune homme de Macamic, se donna la mort. Apprenant la chose, Louis n'eut rien de plus pressé que de téléphoner, le premier jour ouvrable, à la compagnie Bienvenu où travaillait le malheureux, pour offrir de le remplacer. À partir de ce jour, il fut très difficile, pour son agent de probation, de le suivre correctement car son nouvel emploi l'obligeait à parcourir une longue route. Il se mit à découcher de plus en plus souvent et sa mère, croyant faire de son mieux, devait souvent convaincre le responsable :

– Vous savez, y rentre bien tard à cause de son travail pis y s'lève à quatre heures et demie du matin.

Louis prit l'habitude de flâner dans les bars de Macamic après son travail et d'aller coucher chez des amis. Jamais il n'avait eu autant d'argent en sa possession et cette situation lui tournait la tête. Il s'amusait à déclencher des bagarres partout où il passait, juste pour rire. Il prenait évidemment soin de déguerpir avant d'être repéré par des agents ou des indicateurs.

De fil en aiguille, il se rapprocha de Bernard. Ce lien les comblant probablement l'un autant que l'autre, ils se jurèrent que plus rien ni personne ne pourrait les séparer contre leur gré.

## Incessant cauchemar d'un repris de justice

À la fin de janvier 1981, Bernard accepta un poste d'homme à tout faire dans une épicerie de Macamic : rien de très excitant, ni de particulièrement valorisant. Mais en vaillant gaillard, il décida que la manipulation des boîtes devait servir à améliorer sa condition physique. Sa force et sa musculature étant ses grandes fiertés, il se mit à manœuvrer les caisses en exécutant des mouvements d'haltérophilie, ce qui ne passait pas inaperçu, surtout aux yeux des femmes.

Avec le temps, il se rendit compte que certaines femmes éprouvaient une étonnante attirance envers lui. Toujours impeccablement vêtu, attentif, prêt à rendre le moindre service, il se mit à flirter avec l'une et avec l'autre, sans jamais, cependant, dépasser la mesure permise. Il s'amusait à s'approcher d'elles à une distance suffisante pour les troubler légèrement, sans que ses agissements fussent considérés comme déplacés. Pour la plupart des gens, il était fort difficile de définir le halo de mystère qui émanait de tout son être. Les femmes semblaient expliquer son magnétisme comme une sorte de charisme de tendresse.

Conscient de l'importance de son apparence, Bernard avait accroché derrière le magasin un petit miroir devant lequel il s'arrêtait souvent pour se peigner et lisser ses moustaches. Il aimait bien paraître et attirer les regards féminins. Il savait que bon nombre d'hommes le jaloussaient et cela lui procurait une étrange satisfaction. Il était déjà fort connu dans le coin. On se répétait « sous le manteau » certaines de ses frasques et l'on imaginait mille et une aventures le concernant. Il devint, peu à peu, un véritable personnage légendaire.

Sa conception du monde et des choses n'allait pas sans provoquer certains heurts car Bernard, tout employé qu'il était, exécutait les tâches reliées à son travail à l'heure qu'il jugeait opportune. Pour lui, l'horaire de travail n'avait pas à s'inscrire à l'intérieur d'un temps défini à l'avance et surtout, invariable, ce que son employeur tolérait difficilement. Bernard entraînait souvent en retard de quelques minutes et prenait sa pause-café à l'heure qui lui convenait. Il n'acceptait les ordres que si ceux-ci correspondaient au programme qu'il se traçait. Tant et si bien que le patron finit par crier, un bon matin :

– Bout de bâtard! J'commence à me d'mander qui est l'employé, dans cabane!

Bernard agaçait son employeur avec ses idées et ses habitudes mais il ne pouvait cependant se résigner à se passer de ses services. Il l'intriguait aussi, comme à peu près tous ceux qui vivaient dans son entourage. Les plus curieux voulaient toujours en savoir davantage sur son passé et sur l'homme qui se cachait au fond de lui. Pour Bernard, tout pouvait se verbaliser; toute sa vie pouvait être traduite en mots, sauf ce qu'il était, ce qu'il vivait au moment précis où il parlait. Le présent lui appartenait et

personne ne devait tenter de se faufiler dans son univers clos, sans y avoir été préalablement invité. Il se montrait, sur ce point, inébranlable.

Petit à petit, Bernard se lia d'une profonde amitié avec sa patronne qui servait de tampon, consciemment ou non, et minimisait en quelque sorte les foudres qu'il s'attirait parfois de la part du patron. Régulièrement, lorsque Bernard en manifestait le désir, elle allait prendre un café avec lui en soirée. Elle ne se rassasiait pas de l'entendre raconter sa vie et de découvrir sa vision des choses.

D'ordinaire, après sa journée de travail, il allait s'attabler au restaurant Raymond pour y prendre un léger repas... non sans avoir, au préalable, fait un saut jusqu'à chez lui pour passer sous la douche. Après le souper, il allait, lorsqu'il n'avait pas rendez-vous avec sa patronne, passer la soirée au Centre récréatif. S'il y entrevoyait parfois monsieur Lemay, il évitait soigneusement de lui parler, jugeant superflues les explications qu'il aurait peut-être été amené à lui fournir.

Même si Bernard avait un emploi qui aurait pu l'aider à se rebâtir une vie, il n'en continuait pas moins à être lui-même. Il dérogeait souvent à ses nouvelles obligations, n'acceptant pas de s'encrasser dans une vie routinière. Il avait renoué avec Louis et les fins de semaine, c'était la fête. Se chaperonnant l'un et l'autre, ces sorties leur servaient de soupapes.

La disparition d'armes à feu dans une maison privée à Sainte-Claire-de-Colombourg devait marquer le point de départ des nouveaux déboires de Bernard. Le sergent Jalbert fut chargé de rencontrer le plaignant, un parent du jeune homme.

– J’peux pas jurer que ce soit lui, déclara la victime du vol. Tout ce que je sais, c’est que Bernard m’a rendu visite dernièrement et qu’il a examiné mes armes en long et en large, pendant une bonne secousse.

Ne pouvant se permettre de négliger cette piste, le sergent Jalbert se rendit, en compagnie d’un confrère, à l’appartement de Bernard. La porte n’était pas verrouillée. Ils pénétrèrent à l’intérieur et y virent les deux armes volées, bien appuyées dans un coin de la chambre. Ils n’eurent donc d’autre choix que d’aller rencontrer Bernard à son travail :

– J’m’en passerais bien, avoua le sergent Jalbert à son collègue.

– Depuis le temps que tu le connais, on devrait pas avoir trop de problèmes, non ?

– J’le connais, j’le connais... oui et non. J’mé demande si on peut en venir à connaître un gars comme lui, rectifia le sergent Jalbert. C’est tout un cas ! J’sais qu’à chaque fois qu’une auto-patrouille circule dans son coin, y s’met à paniquer. Y m’appelle pour vérifier si c’est pas à lui qu’on en veut. Ça fait longtemps que j’ai cessé de compter les coups de téléphone qu’il me passe. Si c’est pas pour me demander ce qui se passe, c’est pour me dire que les Martel le surveillent jour et nuit. Bon sens, si y’était pas si paranoïaque, j’té jure qu’il irait loin, ce bonhomme-là. J’arrive pas à lui faire comprendre qu’une grande partie de ses problèmes, c’est dans sa tête que ça se passe, quoique des fois, j’mé demande si y’a pas en grande partie raison, du moins pour les Martel. J’peux quand même pas lui dire ce que j’en pense, hein ? Tu me laisses aller le voir, c’est mieux que je m’en occupe.

Le sergent entra à l'épicerie où travaillait Bernard. Celui-ci était occupé à faire du rangement, à quelques mètres de l'entrée. Reconnaisant son ami, Bernard s'en approcha en souriant :

– Tiens, salut sergent ! Quel bon vent vous amène ?

– Salut Bernard, en forme ?

– C'est sûrement pas pour me d'mander ça que t'es venu me voir ?

– T'as raison, on tournera pas autour du pot. J'aimerais te poser quelques questions. Viens dans l'auto, on va être tranquilles.

– Pourquoi ? J'ai encore fait quelque chose de pas correct ? lui demanda Bernard, candidement.

– Pas nécessairement, j'veux juste t'interroger à propos d'un vol d'armes à feu. Va avertir ton patron, j'vais acheter du beurre de *peanuts*, pour que ça paraisse pas trop mal aux yeux des clients. Tu iras t'asseoir en arrière.

Bernard sortit et se dirigea vers l'auto-patrouille. Il sourcilla bien un peu lorsque l'autre policier, voulant sans doute respecter les consignes habituelles, lui ordonna de mettre les deux mains sur le toit de la voiture de police et entreprit de le fouiller. Jalbert, voyant la situation, s'empressa de sortir, mais le mal était fait...

À la vue de cette scène, plusieurs clients du magasin se permirent d'émettre leurs commentaires :

– Venir chercher un gars qui a le cœur de travailler, dit une dame à voix haute, allant chercher l'approbation des autres citoyens, voir si ça s'fait !

– Ils doivent avoir du temps à perdre.

– On dirait que ça les démange, si y'ont rien à reprocher à quelqu'un.

– Non, dit sèchement Jalbert à son confrère: pas de menottes! C'est beau, je m'en occupe. Bernard ouvrit la portière arrière et prit place sur la banquette.

Le sergent s'installa au volant et quitta le stationnement; son confrère, mal à l'aise, réalisa qu'il n'avait probablement pas bien compris le sens de «je m'en occupe».

– Un vol d'armes, tu m'disais, hein? J'ai pas volé d'armes, autrement, tu sais bien que j'te l'dirais.

– Bernard, ta porte était même pas barrée, elles étaient debout dans le coin.

– Voyons donc sergent, voir si y'a des armes chez moi! C'est encore un coup monté, j'sens ça d'icitte, argua Bernard, en haussant les épaules.

– On va aller le voir ensemble, ce coup monté-là.

– Je vais monter seul avec Bernard, dit le sergent à son confrère, tout en sachant que ce n'était pas la règle à suivre.

Une fois sur place, Bernard jeta un rapide coup d'œil aux armes et maugréa, mais sans trop de conviction:

– C'est pas à moi, ces armes-là, j'les ai empruntées.

– Ouais bien... c'est bien de valeur pour toi, mon Bernard, déclara le sergent en lui adressant un sourire à la fois complice et légèrement sarcastique, c'est pas ce que le plaignant a déclaré.

– Ah, bien là, tu m'as! T'as peut-être raison, après tout... de nos jours, on peut pas faire confiance à personne, ironisa Bernard. J'me suis encore fait avoir, admit Bernard, en éclatant de rire.

Et sans aucune protestation, il ajouta :

– Heureusement que c'est toi qui es venu, fit remarquer Bernard au sergent Jalbert, sa petite crise d'hilarité passée. Si t'avais envoyé un autre flic, j't'assure qu'il m'aurait perdu de vue. Tu sais que j' cours vite! En fait, c'est à mon cousin que j'les ai empruntées, y d'vait avoir oublié. J'suis bien prêt à aller les redonner tout de suite, si tu veux venir avec moi. J'attendais d'avoir une occasion.

Le sergent vérifia si elles étaient armées et les enveloppa dans une couverture, en prenant soin qu'elles se touchent.

– Tu barres ta porte, Bernard.

Le policier et son collègue échangèrent un regard, mais ne dirent mot. Le sergent le conduisit chez le plaignant, le laissant expliquer son « emprunt ».

– J'dois obligatoirement amener les armes au poste : elles doivent être vérifiées par un expert en balistique avant de vous les remettre.

– Comment ça, tu m'ramènes pas à Macamic?

– Depuis le temps, Bernard, tu sais bien que j'suis obligé de t'amener au poste. Le juge va probablement te redonner ta liberté de bonne heure demain matin, en tenant compte que tu travailles. Le plaignant va venir retirer sa plainte.

Le juge décida cependant qu'il allait le revoir plus tard et fixa une amende de deux cents dollars pour remise en liberté.

Sa patronne se rendit au poste de police de La Sarre le lendemain et demanda à rencontrer le sergent-enquêteur Raymond Jalbert. D'une part elle savait, pour avoir été témoin de la scène, que c'est lui qui avait procédé à l'arrestation de Bernard et, de l'autre, que ce dernier lui avait souvent parlé du policier en des termes très élogieux.

– Mon mari et moi, on aimerait savoir si on doit se mettre à la recherche d'un autre employé, lui demanda la propriétaire de l'épicerie.

– Pas nécessairement: si quelqu'un paye son cautionnement, y peut être libre dans moins d'une heure. Autrement, il risque de moisir avant de passer devant le juge; c'est souvent long, surtout pour un ex-bagnard.

– À combien s'élève la caution?

– À deux cents dollars. Bernard a pas encore demandé de faire un appel. Il sait très bien que c'est pas sa famille qui va payer.

– Admettons que je verse l'argent pour le faire sortir, je voudrais que ça reste secret. Est-ce que c'est trop vous demander?

– Madame, s'étonna le sergent Jalbert, qui ne put réprimer un sourire. La discrétion a toujours sa place, même dans le corps policier. On n'est pas tenu de divulguer le nom de la personne qui a payé.

– Je disais ça... parce que j'voudrais pas que Bernard l'apprenne, vous comprenez? J'aimerais aussi savoir si c'est

dangereux d'employer un homme qui a déjà volé? finit-elle par demander, gênée.

– Selon moi, il n'y a aucun danger. Si vous êtes corrects avec lui, y va l'être avec vous autres, fut la réponse catégorique du sergent. J'irais même plus loin, poursuivit-il: si vous décidiez de vous passer de ses services, je pense qu'il vous serait difficile de trouver un employé aussi consciencieux. Bernard a ses idées, mais vous avouerez que c'est un bon travailleur. Personnellement, j'aimerais ça que vous lui donniez une autre chance. Vous a-t-il déjà parlé de sa bagarre avec deux gars?

– Oui, les Martel.

– Depuis qu'il s'est battu avec eux autres, il vit dans la peur et il a juste dans l'idée de s'armer pour se protéger. Saviez-vous qu'il possédait des armes?

– Oui et non... comme bien d'autres.

– Une arme pour lui, c'est un symbole: la protection. J'suis quasiment certain qu'il serait incapable de faire feu sur quelqu'un. Vous savez, j'commence à le connaître pas mal.

– J'suis bien d'accord. Dans le fond, malgré les airs qu'il se donne souvent, c'est une bonne pâte d'homme, tantôt malheureux, tantôt désespéré. J'aimerais que vous me disiez le fond de votre pensée: selon lui, il est traqué de tous bords, tous côtés; c'est vrai ou imaginaire?

Le sergent regarda longuement la jeune femme, comme pour sonder dans quelle mesure il se devait de livrer ce qu'il pensait. Puis, se décidant, il lui confia:

– C’est à mon tour de vous demander de garder ça pour vous, madame. J’aimerais bien ça vous dire qu’il invente vraiment tout, mais j’vous raconterais des histoires. C’est sûr qu’il en exagère une bonne partie. J’peux pas savoir dans quelle mesure il a tort ou raison, parce qu’avec le temps, il a fini par croire plusieurs des choses qu’il invente. Pour le reste, j’peux vous dire qu’la Sûreté lui a probablement sauvé la vie à quelques reprises, lorsqu’il vivait à Saint-Janvier. Quand un gars comme lui essaye de s’refaire une vie, c’est difficile à expliquer mais y s’trouve toujours quelqu’un pour l’en empêcher. C’est quasi incroyable, tous les pièges qu’ils se tendent entre eux autres.

Son cautionnement dûment payé par sa patronne, Bernard reprit son travail le lendemain, sans se poser de questions, donnant à croire qu’il n’avait aucune idée du nom de son bon Samaritain.

À peine de retour, il décida de s’intégrer véritablement à la communauté en participant à diverses activités et on l’accueillit à bras ouverts. Sa philosophie des choses et l’ouverture d’esprit dont il savait faire preuve à l’occasion ne passant pas toujours inaperçues, bon nombre de gens reconnaissaient qu’il était agréable de discuter avec lui.

Il aimait particulièrement s’entourer d’enfants. Le monde de l’enfance et du devenir semblaient le fasciner plus que tout. On le vit de plus en plus souvent accompagner des enfants à l’école, jouant avec l’un ou consolant l’autre mais surtout, les encourageant à faire du sport. Sa constante présence auprès des jeunes, de même que ses allées et venues dans la cour de l’école, amenèrent cependant certaines personnes à s’interroger sur ses véritables motifs. Après tout, un tel dévouement ne pouvait, à l’évidence, être gratuit. Il s’agissait sans

doute d'un détraqué susceptible de devenir dangereux, qui sait? Peut-être nourrissait-il des desseins sordides... Ses antécédents de bagnard ne tardèrent pas à faire, de bouche à oreille, le tour de la ville. Les parents, scandalisés, firent savoir à la direction de l'école qu'il lui fallait prendre des mesures énergiques pour l'expulser et tenir loin de leurs enfants ce curieux personnage, qui n'attendait probablement que le moment propice pour assouvir ses bas instincts!

Bernard reçut l'ordre de ne plus franchir la barrière de la cour de l'école.

– J'aurais beau faire n'importe quoi, tout l'monde va toujours me traiter comme un chien galeux, dit-il à sa patronne, le cœur gros, après qu'un agent de la Sûreté du Québec fut venu lui faire part, officiellement, de cette décision administrative. De quoi ont-ils peur, hein? Pis pourquoi le directeur est pas venu me l'dire lui-même? J'aurais pu m'expliquer. Y m'semble qu'y aurait pu me l'dire, au lieu d'envoyer la police. J'voulais juste les aider, consoler ceux qui avaient d'la peine, les encourager à bien travailler, mais surtout faire du sport. Quand tu fais du sport, tu peux te vider de tout c'qui t'fait mal en dedans. J'ai rien d'un pédophile: à chaque fois que j'me sens important quelque part, on vient m'arrêter; comme si la gratuité n'existait pas.

– Je t'avoue, Bernard, que jusqu'à un certain point, c'est assez vrai. Dans les villages et les petites villes en particulier, rien ne passe inaperçu, de nos jours. La bonté prend souvent un air louche.

– C'est écoeurant de voir ça!

– Tu dois apprendre à mettre ça derrière toi ; ne te fatigue pas avec de pareilles stupidités. Dans des histoires de ce genre, la meilleure solution, c’est souvent d’oublier. Hop, hop ! Va vite travailler. Tu prends du retard et c’est franchement pas le moment : mon mari commence à en avoir plein son chapeau, de tes états d’âme.

Bernard ne renonça toutefois pas complètement à fréquenter les écoliers. Ceux-ci avaient d’ailleurs pour lui une admiration sans bornes. « Campé » derrière la fenêtre du restaurant Raymond, où il mangeait chaque midi, il attendait l’apparition des élèves et allait invariablement se joindre à des groupes. Il aimait se plier à nombre de leurs fantaisies, comme les trimbaler sur ses épaules. Il les accompagnait jusqu’à la clôture bordant la cour de l’école, puis il rebroussait chemin et se rendait à son travail.

Malgré ses bonnes dispositions et sa participation à une foule d’activités sociales, Bernard se retrouva, vers la fin de février, dans un état d’affaissement total. Outre les problèmes d’ordre existentiel qui le minaient, il se mit à penser que les Martel, incarcérés depuis près de six mois, allaient sûrement bénéficier d’un jour à l’autre d’une libération conditionnelle. La réapparition prochaine de ces deux individus n’avait rien pour le réjouir ou lui remonter le moral.

L’euphorie des mois passés céda la place à l’angoisse et, finalement, à la déraison. Bernard se convainquit qu’un faux aveugle l’épiait dans ses moindres déplacements et qu’il n’attendait que le moment propice de lui sauter dessus. Cet homme agissait évidemment, selon lui, pour le compte des Martel.

Il se présentait de plus en plus souvent en retard à son travail, ce qui indisposait grandement son patron. Quant à

sa patronne, elle tentait d'arranger les choses car Bernard lui apparaissait comme un grand enfant. Elle l'écoutait s'épancher et faisait des pieds et des mains pour essayer de le comprendre. Mais Bernard devenait de plus en plus inaccessible. Il ne se livrait qu'au compte-gouttes et souvent, tenait des conversations à bâtons rompus, difficiles à suivre.

Un soir où, une fois de plus, elle avait accepté de le retrouver au restaurant après le repas, elle le trouva plein d'une mystérieuse nostalgie: il était, à n'en pas douter, au bord des larmes.

– Tu sais que j'ai un fils, Michou? lui annonça-t-il, d'entrée de jeu.

– Non, je l'ignorais, dit sa patronne toute surprise, non seulement d'apprendre que Bernard était père, mais de l'entendre également utiliser son diminutif, chose qu'il n'avait faite qu'une fois ou deux pour la taquiner.

Bernard demeura silencieux un moment, absent, avant de poursuivre :

– J'ai toujours pensé qu'un jour, tout s'tasserait et que j'irais le chercher... j'aurais aimé ça qu'y vienne vivre avec moi. Aujourd'hui, j'sais que j'ai bien agi en le tenant loin de moi. Le secret a toujours été et sera toujours bien gardé. J'sais qu'y est bien avec sa mère et son nouveau *chum*, ça devrait me suffire, hein? J'sais qu'y va pouvoir devenir un homme, avec eux autres.

– Ça me choque quand tu parles de même, s'exclama sa patronne. Devenir un homme... ce ne sont que des mots dépourvus de sens. Comment peux-tu dire une telle chose? Peux-tu m'expliquer ce que c'est d'abord, un homme, pour toi?

– Un homme, bien c'est... j'sais pas au juste, mais j'sais que si j'avais été une fille, j'n'en serais pas où j'en suis maintenant.

– Penses-tu vraiment ce que t'affirmes, Bernard?

Il ne répondit pas, paraissant totalement absorbé dans ses pensées. Lorsqu'il reprit la parole, il avait oublié la question posée :

– Si au moins j'avais eu d'l'amour, comme tout l'monde! C'est parce que j'en ai pas eu assez que j'suis comme ça, reprit-il, pour s'arrêter et rectifier : j'suis juste un grand niais. J'te dis ça, et en même temps j'me dis que j'me raconte encore des histoires. J'en ai eu d'l'amour, mais probablement pas celui qu'y me fallait...

À nouveau, il se tut. Sa patronne, devenue sa grande amie, respecta son silence, cherchant les mots qu'il lui aurait fallu prononcer pour apprivoiser cet animal qu'était en quelque sorte devenu Bernard. Après un long silence, il émergea de sa rêverie :

– J'sais pas si j'peux te dire ça, Michou, mais j'dois l'dire à quelqu'un; c'est trop pour moi. Heu... peux-tu m'expliquer, ma belle, comment une personne sent qu'elle est à veille de mourir?

– Dis pas de pareilles affaires, tu m'donnes la chair de poule, s'opposa-t-elle. Tu sais bien que t'es trop jeune pour avoir des idées d'même, c'est juste une mauvaise passe.

– J'aimerais ça pouvoir te croire, mais c'est là pis ça veut pas s'en aller, riposta Bernard en se frappant le crâne de la paume de sa main gauche. J'peux pas t'expliquer... ni te dire comment ou pourquoi, mais j'le sens. Même que des

fois, on dirait que j'le vois. J't'avoue que j'ai d'la misère à l'prendre en écoeurant, mais ça me lâche pas!

Il hoqueta plusieurs fois avant de se laisser aller à pleurer à chaudes larmes. Micheline, émue, se contenait difficilement.

– Pleure pas de même, Bernard, risqua-t-elle timidement lorsqu'il se fut quelque peu calmé. Tu sais bien qu'la vie est difficile pour bien des gens. Ce qu'il faut, c'est oublier, se retrousser les manches et recommencer jour après jour. On doit souvent se battre: quand c'est pas contre les autres, c'est souvent contre nous autres même. Tu l'sais bien, au fond. J'avoue que t'as pas été chanceux, mais est-ce que c'est une raison pour te complaire dans ça? Montre à tout le monde que tu vaux mieux qu'ils pensaient.

– Michou, j'suis devenu incapable d'me battre. J'voudrais être certain qu'tu comprennes ça: ni contre les autres, ni contre moi, répliqua-t-il en s'essuyant les yeux. J'ai juste envie d'me laisser couler...

– J'aimerais pouvoir t'aider, mais j'peux tout de même pas vivre à ta place, lui dit-elle, elle aussi au bord des larmes.

Comme s'il se résignait, Bernard cessa totalement de pleurnicher. Il donna l'impression, de longues minutes durant, de jongler avec une idée, avant de se décider à l'exprimer:

– Michou, y'a une chose que j'voudrais faire avant de mourir: c'est écrire mon histoire. J'voudrais qu'on se souvienne que j'ai existé. J'voudrais pas avoir vécu pour rien. J'aimerais qu'les gens sachent que j'ai chanté, brailé, aimé, mais surtout mangé d'la misère.

– Bien, fais-le! Écris ton histoire, réagit-elle. Je pense même que ça t'aiderait à panser tes blessures intérieures.

T'as pas besoin de mourir pour ça! D'ailleurs, une fois mort, j'vois pas comment tu pourrais le faire.

– Hein? Tu ris pas de moi? Penses-tu vraiment que j'en serais capable? lui demanda-t-il en la regardant droit dans les yeux, comme pour vérifier si elle était vraiment sincère.

Bernard caressa cette idée, un sourire quasi extatique aux lèvres.

– Ouais, c'est décidé, j'vais le faire. De toute façon ça va être facile, c'est tout écrit là, dans ma tête, avança-t-il.

Puis, faisant comme trop souvent volte-face, il lui dit :

– R'garde, le vois-tu? Y m'suit encore, l'écœurant, maugréa-t-il en désignant un homme à l'extérieur. Si j'le descends, les flics vont se faire un plaisir d'me faire coffrer jusqu'à mon dernier souffle. J'serai jamais en sécurité nulle part. R'garde, y s'amuse à faire semblant d'être aveugle. Si ce gars-là est aveugle, moi, j'suis le pape. J'sais que j'vois mieux que bien du monde. Qu'on me laisse un peu de temps, juste un peu de temps, tu vas voir que j'vais le brasser, ce monde-là...

– Dis pas de bêtises de même. Tu divagues, là!

– J'divague pas pantoute, Michou. J'voudrais aussi donner un bon coup de balai avant de «clairer» la place pour de bon; j'ai l'impression de devoir nettoyer cette espèce d'écurie-là! Même si ça s'limite juste à La Sarre, ça va être mieux que rien, hein? Qu'est-ce que t'en dis? Si j'débarrassais le coin des Martel, tu penses pas que l'pauvre monde dormirait mieux?

– T'en fais une fixation; lâche-les, c'est de l'histoire ancienne. Passe à autre chose et arrête de les chercher, le supplia Micheline.

– Viens pas m'dire qu'tu trouves ça normal qu'y arrivent à acheter autant de monde que ça. Le Bon Dieu a sûrement pas créé l'monde aussi monstrueux. En arrivant devant Lui, j'veux me sentir fier, bien... s'Il veut de moi, naturellement, ironisa Bernard.

– Est-ce que tu sais que t'es difficile à comprendre? Y m'semble que si t'arrêtais de te préoccuper du monde entier pour te concentrer seulement sur toi, tu verrais les choses autrement, lui suggéra-t-elle.

– Tu m'rappelles Noëlline quand tu m'parles d'même. J'trouve ça drôle que vous soyez *chums*, toutes les deux. J'devrais aller la voir; au fond, c'est un peu ma mère. J'sais qu'elle m'a aimé et a m'aime encore, j'en suis sûr! affirma Bernard avec force en serrant les deux poings. Y'a fallu que j'sois en prison quand son mari s'est fait tuer par un innocent qui a doublé sur le 20 milles. J'ai seulement pas pu aller la consoler. Quand j'y pense, ça m'écœure...

– C'est vrai qu'elle a pas eu de chance, la pauvre Noëlline, soupira Micheline. Son mari et ensuite son bébé, d'une leucémie, quelques années plus tard.

– J'pense que j'porte malheur à ceux qui m'aiment...

– Arrête de charrier, c'est rien de plus que le hasard.

– Moi, j'dirais que c'est d'la fatalité, suggéra Bernard, catégorique, avant d'ajouter sans transition: bon bien, ça s'arrête pas là, ma belle Michou! J'pars. J'laisse ma *job*, ça vaut mieux pour tout l'monde.

Quelques jours plus tard, soit le 9 avril 1981, Bernard quitta son emploi et se réinstalla le jour même à La Sarre. Il était habité d'une angoisse qui sans cesse augmentait, ne lui laissant aucun repos.

Personne ne saura comme il fut long, le compte des jours où la peur irraisonnée et incontrôlable s'amusa à marquer de plus en plus le visage de cet homme, cet être que tant de gens croyaient insensible. Comme si un grand vent l'avait privé de sa carapace protectrice, Bernard se retrouva nu et seul dans la tourmente de ses mille et une phobies, face à lui-même.

C'est alors qu'il ouvrit toute grande la porte, qui auparavant n'était qu'entrebâillée, à l'idée que seule la mort pouvait le délivrer de l'enfer dans lequel il se débattait sans répit. Après tout, n'était-elle pas qu'une transition ? Pourquoi ne pas la faire coïncider avec un affrontement final, accomplissant par le fait même, une œuvre utile ? Il allait attendre les Martel de pied ferme et les exterminer. Cette idée même l'exaltait. Ainsi, sa mort, qu'il acceptait maintenant comme nécessaire, allait servir de point de départ à la paix dans le secteur. Il pouvait même, de la sorte, faire un pied de nez aux corps policiers en débarrassant la population de ceux qu'ils voyaient comme de la vermine...

Bernard ne se baladant plus dans sa vannette sans avoir, au préalable, glissé sous la banquette un marteau ou un arrache-clou, voire les deux, jugea essentiel de moderniser son arsenal défensif. Il tronçonna sa carabine de façon à pouvoir la transporter partout avec lui. Elle devint un élément indissociable de son « équipement de survie ». Il prit également l'habitude de glisser cette même arme, chargée à bloc, sous son matelas avant d'aller dormir.

Il demeurait en alerte constante. Lui, que tous connaissaient comme étant la propreté même, en fut bientôt rendu à attendre que s'annonçât un de ses frères ou un de ses amis pour aller prendre sa douche.

TROISIÈME PARTIE

Des rires  
et des larmes



## Quand les nerfs lâchent

**B**ernard se présenta chez sa mère en début de journée, à la mi-avril.

– Salut, m’man! J’m’ennuyais de toi, dit-il d’un ton enjoué.

– C’est gentil de venir me voir, l’accueillit sa mère.

– J’ai pensé, tout d’un coup, qu’ça faisait toute une traite que j’t’avais pas rendu visite, ça fait que me v’là! J’ai même le goût de rester avec toi quelques jours, si ça t’dérange pas, minaуда-t-il en la serrant dans ses bras.

– Tu sais bien que j’demande pas mieux, l’assura-t-elle. On se voit si peu souvent.

Bernard alla ranger sa fourgonnette derrière la maison, à l’abri des regards d’éventuels passants. À sa mère, qui s’étonna de le voir prendre tant de précautions pour camoufler son véhicule, il répondit, comme un conspirateur étalant son complot devant une personne de confiance:

– J’ai l’goût de passer du temps juste avec toi pis si quelqu’un découvre que j’suis icitte, j’vais encore devoir te partager. J’tе veux à moi seul. On va en profiter avant qu’les jeunes reviennent de l’école.

La journée s'écoula, paisible. Bernard et sa mère en profitèrent pour faire le plein de jasette et rattraper le retard qu'ils avaient pris dans ce domaine. Bernard cachait adroitement sa nervosité sous des cascades de rires, mais avec la tombée du jour, il devint de plus en plus fébrile, tant et si bien qu'il ne semblait pas tellement s'apercevoir de la présence des autres enfants. Il soupa nerveusement et dès que la table fut desservie et la vaisselle rangée, il manifesta le désir que l'on éteigne les lumières, pour veiller dans l'intimité d'une petite lueur. Sa mère s'y opposa, en lui demandant la raison d'une telle fantaisie. Elle ne pouvait pas comprendre sa soudaine vulnérabilité et pourtant, il s'était bel et bien piégé en se rendant au fond de ce rang. Mais comment le dire, quand les mots ont perdu le sens réel de leur valeur et que tout est en brouille, autant dans sa tête que dans son cœur ?

– Si on éteint les lumières, j'pourrai pas vraiment te voir, lui dit-elle.

– Bien... c'est à cause des Martel. Il lui fallait fournir une explication. Y sont en ville, y veulent ma peau.

– Fais-nous pas des peurs de même ! Est-ce que la police le sait ?

– Si tu penses qu'la police va bouger, c'est mal les connaître. Faut que j'me protège tout seul.

– J'vais les appeler moi, si tu veux pas le faire.

Bernard refusa avec énergie et sa mère tenta de le raisonner tant bien que mal, en essayant de lui faire comprendre qu'il n'avait rien à craindre :

– Ces gars-là oseront jamais se présenter chez moi.

– T’as aucune idée de c’qu’y sont capables d’faire. Moi, j’sais qu’y peuvent venir, mais inquiète-toi pas, ce sont des lâches. Y vont attendre que j’sois seul pour me coincer.

– Correct, calme-toi. On va éteindre dans la cuisine pis le salon, on va juste garder la petite lumière de la cuisinière, accepta sa mère, voyant son affolement.

– T’es fine mais nous deux, dans le fond, on n’a pas besoin de s’voir le blanc des yeux pour s’parler, lui dit-il en lui caressant les mains.

Tôt le lendemain matin, alors que sa mère préparait le petit déjeuner, Bernard entra sous la douche, en chantant à tue-tête des airs de son enfance. Il était bien. Le soleil était radieux et ses idées noires semblaient s’être évanouies avec la venue du jour nouveau. Revenu à la source, il donnait à sa mère l’impression de se laisser gagner par une certaine quiétude.

Le dîner terminé, Bernard se rendit au dépanneur du village, où il rencontra une vieille religieuse qu’il n’avait pas vue depuis qu’il était jeune enfant. Passant outre la crainte que, sa réputation aidant, la religieuse pût refuser de lui adresser la parole, il l’aborda timidement. Le grand sourire avec lequel elle lui répondit lui fit l’effet d’un baume. Malgré les années qui avaient fait de lui un homme, la religieuse n’eut aucun mal à le reconnaître. Bernard vit défiler en un éclair une partie de son enfance, dans le visage presque transparent de la bonne sœur. Sans trop réfléchir et même sans trop savoir pourquoi, il lui demanda si c’était possible, pour elle, de lui accorder quelques minutes. Il se sentait quelque peu mal de sa requête. Il pensa qu’il serait bien, en terrain neutre, absent de tout partage émotionnel, pour se livrer sans retenue et en retirer

un certain bien-être. Il avait tellement besoin de parler qu'il pensa qu'elle pourrait l'aider à y voir un peu plus clair.

– Peux-tu passer au couvent dans une heure? lui proposa-t-elle.

En attendant l'heure de son rendez-vous, Bernard fouina ici et là, avant d'aller s'asseoir sur le perron de l'église paroissiale. Ses yeux s'attardant sur le paysage, il s'attrista de la désolation laissée par la fonte des neiges. Lui qui aurait voulu ne voir partout que de la beauté! Il laissa son regard errer sur les moindres recoins visibles de son petit patelin, et chaque détail réveillait des souvenirs... souvenirs qui, vus avec le recul, avaient un goût amer. Dire qu'il avait jadis abandonné tout ça avec tant de bonheur, plein d'espairs à n'en plus finir. Non. Décidément, sa vie n'avait pas pris la bonne tangente, mais à qui pouvait-il imputer la faute? Y'avait-il véritablement eu faute ou manquement quelque part? Dans le fond, cela importait peu car maintenant, il se sentait beaucoup trop épuisé intérieurement pour seulement tenter de chercher une réponse. Ce n'était plus la peine, il était désormais trop tard. Pourquoi lutter?

Il se secoua quelque peu, voulant fermer soigneusement son esprit aux souvenirs et à la nostalgie, mais le cœur n'y était pas. Il s'en alla sonner chez la religieuse. Curieusement, la conversation qu'il eut avec elle tourna à vide dans sa tête, comme s'il avait déjà catalogué les sujets abordés. Ou comme si les questions et les réponses qui s'y échangeaient ne pouvaient qu'aboutir à cette conclusion qu'il ressassait nuit et jour, involontairement: trop tard... trop tard. Qu'espérait-il en voulant lui parler? Se trouver une raison de poursuivre?

Il se surprit à penser, en retournant chez sa mère, qu'il n'était déjà plus de ce monde...

Le lendemain, Bernard quitta la petite maison aux odeurs pourtant rassurantes. Sa mère savait qu'il était inutile d'essayer de le retenir: on ne retient personne contre son gré. Tant que son grand était là, elle pouvait essayer de le protéger, alors qu'une fois parti, plus rien ne devenait possible. Elle devait le laisser faire son chemin car chacun est responsable de son destin. On ne change pas le désarroi des autres, même lorsqu'il suinte de tous les pores de leur peau, à moins qu'ils ne le décident d'eux-mêmes. On ne peut qu'essayer, avec la banalité de quelques mots:

– Reste encore un peu, le supplia-t-elle. Il n'y a rien qui te presse! Tu n'travailles pas, de toute façon. J't'en prie mon grand, ne t'en va pas tout de suite... Attends encore quelques jours.

– J'suis bien avec toi, mais j'suis beaucoup trop vulnérable. Insiste pas. J'sens le besoin de partir, j'parviens pas à trouver c'que j'cherche, bougonna Bernard.

– Mais que cherches-tu? lui demanda-t-elle.

– Si seulement j'le savais... j'cherche la paix dans ma tête. J'voudrais oublier que j'suis peut-être responsable de votre séparation. J'voudrais oublier toutes les bêtises que j'ai faites, j'voudrais oublier la prison. Si au moins j'arrivais à me sentir responsable de tout c'que j'ai fait... Si j'avais eu l'intelligence de pas toucher à la drogue et de travailler pour réaliser mes rêves; mon école d'éducation physique, j'l'avais au bout des doigts et pourtant... avec moi, tout foire.

Il pleura longuement et se reprenant, lui dit:

– Tu pourras pas être là toute ma vie pour me border, j'dois apprendre à régler mes problèmes! En plus, y'a la fille qui reste avec moi; j'lui ai promis des vacances, mentit-il.

Bernard mentait, mais si peu. Ainsi, s'il était vrai qu'une fille venait de temps en temps chez lui, elle n'y habitait cependant pas. Heureusement, devait convenir Bernard en son for intérieur que son mari, jouant double vie, se faisait plus présent ces temps-ci et qu'elle ne pouvait, par conséquent, s'absenter aussi souvent. Il aimait sa compagnie, mais commençait à la trouver trop accaparante. D'ailleurs, il inventait parfois n'importe quel prétexte pour demeurer seul.

Vers seize heures trente ce jour-là, Bernard quitta la maison maternelle, quelques minutes à peine avant que son jeune frère et sa petite sœur reviennent de l'école. Une boule dans la gorge, le cœur en grisaille et les yeux pleins d'eau, il roula vers La Sarre en tempêtant contre l'absurdité de la vie en général, et de la sienne en particulier. Revenu à son appartement, il tourna en rond, en proie à ses fantasmes, jusqu'à l'arrivée de Louis. Comme chaque fois où ils se retrouvaient ensemble, la tournée des bars commença.

– Au fait, j'y pense, s'étonna Bernard, alors que la soirée était déjà passablement avancée. On est juste mercredi, non? D'habitude, t'arrives seulement le vendredi.

– Bof, fit Louis, évasif, disons que j'ai pris un p'tit congé.

– C'est quoi ça, un p'tit congé? demanda Bernard, sceptique.

Louis tenta d'éluder la question :

– J’ai passé l’hiver à me geler les «gosses» dans l’bois pis là, le *foreman* commençait à me taper sur les nerfs. Disons que j’veux prendre ça lousse, pour une secousse.

– Louis, réponds-moi franchement, insista Bernard. Tu t’es fait mettre dehors, hein ?

– On peut rien te cacher, dit Louis, en tentant d’en rire. Tu sais bien qu’autrement, j’serais à l’ouvrage ; tout ça pour quelques p’tites bousculades.

Bernard prit le temps d’absorber cette information, avant de déclarer d’un ton moralisateur :

– Tu penses pas que t’aurais pu faire attention, encore, pour quelques temps ? T’avais quasiment fini ta conditionnelle. Y t’restait une, deux semaines à faire ?

– Pardon, monsieur : six jours, rectifia Louis, en faisant un effort pour conserver son équilibre. Mercredi prochain, j’vais être libre comme l’air, pis là, j’vais en faire chier une moyenne potée.

– Rectification : tu *aurais* été libre. Attend de voir la sentence qui s’en vient ! C’est pas d’même qu’tu vas pouvoir arriver à t’en sortir...

Bernard, qui était sur le point de poursuivre sa leçon de morale, se figea au beau milieu de sa phrase. Pendant quelques secondes, il demeura comme terrorisé, les yeux fixés à l’autre bout de la salle. Puis, sans desserrer les lèvres, il marmonna entre ses dents :

– Louis, faisons de l’air. Surtout, r’tourne-toi pas, y’a deux gars là-bas qui nous r’gardent avec un drôle d’air. Partons, avant d’avoir des problèmes. J’ai ni l’énergie ni l’envie d’m battre à soir.

– Chavire pas, riposta Louis, se fichant des conseils de Bernard.

Il se retourna brusquement pour voir qui troublait soudainement autant son frère.

– Eux autres, là? continua-t-il, sans baisser son timbre de voix. Le *boss* les a mis dehors la semaine passée.

– Louis, ferme ta gueule! Sortons d'icitte.

– C'est des *chums*, j'travailais avec eux autres en haut, dit Louis, en leur envoyant la main.

– T'es sûr de ça?

– Viens, j'vais te les présenter.

Louis esquissa un geste pour se lever mais Bernard l'empoigna, le faisant pivoter vers lui en le maintenant fermement.

– Louis, j'rentre. Viens avec moi. On a tout ce dont on a besoin à l'appartement, on va aller «s'effoier» à terre, dans le salon.

– Veux-tu bien m'dire c'qui t'arrive, Bernard? J'ai l'impression qu'tu perds les pédales. On dirait que t'es malade, lui cracha Louis, en le suivant à son corps défendant. Dis-moi c'qui s'passe ou bien tu t'en vas tout seul!

Louis se décida finalement à suivre Bernard sans en rajouter. Une fois dehors, après avoir regardé à gauche et à droite pour vérifier que personne ne pouvait les entendre, Bernard lui avoua, la mort dans l'âme :

– Louis, j'ai peur. Comprends-tu ça? J'ai peur, viens avec moi!

Bernard n'étant pas homme à se défilier de la sorte, Louis en conclut que ce n'était pas le moment de le laisser tomber. Il le suivit donc sans dire un mot.

Avant de pénétrer dans son appartement, Bernard sortit son couteau de poche et l'ouvrit; puis, ainsi armé, il inspecta soigneusement les lieux. Il ne parut véritablement soulagé que lorsqu'il eut barricadé la porte, à l'aide de deux grosses barres de fer.

Louis ne se permit que ce petit commentaire, en constatant que Bernard avait encore rajouté des éléments à ses mesures de sécurité:

– Tu penses pas que t'en mets un peu trop? Des fois, j'trouve que t'exagères, en leur donnant un peu trop d'importance. Y sont pas si forts que ça, pis on est deux!

– Charrie pas: j't'ai dit que j'ai peur. Oblige-moi pas à te l'redire, j'me sens déjà assez humilié d'même, gémit Bernard, des sanglots de colère dans la voix.

– Calme-toi, j'suis là. D'autant plus que ça tombe bien: j'viens de m'faire mettre dehors. J'peux même emménager avec toi, si tu veux. On serait idiots de payer deux loyers, mais j'voudrais pas t'déranger si ta «poupoune» se pointe.

Bernard haussa les épaules en entendant Louis soulever cette possibilité, afin de lui signifier qu'une telle perspective le laissait indifférent. Pour meubler le silence, Louis lui annonça s'être acheté un douze:

– On va aller le chercher demain, si tu veux. J't'en avais pas encore parlé, parce que j'savais qu'tu m'l'aurais «emprunté». J'l'ai barguigné à un gars qui voulait de l'argent pour faire un cadeau à une fille. J'avoue que j'en

ai profité; y'était rond comme un boudin, pour pas dire comme un cochon. T'aurais dû lui voir la tête quand y'a dessoûlé pis qu'la fille l'a envoyé promener, en gardant le cadeau.

– Un douze, tu dis? lança Bernard, appâté.

– *Yés*, monsieur!

Le simple fait de savoir que le lendemain, il pourrait avoir une arme de plus à portée de la main fut suffisant pour rasséréner Bernard. Et leur *party*, qui avait failli tourner court à cause d'une de ces crises intempestives dont seul Bernard avait le secret, repartit de plus belle. Ce dernier déconcertait même ceux qui le connaissaient depuis longtemps. Assis l'un à côté de l'autre, ils se mirent à boire et à fumer jusqu'au petit matin, riant de blagues cent fois répétées, s'amusant follement de bagatelles qui, en temps normal, leur auraient à peine soutiré un sourire de dédain.

Le lendemain, Bernard sauta du lit en chantant. Louis montant la garde à quelques pas de la salle de bain, il se laissa longuement caresser par le jet d'eau de sa douche. Il se sentait bien et confiant.

Ils déjeunèrent copieusement puis se rendirent à l'appartement de Louis. Bernard attendit ce dernier dans la voiture, comme il le faisait régulièrement depuis la libération conditionnelle de son jeune frère. Lorsqu'il se permettait d'entrer chez lui, ce n'était d'ailleurs jamais pour plus d'une ou deux minutes: ni l'un ni l'autre ne tenait à se faire prendre en délit par les autorités judiciaires. Passer leurs fins de semaine ensemble ne devait pas causer de problème particulier, étant donné qu'ils avaient de concert mis au point un scénario et qu'ils prenaient un malin plaisir à le peaufiner régulièrement. D'habitude, ils

entraient dans les bars l'un après l'autre. «Ah, bien bordel, si c'est pas l'jeune! J'pensais jamais te trouver icitte!» criait Bernard, à peu de chose près, en serrant Louis dans ses bras. «Tu parles d'un hasard, quand même!» renchérisait Louis. Personne n'était dupe, mais comme ils jouaient le jeu, valait mieux ne pas s'y mettre le nez.

Louis revint quelques minutes plus tard avec un sac à ordures à la main, dans lequel il avait entassé pêle-mêle quelques vêtements pour mieux camoufler son fusil. De retour à son appartement, Bernard examina l'arme avec attention en murmurant, en connaisseur :

– Ouais, c'est un maudit beau bijou! Avec ma carabine pis ton fusil, on va peut-être pouvoir faire quelque chose.

Ils tronçonnèrent l'arme avec une vieille scie à métaux et Bernard la déposa à côté de sa carabine, sur la table de cuisine. Ils passèrent une bonne partie de la journée à les huiler et les astiquer. Ils firent ensuite une incroyable virée: allant d'un ami à l'autre, d'un village à un autre et d'un camp de chasse à l'autre, sans oublier les maisons abandonnées, ici et là. On aurait juré qu'ils avaient la bougeotte, comme deux ours sortant d'une longue hibernation. Ils se payaient la traite, pour employer une vieille expression. Tout devenait prétexte à rire, emballant, amusant. L'euphorie était perpétuellement de la fête... une euphorie pas toujours naturelle, cependant. Après quelques heures d'une gaieté quasi ininterrompue, Bernard connut une autre crise d'abattement qui, comme toujours, se produisait sans crier gare. Il décida que la fête était terminée.

– J'suis pas pour fuir toute ma chienne de vie, hein?» servit-il à Louis en guise d'explication.

Devant ces sursauts, Louis se sentait étrangement démuné. Il proposa à Bernard, alors que celui-ci, maussade et renfermé, rongea son frein, étendu sur le canapé de la salle de séjour :

– Dis donc, Bernard, si tu l’invitais à souper demain, ta Michou, peut-être bien que ça nous requinquerait l’moral. Qu’en penses-tu ?

Cette idée lui plut car son visage s’illumina et il retrouva sa bonne humeur en un éclair.

– Sais-tu l’jeune que tes idées, parfois, y’ont de l’allure, se permit-il même de blaguer, en donnant une tape dans le dos de son frère. T’as raison, ça va être le *fun*. Y m’semble que ça fait une éternité qu’on s’est pas vus, j’vais l’appeler demain matin.

Tôt le lendemain, il téléphona à son ancienne patronne pour l’inviter à souper. Celle-ci accepta de bon cœur, sachant que sa présence et ses propos ne pouvaient que faire du bien à Bernard. Elle fut exacte au rendez-vous. Elle trouva là deux joyeux compères qui la firent rire aux larmes mais si elle se laissa, au début, totalement séduire par le sourire enjôleur de Bernard, elle ne tarda pas à se rendre compte que derrière l’excellent repas se cachait, plus que jamais, le désespoir et l’envie d’en finir au plus vite avec la vie. Elle qui avait nourri le secret espoir qu’il puisse avoir abandonné son « projet » déchantait rapidement. Même s’ils ne parlèrent pas d’un repas d’adieu, ils surent tous deux, sans se l’avouer, qu’il n’y avait aucun doute possible. Intérieurement, ils se montrèrent heureux du fait que Louis fût présent : cela leur facilitait inconsciemment les choses.

L’heure du départ venue, Bernard lui chuchota au creux de l’oreille :

– Adieu, ma belle Michou.

– Quitte la région, Bernard, lui conseilla Micheline. Va te r'faire une autre vie, l'implora-t-elle presque à l'oreille. Tu m'enverras des cartes postales. Dis-moi que tu vas quitter le coin.

– Michou, ma tendre, ma douce, perds pas ton temps : si moi j'm'en vais, qui va essayer de s'battre pour un peu de justice ? Si ma vie a été inutile, j'veux qu'ma mort serve à faire réfléchir.

Le lendemain, Bernard se leva dans un état de découragement inquiétant. Louis passa la journée à l'écouter se raconter et à tenter, en vain, de le reconforter. Bernard ressassait les déboires de sa tumultueuse existence, tout s'embrouillait au plus profond de son être. Il passa sa journée à pleurer et à rager contre tout ce qui avait fait naître en lui détresse et révolte. Il aurait juré que tout se précipitait pour l'amener, de gré et de force, à un point « x » de son existence.

Le jeune homme n'avait jamais connu de moment semblable. D'ordinaire, lorsqu'il éprouvait des périodes *down*, cela ne durait guère plus que quelques minutes. Son frère le ramassait à la petite cuiller et avait l'impression d'avoir sauvé les meubles en attendant la prochaine attaque, mais à présent, il ne savait plus que penser.

Louis décida de s'absenter quelque peu le vendredi au cours de l'après-midi, alors que Bernard donnait l'impression de dormir à poings fermés. Il se sentait dépassé par les ritournelles de son frère. Il marcha un bon moment à l'extérieur pour se détendre. Il pensa à son rendez-vous mais se dit qu'il ne pouvait laisser son frère seul aussi longtemps. Il jongla avec ce que la vie

exigeait de lui, en regard de son frère aux prises avec ses démons intérieurs.

Réalisant que Louis était sorti, Bernard, étendu sur son lit les yeux grands ouverts avec bras et jambes écartés, s'abîma dans la contemplation de la grisaille du plafond. Il ferma les yeux et essuya une larme qui perlait sur sa joue; puis d'un solide coup de reins, se retrouva sur ses deux jambes, comme saisi d'une inspiration. Il sortit de la poche arrière de son pantalon son maigre portefeuille de similicuir délavé. Le compte de ses billets se fit rapidement. Il quitta son appartement d'un pas décidé, s'installa au volant de sa fourgonnette et démarra. Il roula d'abord lentement d'une rue à l'autre pour venir, finalement, s'arrêter devant la quincaillerie Rona. Il fit l'acquisition de contenants de naphte qu'il rangea dans sa vannette, après avoir baratiné quelque peu la caissière.

De retour à l'appartement, Louis trouva Bernard plus calme; il paraissait plus serein, sa période creuse semblant passée. Il eut alors l'envie de lui dire: «J'ai juste le temps d'me rendre à mon rendez-vous pour ma probation», mais il n'osa pas. Bernard lui tendit un joint, après en avoir pris une bonne bouffée. Il téléphona à sa petite amie pour l'aviser qu'il était préférable qu'elle ne cherchât pas à le voir pendant quelques jours. Il désirait être seul avec son frère pour réfléchir, et il raccrocha sans lui permettre de placer un mot.

Louis n'arrivait pas à comprendre le comportement de son frère et cela l'inquiétait, compte tenu de l'état dans lequel il l'avait laissé, une heure auparavant. Bernard affichait une bonne humeur, comme si d'un coup de baguette magique, ses problèmes s'étaient envolés. Comme s'il avait accepté l'inacceptable, tel un patient au bout de sa route.

Un peu avant seize heures, l'agent de probation, qui se rendait au Centre commercial de La Sarre, rencontra à sa grande surprise les deux frères.

– Tiens, tiens! fit-il semblant de s'étonner en les voyant ensemble. Je suppose que c'est par hasard que vous v'nez d'vous rencontrer, c'est bien ça?

– Pas d'doute que c'est par hasard, monsieur Bélanger, mentit Bernard. Mon frère et moi, on commence à avoir hâte qu'la conditionnelle soit finie. Que voulez-vous, ensemble, on forme une belle équipe.

– Ce serait probablement bien mieux, autant pour l'un que pour l'autre, que les choses soient différentes, lui répondit monsieur Bélanger.

– C'est bien d'valeur pour ceux qui pensent comme vous, monsieur, mais c'est d'même et ça va rester d'même, insista Bernard, provocant.

Monsieur Bélanger préféra ne pas relever la remarque, s'adressant à Louis:

– On ne devait pas se voir, aujourd'hui, à quinze heures?

Louis se frappa la tête du plat de la main avant de répondre, jouant l'innocent:

– C'est l'bout du bout, ça m'était complètement sorti d'la tête, cette affaire-là!

– Voyons donc l'jeune, l'interrompt Bernard, niaise-le pas, y pourrait penser qu'tu l'prends pour un innocent. Dis-lui la vérité; après tout, c'est un monsieur intelligent. Dis-lui tout simplement que t'avais pas envie d'aller t'faire

sermonner. Y'a des jours comme ça ou qu'on veut juste la paix, et qu'on n'a pas l'goût de s'faire réprimander comme des enfants d'école. Si tu lui dis clairement, y va comprendre, pas vrai, monsieur Bélanger?

Bernard soutint sans broncher le regard de l'agent de probation, qui lui dit simplement :

– Écoute Bernard, je n'sais pas, au juste, à quel jeu tu joues, mais quand tu joues avec les autres, tu dois accepter les règles. Quand on trouve ça trop dur d'être en probation conditionnelle, on s'arrange pour plus avoir affaire avec la justice.

– Vous voulez rire, monsieur Bélanger! Vous l'savez aussi bien que moi qu'les polices nous lâcheront jamais! On a été choisis pour être leurs têtes de turc, débita Bernard, très sérieux.

– Décidément, Bernard, quand j't'entends dire des âneries pareilles, j'me demande si t'es vraiment intelligent, lui lança monsieur Bélanger, en le fustigeant du regard.

Monsieur Bélanger n'écoula que d'une oreille distraite les vagues excuses que bredouilla Bernard. Il fit promettre à Louis de lui téléphoner sans faute le lundi matin :

– Autrement, tu risques de devoir en subir les conséquences.

– Promis, murmura Louis.

Il n'avait pas fait dix pas qu'un «Hep! Monsieur Bélanger!» des plus retentissants le fit se retourner. Bernard, mi sérieux, mi arrogant, lui faisait de grands signes en marchant vers lui.

– Oui, Bernard?

– J’veux pas vous embêter avec ça, mais mon rapport préférentiel, vous l’oubliez pas, hein?

Monsieur Bélanger, surpris de cette demande, se contenta de répondre :

– J’veis voir à ça, appelle-moi la semaine prochaine.

Les deux hommes se saluèrent poliment. Tournoyant sur lui-même, Bernard se mit au pas de course, en faisant signe à son frère de le suivre dehors tout en se retenant pour ne pas pouffer de rire. À peine dehors, il n’y tint plus et s’esclaffa :

– Qu’est-ce qu’tu viens d’faire d’aussi drôle? demanda Louis.

– Tiens-toi bien, lui rétorqua Bernard, en rigolant de plus belle.

– Explique-toi, comme ça, on va peut-être pouvoir rire à deux! Peux-tu m’dire c’que tu manigances, pour rire de même?

– C’est bien simple: on va lancer les chiens après lui, réussit-il à lui dire en se tenant les côtes. Y va voir c’que c’est de les avoir aux fesses!

– Es-tu en train de capoter? Comment vas-tu faire ton compte?

– Mon Louis, sors la plaque qu’on a volée l’autre jour, est cachée en dessous du siège, pis prend le tournevis.

Toujours en riant du bon tour qu’ils allaient jouer à l’agent de probation, Bernard manœuvra sa fourgonnette et alla se stationner derrière l’automobile de l’homme.

– Tu vas changer la plaque, ordonna-t-il à Louis. Moi, j’surveille en ayant l’air de rien. Si j’siffle, tu feras semblant de chercher quelque chose en dessous d’la vannette.

Le parc de stationnement étant fort achalandé, la substitution des plaques risquait de n’être pas chose facile. Il fallait surtout éviter que les hommes qui attendaient, assis dans leur voiture, en viennent à se poser des questions.

– Dépêche-toi! lui cria Bernard après un moment, on n’a pas toute la journée!

– Ta gueule! lui répliqua Louis, t’as juste à venir le faire à ma place.

Quelques secondes plus tard, Bernard l’avisa que monsieur Bélanger sortait du centre commercial :

– Louis, laisse tomber. Embarque, ça urge!

Bernard n’attendit même pas que Louis ait refermé la portière pour démarrer. Il accéléra en espérant, contre toute logique, pouvoir sortir du parc de stationnement sans se faire remarquer. Mais dans la nervosité, il appuya trop fortement sur l’accélérateur et le crissement des pneus attira l’attention de l’agent de probation. Celui-ci reconnut sans peine la vannette du fuyard.

Quelque peu inquiet, il examina son auto, en fit deux ou trois fois le tour et vérifia si les portières étaient bien verrouillées. Pensif, il sortit son trousseau de clés et s’installa derrière le volant. Après avoir jeté un rapide coup d’œil au tableau de bord, il examina minutieusement l’intérieur de la voiture. Il ne se sentait pas très à l’aise mais savait que ce cirque pouvait très bien n’avoir été que du cinéma destiné à l’impressionner. Quoiqu’avec Bernard... Finalement, il

démarré lentement, circonspect, et se dirigea vers le garage le plus rapproché, pour demander au mécanicien de service d'inspecter son automobile dans les moindres détails. Le mécanicien se montra légèrement étonné par cette requête assurément peu fréquente. Monsieur Bélanger dut lui avouer avoir vu des gens en libération conditionnelle et se trouvant sous sa responsabilité, rôder autour de son véhicule. Le mécanicien vérifia soigneusement les pièces susceptibles d'être altérées sans rien trouver d'anormal mais au moment de partir, l'agent réalisa que ce n'était pas sa plaque d'immatriculation.

– Je vois, je vois, dit-il.

Fiers d'eux, les deux frères réintégrèrent l'appartement de Bernard, où ils s'abandonnèrent à une oisiveté qui devint vite mélancolique. Ils avalèrent une bouchée sur le coin de la table puis s'allongèrent, donnant l'impression d'attendre... ils n'auraient su dire quoi. Bernard, voulant à tout prix meubler son désœuvrement, convainquit Louis d'aller faire un tour en ville.

Ils prirent le chemin du bar le plus proche. Sur place, Bernard observa un moment son cadet boire sa bière, alors qu'il prenait une boisson gazeuse. Il laissa errer son regard ici et là dans l'établissement et il repéra finalement un *pusher* notoire, assis au bout du comptoir.

– Bouge pas, l'jeune, j'veais aller renouveler mon stock, déclara-t-il en se levant. On sait jamais, on risque d'en avoir besoin.

Il se dirigea vers l'homme, lui glissa quelques billets dans la main et ce dernier, après avoir fait le compte, lui donna un sachet qu'il glissa discrètement dans une poche

intérieure de son manteau. Bernard retourna s'asseoir avec son frère et termina lentement son *Coke*.

– C'est pas dans c'trou-là qu'on va s'désennuyer. On peut certainement trouver mieux ailleurs, la soirée est encore jeune. Tu viens? suggéra-t-il à Louis en se levant.

Ils errèrent au hasard un moment dans les rues de la ville. Ils donnaient l'impression de royalement s'ennuyer quand finalement, l'inspiration jaillit:

– Je l'ai! s'exclama Bernard. Y'a un nouveau bar qui ouvre à Macamic, à soir. Que dirais-tu d'aller faire une p'tite virée? D'habitude, quand un propriétaire ouvre un nouveau bar, y met le paquet. Ça risque d'être moins morne qu'ailleurs, hein?

Ils se rendirent donc sur place où, pendant plus d'une heure, ils sirotèrent leur consommation en parlant avec l'une et l'autre de leurs vieilles connaissances, tout en observant l'agitation que suscitait l'ouverture de ce nouveau commerce. Bernard, vite blasé, manifesta encore le désir de partir. Il ne tenait décidément pas en place.

Une fois de plus, ils prirent place dans la vannette mais plutôt que de démarrer, Bernard sortit le sachet qu'il avait acheté plus tôt, à La Sarre. Louis siffla de satisfaction en regardant son aîné, un sourire moqueur aux lèvres, roulant un joint avec attention pour ensuite le lui donner.

– Tiens, c'est pour toi.

Sans attendre, Bernard s'en roula un autre et l'alluma:

– T'es fou, protesta Louis. C'est du gaspillage, on aurait bien pu prendre le même!

Bernard ébaucha un sourire, qui se termina en rictus.

– Bof... mettons que j'ai besoin de refaire mes forces, pis que c'est l'meilleur moyen.

– J'vois pas pourquoi t'aurais besoin de tes forces à soir, répliqua Louis.

– On sait jamais, disons que pour c'que la vie m'doit et qu'elle me donnera jamais, j'aime bien me rattraper, de temps en temps.

Il y eut un instant de silence, alors que les deux frères tiraient consciencieusement des bouffées de leur joint respectif.

– Bernard, penses-tu qu'on va pouvoir s'en sortir, nous deux? demanda soudain Louis.

Bernard regarda son frère avec un regard à la fois tendre et déterminé.

– Toi, j'peux pas vraiment l'dire, mais moi, j'en ai même pas envie. J'retournerai plus jamais en prison. Mais j't'avoue que parfois, c'est plus simple quand les autres décident et que t'as juste à exécuter leurs ordres. En prison, on te nourrit, on te loge, tu peux étudier, réfléchir, t'affirmer. Moi, c'est là que j'ai appris à jouer aux échecs, c'est là que j'suis devenu bilingue. Là-bas, y'a des gens de toutes les couches d'la société: des innocents, des imbéciles, des avocats, des prêtres, des manipulateurs, des violeurs, des pédophiles, des voleurs, des malades mentaux. C'est loin d'être facile de toujours cohabiter avec tout c'monde-là. Ceux qui s'imaginent qu'en prison, on r'trouve juste des batteurs de femmes, des assassins pis des voleurs n'ont aucune idée de c'qui s'passe derrière les murs. J'en ai

bavé un moyen coup. Mais c'est là que j'ai appris à vivre et comment me comporter; j'pourrais quasiment dire «à ressembler à un monsieur». J'ai longtemps rêvé à la liberté, mais à chaque fois que j'l'ai eue, j'l'ai gaspillée. J'sais pas si tu le réalises, mais tu fais exactement la même chose que j'ai faite. J'trouve de plus en plus difficile de prendre des décisions éclairées. Pour répondre à ta question, pour moi, m'en sortir, ça me semble impossible. J'en suis devenu incapable et même si j'l'étais, j'sais qu'ça n'en vaudrait pas le coup. La société est malade, pourrie à l'os. On dirait que personne s'en rend compte, tout l'monde avale n'importe quoi. C'est vrai que, quand on a l'gros bout du bâton, on peut faire croire n'importe quoi à n'importe qui.

Bernard eut un geste ironique vers le bar devant lequel le véhicule était stationné.

– ... Les as-tu vus? Non, mais pour de vrai? Dans grosse boucane, le dos courbé probablement, même pas de vie sexuelle, sans compter qu'la grosse majorité ont rien: j'veux dire, pas de rêves dans tête!

Louis ne disait rien. Il semblait méditer les paroles de son frère aîné.

– Tu me d'mandes si on va s'en sortir? Moi, j'ai juste envie d'te dire qu'eux autres, la majorité là-dedans, y'ont encore moins de chance que nous deux. Parce qu'eux autres, y savent même pas, les innocents, qu'y sont pognés, incapables d'avoir des sentiments. Est-ce que tu les as vus comme y faut? Toute une *gang* de «siroteux». Les hommes d'un bord, les filles de l'autre. Quand y'ont la chance de coucher avec l'autre bord, c'est *go, go...* durant ce temps-là, leurs femmes attendent à maison. Quand y rentrent, y font semblant d'leur faire l'amour à grosse

noirceur, le plus vite possible, en faisant semblant d'les aimer. Y'a plus rien de vrai, ça vaut pas l'coup de s'battre.

Louis, légèrement absent, demeura muet tandis que Bernard fixait le bout rougeoyant de son joint, comme s'il avait pu y trouver une solution.

– Ouais! Qu'est-ce qu'on peut faire? La société est à l'envers. L'monde est devenu incapable de s'parler, de s'aimer. Y passent des heures devant la maudite télévision, sans prendre la peine de s'regarder. Les gens s'pâment devant les histoires d'amour à l'eau de rose qui s'déroulent dans leur salon. Y oublient que dans leur maison, y'a plein d'autre monde qui jouent des *games* pas toujours drôles, mais tout l'monde préfère s'fermer les yeux et s'relancer la balle. Non, franchement, pour moi, ça vaut plus l'coup de vivre.

Bernard mit le moteur en marche et roula lentement en direction de La Sarre. Chemin faisant, autant pour briser le silence que parce qu'il voulait le mettre dans le coup, il confia à Louis avoir fait l'acquisition de quelques gallons de naphtha au cours de l'après-midi, nourrissant alors l'idée d'incendier le logement des Martel. Ils ne s'arrêtèrent pas une minute à penser qu'il n'y avait pas que les Martel qui vivaient dans cette bâtisse. Louis, sous l'effet de son joint, adhéra d'emblée à la perspective du gigantesque flamboiement.

– En y pensant bien, j'suis plus certain que c'est une bonne idée. De toute façon, chez les Martel ou ailleurs, ça sera toujours du pareil au même, articula péniblement Bernard, la bouche pâteuse, alors qu'ils pénétraient dans la ville.



## Chasse à l'homme

Peu de temps après, les pompiers de La Sarre furent appelés sur les lieux d'un incendie. Un immeuble comportant plusieurs logements laissait s'échapper de longues langues de flammes, indice flagrant qu'il y avait eu accélérant. Alors que les pompiers se demandaient par où ils devaient commencer à combattre le sinistre, un second appel fut lancé : le feu s'était déclaré quelques maisons plus loin. Le chef des pompiers divisa alors ses effectifs et demanda que l'on tente de trouver d'autres pompiers avant que la ville n'y passe. On dut également rappeler au travail tous les agents de la Sûreté de la ville en congé, car on commençait à craindre l'action d'un pyromane. Il fallait aussi, de toute urgence, s'organiser pour contenir les curieux qui affluaient. Parmi eux, Bernard et Louis regardaient le spectacle après avoir été se débarrasser de la vannette, étant revenus en bicyclette. L'un comme l'autre s'attendrissaient bruyamment sur le malheur qui s'en prenait, comme toujours, à de pauvres gens. Voyant la rage qui sévissait autour des maisons en flammes, ils ne s'attardèrent cependant pas sur place, Louis manifestant à Bernard son intention de quitter les lieux sur-le-champ.

– R'prends ta bicyclette et r'tourne chez toi. J'vais aller t'ramasser.

Bernard alla s'approprier discrètement l'auto de l'un de ses frères, comme il l'avait fait pour la bicyclette. Ils partirent alors chacun de leur côté.

Dans l'hystérie collective qui gagnait la foule, des hurlements aigus se firent entendre: ceux d'un couple, venant soudainement de constater que leur enfant dormait à l'intérieur de la maison en flammes. L'homme avait quitté la maison en croyant que sa femme s'occupait de l'enfant... et elle avait dû sauter précipitamment par la fenêtre, certaine que son mari la suivait avec la petite. Ce n'est qu'en se retrouvant parmi les dizaines de badauds qui accouraient de toute part qu'ils mesurèrent l'ampleur du drame qui les frappait, mais il était déjà trop tard: l'immeuble n'était plus qu'un brasier infernal. La dernière personne à avoir quitté l'immeuble l'avait fait *in extremis*, quelques minutes auparavant. Un homme qui, au prix de multiples brûlures, avait réussi à sauver son fils et luttait maintenant pour sa vie. L'heure n'était plus aux tentatives semblables. Un jeune couple était parvenu à sortir par une fenêtre. La femme, en sortant, avait vu un homme partir précipitamment en bicyclette. Il lui fallut, par la suite, se rendre jusqu'à Montréal sous bonne garde policière, afin de répondre aux questions des enquêteurs qui espéraient qu'elle donne le plus de détails possible sur cet homme.

Après avoir fait un crochet jusque chez lui pour y récupérer un trousseau de clés dérobé quelques semaines plus tôt, Bernard alla chercher l'automobile et par la suite, Louis. Ce dernier, qui arpentait le trottoir en l'attendant, ne put s'empêcher de protester lorsqu'il vit Bernard au volant du véhicule, aisément reconnaissable, de leur frère aîné.

– T'es carrément fou! Tu vas t'faire tuer, si jamais y'apprend ça.

– Voyons donc, j’l’ai juste empruntée pour une heure ou deux, y s’en apercevra même pas! le rassura Bernard. Embarque, on va faire un p’tit tour pendant qu’les chiens sont occupés.

Sans fournir de précisions à Louis quant à leur destination, Bernard emprunta diverses petites rues, de façon à éviter les embouteillages causés par les automobilistes qui se pressaient, nombreux, vers le principal foyer d’incendie.

– Veux-tu m’dire, Bernard, où qu’on va?

– J’ai pris ton revolver dans vannette pis j’l’ai transféré en dessous du siège, avec ma carabine, dit-il à Louis, éludant la question. J’ai ramassé les balles. J’arrive pas à comprendre qu’tu puisses avoir acheté un fusil au lieu d’une carabine. J’ai l’impression qu’tu fais pas encore la différence entre les deux. Enfin, c’est pas aujourd’hui que j’vais te donner un cours, ni t’apprendre à réfléchir.

Louis regarda son frère d’un air inquisiteur :

– Pas un hold-up, tout d’même?

– Viens pas m’dire qu’tu connais pas déjà la réponse!

Louis blêmit, ne voulant surtout pas entendre cette fameuse phrase.

– Justement, Louis, un... comme tu dis, se moqua-t-il.

– J’sais qu’on en a déjà parlé, mais c’était juste pour parler d’même. J’te rappelle que j’suis encore en libération conditionnelle. C’est pas vraiment l’temps d’faire une pareille folie, on peut attendre, plaïda Louis, tout tremblant.

Bernard gara la voiture en bordure du chemin. Son regard froid et déterminé, que la faible lumière intérieure

rendait encore plus inflexible, glaça Louis. Il ne se sentait pas prêt à commettre un vol à main armée, possibilité qu'ils avaient maintes fois évoquée, mais qui, chaque fois, lui paraissait tellement lointaine. En fait, il n'avait jamais vraiment cru qu'un jour, il se trouverait dans le feu de l'action, en sachant ne pas être de taille à affronter son frère et ses arguments.

Un silence s'installa et Bernard reprit la parole. Son ton, à la fois serein et calme, prouva à Louis qu'il n'était plus question pour lui de tergiverser : rien ne ferait changer son frère d'avis.

– Écoute l'jeune, lui dit Bernard en lui touchant le bras. Si tu veux, on va r'garder les choses en face. Moi, j'ai à peine cinquante « piasses » dans mes poches pour passer un mois et j'suis certain que t'en as pas beaucoup plus que moi. J'me sens incapable de travailler et toi, tu viens de t'faire mettre dehors. En ce moment, les polices sont toutes occupées avec les feux. C'est maintenant ou jamais, tu comprends, c'est l'temps ! Intérieurement, Bernard jubilait car il avait su s'approprier les bons mots. Nos frigidaires sont vides, on va les remplir. Quand la chance se pointe, faut pas hésiter et faut sauter dessus. On trouvera jamais mieux que maintenant.

Louis avait participé à la diversion sans jamais réaliser l'enchevêtrement, ni imaginer les réelles conséquences du feu. Il venait, à son insu, de se mettre sous le joug de son frère, qu'il savait pourtant au bout de ses forces psychologiques :

– Change d'air, Louis, pis mets ça !

Ce dernier s'empara des gants que lui tendait Bernard et devant l'insistance de ce dernier, il dut les enfiler, bien que

la chose lui parût totalement superflue. Puis, après quelques amicales bourrades qui les amenèrent dans les bras l'un de l'autre, Bernard redémarra et fila en direction de Macamic.

Bernard entra dans la ville lorsqu'il constata que le réservoir d'essence était bas. Il se dirigea donc vers la station-service susceptible d'être encore ouverte à cette heure. Il réalisa, en s'approchant des pompes, que l'établissement était fermé. Tout heureux, Louis lui suggéra de faire demi-tour :

– Retournons, on va avoir en masse l'temps de s'reprendre. C'est peut-être bien un signe du destin.

Bernard allait lui aussi se rendre à l'évidence et rebrousser chemin, mais il ne pouvait pas se permettre de se retrouver en panne sèche après avoir perpétré un vol à main armée. Il vit alors une voiture se diriger vers la porte de la station-service. Le conducteur y entra.

– La chance nous accompagne, se réjouit Bernard. Nul autre que l'propriétaire en personne. Y d'vait avoir oublié quelque chose. Comme tu peux voir, mon Louis, la fortune nous sourit. On a juste à lui d'mander d'ouvrir ses pompes. Y peut pas nous refuser ça, hein? Tu mets ma carabine sur tes genoux, le canon pointé vers lui.

Bernard manœuvra vite pour se rapprocher des pompes et crut bon d'ajouter, l'air méchant : « Si y refuse, bien... tant pis pour lui! » Le propriétaire des lieux, qui allait regagner son véhicule, vint poliment l'aviser que la station était fermée.

– J'sais, mais j'en ai besoin, lui répondit Bernard en tentant de donner à sa voix une inflexion d'agressivité. Juste pour dix « piasses ». Tenez, les voilà.

Ne se sentant pas tellement rassuré devant ces clients gantés avec une arme sur les genoux, il se dit qu'il valait mieux pour lui ne pas s'attirer d'histoires et alla ouvrir les pompes sans protester. «Après tout, se dit-il, ce n'est l'affaire que de quelques minutes». Dans l'automobile du propriétaire attendait un ami de ce dernier, un agent de police de la communauté urbaine de Montréal, en congé. Le policier suivit placidement des yeux toute la scène. Il voyait bien que quelque chose d'étrange se passait, mais les agents de police voient tellement de choses inhabituelles qui, en réalité, n'ont aucune signification particulière, qu'ils se doivent de ne pas sauter tout de suite aux conclusions et jouer au «Colombo». Il se borna à jeter un coup d'œil sur la plaque d'immatriculation, par simple réflexe, et s'amusa à en répéter dans sa tête les chiffres et les lettres qui y étaient inscrits. Ces derniers formaient un ensemble facile à retenir.

– T'as décidé de pas avoir d'embêtements avec eux autres?

– Je pense que j'étais mieux d'ouvrir les pompes: des gants, une arme...

Comme pour dérouter le propriétaire de la station-service, Bernard se dirigea en direction de Rouyn-Noranda. Puis, dans une courbe, il emprunta le premier rang et s'immobilisa, toutes lumières éteintes, sur cette route déserte. Avant de revenir sur ses pas, il entreprit de bousculer son frère, qui paraissait se tasser toujours davantage dans son coin, au fur et à mesure que le moment d'agir approchait.

– C'est bien simple: on s'en va au restaurant Raymond, lui confia Bernard. Tu sais, à côté du nouveau bar? Tu vas voir, ça va aller comme sur des roulettes. La caisse est

placée à peine à trois pieds d'la porte. J'ai mangé assez de fois dans c'bordel de restaurant-là pour savoir comment ouvrir le *cash*.

– Penses-tu vraiment qu'on va devoir se servir de nos armes?

– Selon toi, comment penses-tu que ça s'fait, un vol à main armée? Certainement pas les mains vides, s'emporta Bernard.

– C'est pas ça que j'veux dire, reprit Louis, livide.

– Louis, j'ai pas l'intention d'aller tuer du monde plus que toi. C'est pour intimider les clients. Eux autres, ils ignorent c'qu'on va faire! hurla Bernard. Fais-tu exprès pour rien comprendre?

– Pas si fort, le calma Louis. J'comprends. J'essaye, au moins. Tu devrais en faire autant. C'est mon premier vol à main armée, ça m'énerve!

– Correct, correct. On se calme, d'accord? Fais juste penser qu'on a besoin de manger, nous autres aussi, comme tout l'monde. Tu vas voir, c'est pas si difficile que ça, dans l'fond! Toi, tu vas juste avoir à tenir les clients en respect, en t'arrangeant pour que personne se doute une seconde que c'est la première fois qu'tu lèves ton arme sur quelqu'un. Moi, j'm'occupe du reste. Si jamais y'en a un qui prend les nerfs, reste calme, j'vais m'en occuper. Ça t'va? lui expliqua-t-il d'une voix plus posée.

– Quand même, se lamenta encore Louis, t'aurais pu m'en parler, j'me serais fait à l'idée.

Bernard respira profondément avant de répliquer. Il ne pouvait plus se permettre de s'emporter. Il devait se faire

mielleux pour rassurer son frère car ils étaient presque déjà rendus à destination.

– Louis, tu savais bien qu'on allait passer aux actes un jour ou l'autre, se défendit Bernard, mais sans élever la voix le moins du monde. Viens pas m'dire que t'ignorais pourquoi on a volé les plaques de l'agent de probation, ni pourquoi on a mis l'feu.

– J'pensais que c'était pour s'amuser, comme un genre de scénario, avoua Louis, tout penaud.

– À mon âge, quand on fait de quoi, d'ordinaire, c'est pas pour s'amuser. J'ai été trop longtemps en prison pour faire des niaiseries qui mènent à rien. À t'voir, j'dirais qu'la prison a eu aucun effet sur toi. J'pense même que c'est le contraire. T'as probablement même pas rencontré «la ma tante». Bon, bien on est arrivés, c'est icitte que ça s'passe.

Il gara l'automobile derrière le bar, prêt à partir rapidement mais à une certaine distance de la porte du restaurant.

– Icite, les gens pourront pas voir la belle auto que notre grand frère nous a gentiment prêtée, sans l'savoir.

– Tu trouves pas que ça fait un sacré bout à marcher? s'inquiéta Louis. Si jamais faut qu'on s'tire en vitesse, on va avoir l'air fin!

– Si j'avais voulu qu'les gens reconnaissent le «char», j'avais qu'à prendre ma vannette, p'tite tête, le taquina Bernard. Glisse-toi ce bas-là sur la tête, pis va surtout pas l'enlever si quelqu'un t'énervé, correct?

– Coudon, m'prends-tu pour un cave? dit nerveusement Louis, en essayant de démontrer qu'il s'était fait à l'idée.

Ils se couvrirent la tête et sortirent dans la nuit, leurs armes quelque peu cachées sous leur manteau. Ils ne virent personne en franchissant la distance les séparant de l'entrée. Bernard poussa violemment la porte et s'élança à l'intérieur en hurlant :

– Personne ne bouge, c'est un vol à main armée ! Soyez calmes et restez assis à votre table ; de même, y vous arrivera rien.

Louis demeura devant la porte, tenant en respect les nombreux clients de l'établissement avec la carabine. Bernard s'avança vers la caisse et de la main gauche, sa droite occupée par son arme, il déclencha le mécanisme pour ouvrir le tiroir-caisse. Une serveuse sortit de la cuisine avec un grand plateau au même moment. Bernard lui cria :

– Vol à main armée ! V'nez m'aider !

La serveuse, stupéfiée, tournoya sur elle-même et sans même s'en rendre compte, retourna à la cuisine. Ne voulant pas perdre un temps précieux à la poursuivre alors qu'elle s'était sans doute évanouie près des casseroles, Bernard fut donc obligé de prélever lui-même l'argent contenu dans la caisse. Puis, rejoignant son frère qui tenait toujours en joue les clients immobiles, il déclara, d'une voix qu'il voulait à la fois ferme et impérative mais aussi légèrement moqueuse :

– Nous autres, on va y aller. Bonne fin de soirée, mesdames et messieurs. Continuez à manger calmement, et y'est interdit de vous lever avant dix minutes, sinon... On vous remercie de votre collaboration, et à la « revoyure ».

Sur quoi, après un grand salut exécuté maladroitement avec son bras gauche, encombré par le butin, Bernard ouvrit la porte pour laisser passer son jeune frère. Ils s'apprêtaient à déguerpir à toutes jambes lorsqu'ils se retrouvèrent face à face avec un homme visiblement ivre, ayant peine à se tenir debout. Bernard et son frère mirent un certain temps à réagir, tout comme l'homme d'ailleurs, qui crut tout d'abord avoir trop forcé sur la bouteille mais qui se ravisa en blêmissant, ses nerfs prenant le dessus.

– Aye! les gars, c'est pas d'même qu'on tient des armes, articula-t-il, en poussant d'une main tremblante la pointe vers le sol. C'est comme ça qu'on tient des armes, les amis: autrement, ça peut devenir drôlement dangereux, insista-t-il en suivant les deux frères qui reculaient. Vous devriez pas jouer avec des bébelles de même. J'vous l'dis, c'est dangereux!

Il les pourchassa jusqu'à leur automobile et Bernard le poussa, plus ou moins délicatement, afin de parvenir à s'en débarrasser. Les deux frères prirent rapidement la direction de La Sarre. Aucun des deux ne rompit le silence, sauf pour un éclatement de rire nerveux, à mi-chemin du trajet de retour. Bernard alla simplement remettre la voiture là où il l'avait prise, puis il convainquit Louis de le suivre.

– On va aller à l'appartement d'une de mes amies, elle est partie pour quelques jours. Les chiens vont sûrement aller à mon appartement pis forcément au tien. J'pense que c'est mieux qu'on découche.

– T'as raison, j'te suis, concéda Louis.

Bernard possédait un double des clés de l'appartement et ils s'y installèrent sans vergogne, pour faire leur compte.

– C'est pas « vargeux » notre affaire, dit Bernard, dépité, en comptant les billets.

– T'as raison, on est loin du gros lot, se désola Louis, en évaluant de visu la piètre somme que représentait son premier vol à main armée.

– Ça doit être inscrit dans notre karma, s'indigna Bernard. On dirait que quand tu viens au monde pour manger d'la misère, c'est impossible de passer à côté. Tout ça pour quatre cents pauvres « piasses », on va manger maigre, avec une pareille somme. J'te l'dis, des fois, j'ai hâte de crever. J'commence à en avoir assez d'avoir le ventre vide, à côté de gros « mardeux » qui avalent deux fois plus de nourriture que nécessaire. J'veux plus y penser. Couchons-nous. Au moins quand on dort, on peut toujours rêver.

Pendant ce temps, malgré son état d'ébriété fort avancé, le client qui avait suivi les deux frères Lacroix jusqu'à leur automobile put fournir aux policiers une description très précise de celle-ci. Elle fut transmise par radio à tous les policiers qui patrouillaient dans le secteur. Les agents ne purent s'empêcher de relier ce vol à main armée aux incendies de La Sarre, et d'une voiture de police à l'autre, on échangea les suppositions.

Il fallait faire le guet autour du principal foyer d'incendie, l'autre n'ayant été que diversion et vite éteint. Il s'agissait en fait d'un hangar. Tous ceux qui se trouvaient sans foyer ou avaient perdu quelqu'un pleuraient de désespoir en criant vengeance. Certains noms ne tardèrent pas à circuler. Sans compter que l'on devait veiller à ce qu'aucun indice ultérieurement utilisable ne disparaisse. Cette effervescence dura plusieurs heures.

En cette nuit du 23 au 24 avril 1981, les gens se serrèrent les coudes pour permettre à chacune des familles dépossédées de se trouver un gîte. Ce moment-là fut probablement, pour beaucoup, le plus long de leur existence. Les rumeurs les plus contradictoires ne cessaient de circuler de bouche à oreille, faisant état d'un nombre incroyable de morts et de blessés, ce qui n'avait rien pour rassurer les rescapés ou ceux qui demeuraient sans nouvelle d'un parent ou d'un ami. Chaque fois qu'une ambulance faisait entendre sa sirène, ce qui se produisit à quelques reprises au cours de la nuit, les plus alarmistes y voyaient la preuve que l'on se trouvait devant une situation incontrôlable. Les conversations allaient bon train, comme quoi l'incendie se répandait rapidement et que... un, puis deux, puis trois quartiers de la ville étaient en flammes.

Dans les faits, cependant, il n'y eut pas d'autres flambées et les dégâts furent circonscrits aux deux foyers d'incendie originaux. Pour l'instant, les policiers devaient sécuriser la ville. Il serait encore temps, demain, de mettre la main au collet des responsables. Le principal brasier, qui disparaissait à vue d'œil et qu'on avait un mal fou à contrôler, avait donné naissance à une terreur peu descriptible. Les lueurs hallucinantes, que l'on distinguait pratiquement des quatre coins de la ville, entretenaient une panique généralisée. Les agents se devaient de patrouiller encore et encore, afin de redonner confiance à la centaine de personnes qui guettaient devant leurs fenêtres. Sans oublier tous les citoyens soigneusement emmitoufflés qui montaient la garde devant leur maison ; comme si le feu avait pu, soudainement, les déposséder de leurs biens ou leur ravir des êtres chers, en cette frisque nuit de fin d'avril ayant toutes les caractéristiques d'une rechute hivernale.

Au petit matin, à l'ouverture de la station radiophonique locale, le policier chargé de publier les communiqués se présenta et lut :

« Un vol à main armée a été perpétré, hier en fin de soirée, par deux cagouleurs au restaurant Raymond de Macamic. Selon un témoin oculaire, ils auraient pris la fuite dans une Ford bleue d'un modèle datant de quelques années, en direction de La Sarre. Les autorités policières demandent à toute personne pouvant leur fournir des renseignements concernant cette affaire, de communiquer avec un agent de la Sûreté du Québec dans les plus brefs délais. La Sûreté du Québec n'écarte d'ailleurs pas la possibilité qu'il y ait un lien entre ce vol et l'incendie criminel de cette nuit, à La Sarre. Tout laisse croire aux policiers que le coup a été monté par des professionnels. Fin du communiqué. »

L'agent de police de la communauté urbaine de Montréal prenait son petit déjeuner avec son ami lorsqu'il entendit ce message. Ayant assisté à l'opération « plein d'essence », il décida de téléphoner à la SQ pour raconter ce qu'il avait vu. Comme il avait joué mentalement avec le numéro de la plaque minéralogique de la voiture, il le transmit à ses confrères. Ceux-ci procédèrent à une vérification devant les mener rapidement chez le frère aîné de Bernard, qui avoua avoir perdu un trousseau de clés quelque temps auparavant. Les rapports plus que tendus qui existaient entre Bernard et lui le mettaient hors de cause mais tout convergeait vers ses frères: le vol commis au restaurant de Macamic, Bernard détestant ouvertement le propriétaire, et l'incendie, de la bâtisse dans laquelle résidaient les deux frères Martel. Cela leur apparaissait maintenant aussi évident que si Bernard et Louis avaient laissé leur carte de visite sur le lieu de leurs forfaits. Pour eux, le reste n'était qu'une affaire routinière.

Tôt le matin, tout danger de propagation des flammes étant définitivement écarté, les pompiers continuaient à arroser et les policiers maintenaient la garde. On ignorait combien de corps s'y trouvaient mais deux enfants manquaient à l'appel ainsi que la gardienne de l'une des victimes, et possiblement d'autres. Quant aux policiers de la Sûreté du Québec, ils firent une fouille sommaire des décombres, à la recherche d'éléments pouvant les mener à l'auteur ou aux auteurs de ces incendies qui, on n'en doutait plus, étaient d'origine criminelle. L'un des policiers ne tarda pas à trouver un contenant de naphte qu'il rangea précieusement dans un sac et qui devint la première pièce à conviction. Comme une recherche approfondie devait être entreprise plus tard par des experts en sinistres dépêchés expressément de Montréal, les policiers se contentèrent de cette seule et unique pièce et s'attachèrent à découvrir qui, dans les environs immédiats et au cours des jours précédant le drame, s'était procuré du naphte. Vérification de pure routine car le produit pouvait fort bien avoir été acheté n'importe où ailleurs. Il fallait bien commencer quelque part, ne négliger aucune piste. Le nombre de commerces de la ville où l'on vendait ce produit étant forcément limité, ils retrouvèrent rapidement la jeune caissière qui avoua avoir vendu, la veille, ce produit à Bernard Lacroix.

C'est en prenant tranquillement son café, ce matin-là, vers onze heures que Bernard entendit à la radio le bulletin de nouvelles suivant :

« Nous interrompons notre émission pour vous communiquer ce bulletin spécial. Les pompiers volontaires de la ville de La Sarre, après un travail pénible et ardu, viennent de retirer des décombres le corps d'un enfant. Les recherches se poursuivent. Nous rappelons à la population qu'une maison à appartements a été la proie des flammes, la nuit

dernière, à La Sarre. L'incendie serait d'origine criminelle. On tente toujours, sans succès, d'établir l'identité d'une troisième victime. Les parents sont présentement incapables de se souvenir du nom de la gardienne qui prenait soin de leur enfant. Précisons également que plusieurs personnes ayant subi des brûlures légères reposent présentement au Centre hospitalier de La Sarre alors que d'autres, grièvement atteintes, ont été transportées dans des hôpitaux de la métropole au cours de la nuit. On demande, en dernier lieu, que tout renseignement susceptible d'aider les policiers à identifier la troisième victime ou pouvant conduire à l'arrestation de suspects soit communiqué à la Sûreté du Québec, détachement de La Sarre, dans les plus brefs délais. C'était un message de la Sûreté du Québec, en collaboration avec Radio-Nord.»

Si la première réaction de Bernard fut la stupéfaction, il ne tarda pas à réagir, même si généralement, il savait garder son calme et la tête froide en toute occasion.

– Vite, Louis, debout, ça presse! Faut sacrer notre camp d'icitte avant qu'y soit trop tard. Y va sûrement se trouver un beau fin pour nous vendre. Une maudite chance qu'on a été assez intelligents pour pas aller dormir dans nos appartements!

– On fait quoi maintenant? demanda Louis. Tu peux pas me laisser dormir encore un peu?

– Non! Pis grouille-toi, tu mangeras en route.

– J'peux tu savoir c'qui urge, pis à quelle place qu'on va?

– J'en ai aucune idée, mais on part.

– Quoi? Tu prends ta carabine? protesta Louis.

– Oui, pis toi, tu prends celle qu’y a en dessous du lit avec les balles.

– Tu trouves pas qu’on est assez dans merde de même?

– Aide-moi à remplir le sac à dos sur le bord d’la chaise, j’vais t’expliquer plus tard. Faut faire de l’air, pis ça presse.

– Correct, correct! Choque-toi pas, j’suis prêt... On va chercher ton *truck*?

– Sers-toi un peu d’ta tête, p’tite cervelle. Mon *truck*? Espèce de cave, les polices doivent le surveiller, réfléchis un peu, bon sens!

– C’était hier, qu’y fallait réfléchir, lui répliqua Louis, l’œil mauvais.

– Ta gueule! Marche à côté de moi, pis essaye d’avoir l’air naturel, ragea Bernard.

Ils longèrent quelques rues achalandées sans trop se faire remarquer et passèrent tout près du Colisée pour atteindre la lisière de la forêt.

– Bernard, dis-moi où qu’on s’en va.

– Ta gueule, pis avance! se contenta de lui dire son frère. On verra bien.

– Tu veux marcher dans l’rang?

– Non, on fait juste traverser.

– Oui, mais pour aller où au juste, hein?

– Arrête d’faire ta mémère, fulmina Bernard. Pis oublie pas de sourire, si on rencontre du monde.

– Ah, parce que monsieur est capable de sourire, lui! lâcha ironiquement Louis.

– On n'a pas le choix, on n'a plus le choix. C'est icitte qu'on prend l'bois.

– T'exagère! Moi, j'prendrai pas l'bois d'même sans qu'tu m'donnes des explications, se rebiffa Louis. C'est quoi ton problème?

– Mon problème, c'est que j'suis dégelé pis qu'on a déconné un peu trop fort hier. Au fait, mon problème, c'est aussi le tien!

Furieux, Bernard se retourna vers son frère. Il allait le prendre aux épaules et le secouer pour lui faire entendre raison quand il eut l'impression de voir, au loin, une voiture de la Sûreté du Québec:

– On vient probablement d'être repérés par la police. Si tu t'étais grouillé les fesses, ça ferait longtemps qu'on serait à l'abri. Vite, suis-moi...

– Bernard, on devrait s'rendre, tenta de le convaincre Louis, en lui emboîtant néanmoins le pas à contrecœur.

– Réalises-tu que c'est la prison à vie qui nous attend? Jamais! affirma Bernard, catégorique. Écoute, j'peux pas jurer que c'était bien la police. On a quand même une p'tite avance. Imagine-toi pas qu'y vont nous suivre dans l'bois. Y sont pas habitués de se geler le cul. Moi, j'pense qu'y vont se contenter de donner l'alarme et d'attendre qu'on leur tombe dans les bras.

– Fais-moi confiance, Louis. C'est pas la première fois que j'les fais courir.

– Pas besoin de l’crier aussi fort. Avec tout l’temps que t’as fait en dedans... y ont pas dû avoir la chance de courir trop souvent, avança Louis, provocateur.

– L’jeune, fais-moi pas enrager, le prévient Bernard en se retournant. C’est pas l’temps. Marche plus vite pis si ça peut t’aider, pense à la prison à vie qui nous attend, ça va te donner des ailes.

– Au moins, en prison, on mange trois fois par jour, murmura Louis entre ses dents.

Les yeux pleins d’eau, Louis avançait maintenant de rage, tel un soldat à qui l’on vient de vendre, contre son gré, l’idée que sa vie n’a aucune importance et que la patrie peut en disposer à sa guise. S’il poursuivait, ce n’était pas tant par conviction que pour sauver son frère de la prison, ce dernier lui ayant maintes fois répété qu’il se tuerait plutôt que de retourner en tôle. Lui, il préférait ne pas trop penser à l’avenir.

– C’est beau, l’jeune! Là, tu m’fais plaisir, l’encouragea Bernard.

Louis, qui n’avait dit mot depuis un bon moment déjà, se permit de poser à Bernard une question qui le tourmentait :

– Penses-tu qu’y peuvent nous descendre comme des lapins? demanda-t-il piteusement.

– Voyons donc, Louis! Le rassura Bernard. Au fond, malgré les apparences, ce sont des humains pis j’té jure qu’avec leurs p’tits *guns*, y’en a pas un seul qui pourrait viser une porte de grange à cinquante pieds. On a au moins une heure d’avance sur eux autres, en supposant

qu'y essaient de nous suivre. Tu vas pas encore recommencer à t'plaindre comme un bébé? Ça m'énerve, t'as pas idée comment. Tu donnes pas l'impression d'avoir dix-huit ans, quand tu t'lamentes de même!

– Écoute, Bernard, c'est pas d'ma faute si j'ai peur, plaïda-t-il au bord des larmes, vaguement humilié par les remarques de son aîné.

– Encore moins d'la mienne! lui dit Bernard, plus ou moins conciliant. Quand on s'embarque dans une galère, y faut tenir le coup. On continue.

Et la folle course se poursuit en zigzag à travers bois pour éviter les champs et être repérés par des chiens. Pendant une période s'étendant sur plusieurs heures, Louis suivit Bernard sans trop parler, faisant taire sa fatigue et les récriminations qu'il aurait voulu formuler. Vint un moment où, encore une fois, il n'y tint plus :

– Bernard! cria-t-il, en se campant sur place.

– Pas encore, s'impacienta son frère en lui faisant face.

– Écoute, j'veux retourner. J'vais aller vers la route : j'ai plus d'énergie, j'suis à moitié mort. Une pomme pis deux biscuits comme déjeuner, c'est pas vargeux. J'arrête.

– Comment ça... t'arrêtes? l'interrogea Bernard.

– C'est bien simple : j'veux m'rendre, affirma Louis, en soutenant le regard de Bernard.

– Tu divagues, l'jeune! J'veux m'rendre... j'veux m'rendre... T'agis comme un enfant, lui dit Bernard, en grimaçant.

Puis, se radoucissant, il continua :

– Bon, c'est correct. Écoute pour voir ; si y sont là, on va entendre craquer et tu iras les r'trouver, ça t'va ?

Bernard se tut. Le grand silence qui les entourait prouva que personne ne suivait leurs traces. Les policiers, en supposant qu'ils les eussent reconnus, avaient renoncé à les poursuivre sur ce terrain. Bernard se décontracta et s'avançant vers son jeune frère, lui mit la main sur l'épaule.

– T'as raison l'jeune, on peut bien souffler un peu. On est tous seuls. J'te l'avais bien dit qu'les flics rentreraient pas dans l'bois.

Assis côte à côte sur un arbre mort, au centre d'une minuscule clairière, tout était calme. Le soleil parvenait à peine à se faufiler à travers les lourds nuages de ce 25 avril. Le fond de l'air était frais et les nombreuses nappes de neige qui se mêlaient parfois à une herbe boueuse avaient de quoi donner le frisson.

– Ça m'prendrait un peu de fortifiant pis j'ai faim, en plus d'être glacé jusqu'aux os, marmotta Louis en se frottant les mains.

– On a d'quoi manger et relaxer... mangeons et relaxons.

Ils mangèrent ce qu'ils avaient pris pêle-mêle dans le « frigo » et les armoires avant de quitter l'appartement. Ensuite, Bernard roula une cigarette de marijuana, en tira une bouffée et la tendit à son frère. Puis, allongés sur les squelettes d'arbres, ils laissèrent le silence les envahir, jusqu'à leurs pensées les plus profondes. En se recroquevillant sur lui-même, Louis se serra la langue entre les

dents en pensant réussir, de la sorte, à contrôler les soubresauts qui l'agitaient et à cacher à Bernard les larmes qui lui inondaient le cou.

Quant à Bernard, il tentait de calculer la distance qu'ils auraient à parcourir avant de se trouver un abri pour la nuit. Selon lui, les forces policières devaient les attendre en bordure de la route. Il leur fallait donc demeurer dans le bois le plus longtemps possible pour les déjouer. Au bout d'un moment qui aurait tout aussi bien pu durer des heures que quelques minutes, Bernard décida qu'il était temps de reprendre la course. Il secoua son frère.

– Ça va, l'jeune?

– Ouais! J'me sens un peu mieux, répondit Louis.

– Faut y aller: on a encore un bon bout à faire, pis j'pense qu'y a un espèce de marécage à traverser. On n'a pas de temps à perdre.

– Une *swamp*? paniqua Louis. On peut pas essayer d'la contourner?

– Dis-moi pas qu'tu vas encore recommencer à brailler comme un veau, s'énerva Bernard. Non, y'est pas question de contourner, on perdrait trop d'temps!

– Écoute, fâche-toi pas. Dis-moi seulement qu'tu sais ou qu'on va aboutir, se reprit Louis.

– Fais-moi confiance, j'ai une bonne idée, pis ferme-la, le rabroua durement son grand frère.

À peine venaient-ils de reprendre la route qu'ils entendirent le bruit caractéristique d'un hélicoptère. Bernard ne se posa pas trente-six questions:

– La police! hurla-t-il à Louis. Vite, couche-toi sur ta carabine et bouge surtout pas!

Étendus sur leurs armes afin d'empêcher que les faibles rayons du soleil ne viennent se refléter sur le métal, ils attendirent sans bouger que le bruit du moteur décroisse légèrement.

– Y s'en vont! jubila Bernard. Profitons-en, parce qu'y vont sûrement revenir. Faut qu'on sorte d'icitte au plus sacrant. Essaye de ramper le plus vite qu'tu peux. Quand j'te crierai, t'arrêteras en cachant bien ta carabine sous toi. Faudrait pas qu'y nous prennent dans cette clairière, nos chances seraient minces.

Ils rampèrent en terrain quelque peu marécageux pendant une assez longue période au bout de laquelle l'hélicoptère, après les avoir maintes fois tenus en haleine, disparut complètement. Bernard en conclut que les recherches venaient de s'interrompre pour la nuit. Le jour s'estompait graduellement et la visibilité, du haut des airs, devait être presque nulle.

– Y vont pas nous avoir de même, les bœufs! affirma Bernard en se relevant.

– J'suis tout mouillé, se plaignit Louis. J'vais crever comme un chien.

– Moi aussi, mais j'braille pas comme un cochon d'lait! Tu vas en faire autant parce qu'on continue.

– Est-ce qu'on a encore loin à faire? lui demanda Louis, qui tardait à se mettre en marche.

– Non, quoique c'est impossible à dire bien exactement, rugit Bernard, en poussant Louis pour le faire avancer.

Ta gueule et marche, maudit innocent! Faut s'trouver une place avant de mourir gelés.

– Avise-toi pas d'me pousser encore, j'fais c'que j'peux. J'ai pas autant d'entraînement que toi, maugréa le jeune homme en avançant.

Jusqu'à maintenant, Bernard y allait au flair. Il n'était certain que d'une chose: ils progressaient dans la bonne direction. Le bruit des voitures filant sur une grande route le rassura: il ne pouvait s'agir que de la route 393, reliant La Sarre à Palmarolle. Le fugitif qu'était devenu Bernard savait exactement où ils se trouvaient et où ils devaient aller.

– On va continuer sans trop s'approcher des maisons. Si jamais un chien nous repérait, notre peau vaudrait pas cher. J'imagine qu'les policiers nous guettent dans leur char, à chaleur.

– Bien voyons donc, tu r'gardes trop de films policiers! On aurait juste à sortir dans l'chemin, au lieu d'continuer à trébucher.

– Des fois, Louis, j'me d'mande si t'es vraiment intelligent, lança Bernard. Si tu penses que j'ai marché tout ça pour rien, tu t'trompes.

Tout en échangeant ces propos d'une voix où perçaient fatigue et agacement de part et d'autre, ils avaient continué à avancer. Louis le faisait avec une mauvaise grâce évidente, mais il le faisait quand même.

– On pourra dire qu'on est pas chanceux sur toute la ligne, s'emporta Louis. Les lacs sont encore gelés partout, mais icitte, c'est plein de trous dégelés. J'en peux plus...

– Que veux-tu qu'on fasse, c'est comme ça, c'est comme ça, déclara Bernard sans se démonter.

– On va finir par crammer et mourir, pleurnicha Louis.

– C'est encore mieux qu'la prison, soutint Bernard, péremptoire. Moi, j'te l'ai dit cent fois: j'ai juré de jamais r'mettre les pieds en prison et j'veux la même chose pour toi, poursuivit-il, plein de tendresse. J't'aime bien, mon p'tit frère... Dans le fond, j'pense que j'aimerais mieux qu'on s'tue tous les deux en même temps.

Louis le regarda curieusement. Jamais Bernard n'avait manifesté ouvertement ses sentiments à son endroit. Il avala péniblement sa salive et retint les larmes qui s'annonçaient. Un court moment de silence s'écoula et, comme s'il avait bien pesé le pour et le contre des paroles de son frère, affirma:

– T'as raison, l'grand. Vaudrait mieux s'tuer que d'aller pourrir derrière des barreaux pour le reste de nos jours!

– Là, tu parles comme un homme, se réjouit Bernard, en lui donnant une chaleureuse tape dans le dos. On serait fous de marcher des heures à la noirceur, pour éviter de passer dans cette coulée.

Puis, avant d'avancer, ils se regardèrent une dernière fois. Louis était ébranlé. Bernard comprit qu'il avait vraiment peur, et c'est d'une voix pleine d'affection qu'il l'encouragea:

– Flanche pas, mon frère, dis-toi que t'es pas tout seul, j'suis à côté de toi. J'te promets un bon gros *steak*. Imagine-toi les deux pieds sur la «bavette» d'un gros poêle à bois qui va ronronner, en train de manger. Mouillés

comme on est, un peu plus, un peu moins, ça fait pas une grande différence. Quand on veut, l'jeune, on est capable. R'garde, le terrain va en montant, on va au moins être sur un sol plus sec.

Ils grimèrent rapidement pour atteindre la lisière de bois qui entourait quelques maisons. Ils parcoururent de la sorte environ un kilomètre. Leur fatigue était telle qu'ils trébuchaient constamment sur les obstacles que la tombée du jour semblait prendre un malin plaisir à multiplier sur leur passage. Bernard savait maintenant exactement où ils se rendaient.

– T'entends les autos, p'tit frère?

Tout respirait le calme. La noirceur ne leur permettait de distinguer que les contours de quelques bâtiments ici et là, que la nuit dénaturait en quelque sorte, les privant de leurs dimensions humaines. Le silence était complet. Les deux fuyards semblaient les seuls êtres vivants dans cette opacité étonnante.

Ils marchèrent sans quitter le couvert des arbres, près de nombreuses résidences construites en bordure de la forêt, aussi silencieux que possible. Puis soudain, Bernard s'arrêta, inquiet, et se mit à piétiner en regardant dans un sens et dans un autre, se demandant s'ils ne s'étaient pas approchés de la 393 trop tôt, ou trop tard. Comment savoir, avec l'absence de points de repère? De par la géographie des lieux, ils ne pouvaient pas, logiquement, être très éloignés de l'endroit qu'il désirait atteindre.

– On continue, chuchota-t-il à son frère qui, frigorifié, sautillait et se soufflait dans les mains pour se réchauffer. J'suis certain qu'on est dans l'bon coin.

Quelques minutes plus tard, la lueur d'une ampoule éclairant faiblement une construction en retrait, lueur tamisée par de gigantesques arbres, permit à Bernard de reconnaître les lieux qui allaient leur servir de refuge temporaire.

– Ça y'est, murmura Bernard. On y va.

– T'es sûr de ton coup? chuchota Louis, y'a même pas d'auto dans la cour.

– Fais-moi confiance. J't'ai promis un *steak*, oui ou non? Fais pas d'bruit, y doivent dormir. On est chanceux, y'ont pas de chien.

Même si rien ne pouvait laisser supposer la présence de qui que ce fût aux alentours, les deux frères, à pas de loup, se faufilèrent jusqu'au garage, usant de mille précautions. À la grande surprise de Louis, Bernard semblait connaître parfaitement les lieux et il se dirigea sans hésiter vers la petite porte d'entrée du garage. Il glissa sa main sur le haut du seuil et montra la clé avec fierté à Louis. Il débarra la porte et replaça la clé à sa place.

– Qu'est-ce que j't'avais dit? lança-t-il, triomphant, en refermant délicatement la porte.

Ils réalisèrent rapidement que le garage était empreint d'une certaine chaleur.

– Le poêle est encore plein d'tisons, se réjouit Bernard.

Après s'être délestés de leurs armes en les appuyant à l'arrière de la camionnette, faisant comme chez lui, Bernard ajouta quelques bûches qui s'enflammèrent rapidement.

– Vite, enlève tes vêtements pour les faire sécher. Prend la couverture sur la chaise berçante, moi j'vais mettre sa chienne, dit Bernard.

Après s'être débarrassés de leurs chaussures et vêtements, ils les disposèrent autour du poêle. Louis s'accroupit sur un vieux tapis, tout près de la source de chaleur, à la fois bienvenue et bienveillante.

– Une chance que le poêle chauffait encore, dit-il.

– Parce qu'tu penses qu'on a pu de feu? R'garde, le pot d'allumettes est juste là, sur la tablette.

– J'ai les pieds gelés sans bon sens! R'garde-moi ça, y sont tout blancs. On dirait qu'y a pu une seule goutte de sang dedans, fit-il remarquer en se massant les orteils.

– Moi aussi mais on n'en mourra pas, commenta Bernard en se dirigeant vers le congélateur situé de l'autre côté de la camionnette. On va manger une bouchée.

– Veux-tu m'dire où on est rendus? s'enquit Louis, toujours à voix basse.

Une sentinelle extérieure laissait passer suffisamment d'éclairage pour que les fugitifs puissent se débrouiller sans risquer d'alerter les propriétaires.

– J't'avais promis un *steak*, bien le v'là: on va l'mettre sur le poêle pour le faire cuire à bonne franquette. En attendant, veux-tu un *Coke*, un p'tit gâteau? On peut bien manger à l'envers, pour une fois.

– J'veux bien, mais j'veux savoir où j'me trouve.

– Arrives-tu à voir les taches de peinture, à terre?

– Oui, un peu.

– Bien, c'est celles de ma vannette. J'l'ai sablée pis peinturée dans ce garage-là. C'est du bon monde. Tu vois l'camion avec le VTT dedans? Ça veut dire que l'père va à son camp de chasse, demain matin.

– Pis?

– Décidément, t'es pas vite, bougonna Bernard. C'est simple: ça veut dire qu'on l'aura pas dans les jambes pour un jour ou deux, l'temps qu'on s'fasse oublier. Ça va nous donner l'temps de penser à autre chose. Ça fait que... quand y va s'présenter la face, tu fais semblant de dormir: bouges pas, parles pas. Moi, y me connaît, j'vais lui monter un beau bateau pour l'endormir. J'te d'mande juste de jouer à l'homme invisible, tant et aussi longtemps que j'te ferai pas signe. Après son départ, j'te garantis qu'on va être bien avec sa femme.

– Quoi? interrogea Louis, incrédule. On va rentrer dans la maison avec sa femme? Tu veux rire de moi, hein?

– Faut surtout pas que l'père Richard se doute de quelque chose avant que j'arrive à lui expliquer. Si jamais y te parle, j'veux qu'tu sois bien poli avec lui; y connaît mon histoire. J'ai l'impression qu'y doivent dormir. J'vois juste une p'tite lueur dans la maison. On va cacher nos armes sous le tas de bâches.

La cuisson du *steak* terminé, ils mangèrent et après avoir rajouté du bois, Bernard s'enroula dans un grand tapis et s'endormit. Louis ne tarda pas à faire de même, recroquevillé près de son frère.

## Prise d'otage

Les recherches reprirent le lendemain, après avoir discuté d'un plan d'action. Les agents en vinrent vite à la conclusion que dans l'état où devaient se trouver les deux frères après les péripéties de la veille, ils devaient s'être trouvé un abri et une source de chaleur.

Il était environ six heures lorsque monsieur Richard, après avoir copieusement déjeuné, sortit de sa demeure, sa boîte à lunch à la main. En ouvrant la porte du garage, il fut des plus surpris de constater la chaleur qui y régnait. Même s'il savait pertinemment que cette chaleur avait quelque chose de louche (il était sûr de ne pas avoir alimenté le poêle avant de se coucher) il ne lui vint même pas à l'idée de refermer la porte et d'aller téléphoner à la police. Il s'avança et découvrit les deux hommes étendus par terre, dormant profondément. Il reconnut Bernard sans peine, et plutôt que d'échafauder dans sa tête mille et une hypothèses qui eussent pu expliquer cette intrusion dans son garage, il le réveilla.

– Bernard... Bernard, voyons, réveille-toi! Bon sens, qu'est-ce que tu fais ici?

Bernard eut du mal à s'extirper du sommeil. Finalement, il réussit à soulever ses paupières et instantanément, il parut retrouver tous ses esprits.

– Oh, monsieur Richard! déclara-t-il, gêné. Je... on s'excuse d'avoir... enfin, d'avoir pris votre garage. C'est que... si ça vous fait rien, j'vais m'habiller en vous racontant, c'est correct? C'est bien simple, vous allez voir. En fait, on était drôlement gelés hier soir.

Bernard, tout en parlant se leva et, prestement, enfila pantalon et chandail devant le regard plus amusé qu'inquiet de monsieur Richard. Ce dernier, sourire en coin et aucunement méfiant ne disait mot, écoutant les explications de Bernard.

– Bien, c'est que... poursuivit Bernard, cherchant ses mots. Vous souvenez-vous, l'automne passé; j'vous avais raconté que j'avais envoyé deux hommes à l'hôpital? Y viennent de sortir de prison pis, bien là, y veulent me faire la peau. J'ai été obligé de prendre l'bois avec mon frère pour leur échapper. Eux autres, y'ont pas eu l'courage de nous suivre bien longtemps. On était trempés jusqu'aux os. J'ai pensé que... enfin, c'était dans le milieu d'la nuit, j'ai pas osé vous réveiller pour vous d'mander si on pouvait s'cacher dans votre garage.

Monsieur Richard, qui n'avait aucune raison de douter de la sincérité de Bernard, l'écouta presque religieusement et son air compatissant prouva à Bernard qu'il avait eu raison de miser sur cette carte. Après avoir hoché la tête plusieurs fois et réfléchi un moment, monsieur Richard laissa tomber:

– C'était juste pour cette nuit?

– Ça, c'est sûr! Inquiétez-vous pas, monsieur Richard, le rassura-t-il. J'veux surtout pas vous causer de problèmes.

– J'peux vous conduire à La Sarre, c'est sur mon chemin.

– Non, merci, on va se trouver quelqu'un qui va pouvoir nous conduire à Rouyn-Noranda. J'pense qu'on est mieux de s'éloigner, pour un certain temps.

– Comment vous allez faire ça?

– Pas d problème, mentit Bernard. Si y'avait pas été aussi tard, hier, on aurait pu appeler un d'mes amis. Aussitôt qu'on va voir que votre femme est debout, j'vais téléphoner pour qu'on vienne nous prendre.

– Dans c'cas-là, viens tout d'suite, elle dort pas, lui proposa monsieur Richard. Attends juste deux minutes: j'vais aller l'avertir, pour qu'elle aille mettre sa robe de chambre.

En attendant le retour de monsieur Richard, Bernard avisa Louis de vite se vêtir et de se tenir prêt. Il l'avertirait quand ce serait le temps de rentrer. Il se rendit ensuite à la maison. Madame Richard, le reconnaissant, lui adressa un grand sourire et lui offrit un café. Bernard accepta et téléphona... ou plutôt, fit semblant de téléphoner. Comme le couple l'écoutait et qu'il se sentait mal à l'aise, il bafouilla un peu avec son interlocuteur inexistant. Après avoir raccroché, il alla s'asseoir sur une marche de l'escalier menant au sous-sol, prétextant qu'il n'avait pu rejoindre la personne voulue et qu'il lui fallait attendre un peu. Bien que légèrement contrarié mais ne voulant rien laisser paraître, monsieur Richard consentit à retarder quelque peu son départ. Bernard s'empara du téléphone pour la deuxième fois, après leur avoir brossé un tableau acceptable de leurs aventures de la veille. Monsieur Richard recommanda à sa femme de bien verrouiller les portes, aussitôt qu'il quitterait la maison; elle ne devait surtout ouvrir à personne puisque des voyous rôdaient possiblement dans le coin. En attendant l'arrivée de l'ami que

Bernard avait supposément avisé, ils échangèrent quelques banalités, en parlant de la pluie et du beau temps. L'attente se prolongea, amenant monsieur Richard, de plus en plus exaspéré, à regarder régulièrement sa montre.

– Sais-tu qu'ton *chum*, y'est pas très vite?

– Faut l'excuser, l'amadoua Bernard. C'est pas d'sa faute, c'est parce qu'y a pas d'auto. L'temps de s'habiller et d'aller avertir un autre d'mes amis qui lui, a pas l'téléphone, vous comprenez? Ça devrait pas être bien long, mais mettez-vous pas en retard. Mon frère dort bien dur, y s'éveillera même pas quand vous allez sortir du garage avec votre *truck*. À part ça, gelé comme y'était, j'aime mieux qu'y récupère un peu.

– J'comprends. Pauvre lui, si ça a de l'allure, d'avoir marché autant dans l'bois, à ce temps-ci de l'année! Des plans pour mourir d'une pneumonie, compatit madame Richard d'une voix attendrie.

– Quand on n'a pas l'choix, on s'fait une raison, déclara-t-il, bombant le torse.

– Tout c'que j'te souhaite, c'est qu'les polices les remettent en prison, ces bandits-là, pis pour longtemps, reprit-elle.

Puis, s'adressant à son mari, elle ajouta :

– Tu peux y aller, ton *chum* va t'attendre, sur le bord du bois. J'vais barrer les portes comme tu m'l'as dit. Tant que Bernard va être là, j'crains rien.

Monsieur Richard se laissa donc convaincre, d'autant plus qu'il était déjà en retard. Il quitta la résidence et sa femme alla dans la grande baie vitrée du salon pour lui

envoyer la main, comme elle avait l'habitude de le faire. Quelques minutes plus tard, madame Richard s'excusa auprès de son impromptu visiteur, qui s'était de nouveau assis dans l'escalier.

– J'vais aller m'habiller, dit-elle. J'passerai tout de même pas la journée en robe de chambre. Ensuite, j'vais te faire un autre bon café.

– Dérangez-vous pas pour moi, répondit Bernard avec son plus charmant sourire.

Madame Richard gagna sa chambre à coucher. Elle s'habilla en prenant exagérément son temps, espérant quelque peu que Bernard est quitté à son retour dans la cuisine. Elle n'aurait su dire pourquoi, mais autant elle l'avait accueilli à bras ouverts quelques mois auparavant, autant elle ressentait, depuis le départ de son mari, un certain malaise.

Aussitôt qu'elle eût refermé la porte de sa chambre à coucher, Bernard sortit de la maison en faisant le moins de bruit possible. Promptement, il alla chercher son frère. En peu de mots, Bernard lui exposa la situation et tous deux, après avoir récupéré leurs armes, gagnèrent la maison en courant.

En sortant de sa chambre, madame Richard eut la surprise de sa vie et manqua s'évanouir de frayeur : malgré la pénombre qui régnait dans la maison, les rideaux étant complètement tirés, elle reconnut Bernard assis sur la berceuse, une arme sur les genoux, qui la fixait. On aurait dit qu'elle se trouvait subitement privée de ses moyens. Elle mit un certain temps à réagir et à se rendre compte qu'un autre garçon, également armé, prenait place dans un fauteuil du salon. Elle demeura quelques instants figée,

stupéfiée, bouche bée. Ses jambes devenues molles n'arrivaient pratiquement plus à la soutenir. Elle crût un moment qu'elle allait s'évanouir mais, rassemblant toutes ses forces, elle réussit à renverser la vapeur. Elle connaissait Bernard : il allait certainement lui expliquer de quoi il retournait.

– Voyons Bernard, qu'est-ce qui se passe? C'est ton frère qui est avec toi?

– Oui. Ça m'fait bien d'la peine, madame Richard mais on n'a pas l'choix, répondit le fugitif d'une voix qu'il eût voulue dure.

– Veux-tu bien m'dire pourquoi vous avez fermé mes rideaux? poursuivit-elle, comme si elle refusait de comprendre ce que venait de lui dire Bernard. J'ai jamais pu endurer des rideaux fermés en plein jour!

Prestement, elle atteignit la grande fenêtre du salon et d'un geste prompt qui trahissait une vieille habitude, elle écarta les rideaux. Louis, rageusement, se leva aussitôt pour les refermer.

– Les rideaux restent fermés, dit Bernard, catégorique.

– Mais pourquoi? Pour l'amour de Dieu, dis-moi que j'fais un cauchemar, lança fébrilement la dame, sentant ses craintes la submerger.

On aurait juré qu'une partie d'elle-même refusait de conceptualiser ce qui se passait réellement dans sa maison. Quelque chose ne tournait pas rond. Elle rêvait, assurément.

– Vous êtes fous! cria-t-elle en pleurant de rage et d'incompréhension. Je n'vous ai rien fait, moi! Sortez tout d'suite ou bien moi je m'en vais! cria-t-elle en se dirigeant rapidement vers la porte.

Malgré tous ses efforts, elle ne parvint cependant pas à ouvrir cette dernière. Bernard l'avait rejointe et son bras bien musclé passé au-dessus de sa tête maintenait la porte au chambranle.

– C'est correct là, c'est assez. Calmez-vous et v'nez vous asseoir, on va jaser un peu.

Louis qui, jusque-là, suivait placidement la scène, cru bon de pointer son arme vers elle. À la fois blême et tremblante, elle alla prendre place sur le canapé, n'osant plus dire un mot.

– Trouve une corde, Bernard, moi j'vais t'la faire tenir tranquille, proclama Louis, jouant au dur.

Bernard se retourna vers son frère, le dévisagea un moment puis lui déclara, mordant :

– Sais-tu que t'es drôlement chanceux d'être mon frère, toi ?

– Bien quoi, s'étonna Louis, qu'est-ce que tu veux dire ?

– Ne reparle plus jamais, t'entends Louis, d'attacher cette femme-là devant moi, c'est clair ? Si jamais tu lèves encore une fois ton arme vers elle, j'te jure que j'vais te descendre comme un chien.

Sans s'attarder aux réactions de Louis, il se retourna vers son otage et lui déclara, le plus calmement possible :

– Écoutez-moi bien : c'est vrai que vous êtes chez vous, mais pour tout d'suite, les *boss*, c'est nous autres. Essayez juste de nous comprendre et de nous faire confiance. Vous faites ce qu'on vous d'mande et j'vous jure que tout va bien aller. C'est pas d'notre faute, si on est obligés d'faire ça !

C'est d'abord le hasard qui nous a menés icitte. On veut pas d'mal, ça j'vous le jure. J'veux pas que vous ayez peur. Pour l'instant, on veut juste un peu d'chaleur et on aimerait bien manger, si c'est pas trop vous d'mander. Tremblez pas comme ça, j'vous l'dis : on ferait pas d'mal à une mouche. Mon jeune frère s'est énérvé, mais y'recommencera pas. Seulement là, on est mal pris ; j'sais que vous êtes bien trop bonne pour pas nous comprendre. Ça fait que... bien... j'sais pas trop quoi dire pour que vous arrétiez d'avoir peur. En attendant, peut-être bien, mais seulement si vous voulez, hein... j'veux pas vous forcer mais si vous vouliez nous préparer à manger, on vous remercierait bien gros pis ça nous aiderait à réfléchir. J'peux vous aider, si vous voulez.

De plus en plus nerveuse et embarrassée, madame Richard luttait contre les tremblements qui l'agitaient. Elle ne savait quelle attitude adopter. Elle se sentait victime d'une pièce dramatique dans laquelle, contre sa volonté, on aurait exigé qu'elle jouât un rôle. Elle ne pouvait se résoudre à accepter l'idée qu'il puisse s'agir du même garçon que celui pour lequel elle avait eu tant de gentilleses. Cet homme n'était pas méchant pour un sou, elle en aurait mis sa main à couper.

Indignée, elle se résigna à se soumettre à la demande de Bernard : après tout, cela allait l'occuper. Elle prépara donc du café et fit frirer des œufs, tout en épiant du coin de l'œil les agissements des deux garçons et en supputant leurs intentions. Malgré elle, elle ne pouvait s'empêcher de penser qu'ils ne constituaient pas vraiment une menace.

– C'est prêt, annonça-t-elle, maussade, quelques minutes plus tard.

– Merci, vous êtes bien bonne, reconnut Bernard en s'approchant de la table, son arme à la main.

– Comment! s'indigna-t-elle. Vous allez quand même pas vous mettre à table avec vos armes?

Et elle dut reconnaître, en son for intérieur, que ses remarques n'étaient pas véritablement appropriées. Elles n'étaient qu'une manifestation quasi incontrôlable de l'agitation et de la peur qui la taraudaient.

– Bien pourquoi pas? Vous nous prenez pour des caves? persifla Louis tout en jetant un regard d'incrédulité vers son frère qui, en entendant les paroles de madame Richard, avait déposé son arme sous ses pieds.

– Si t'es pas un peureux, tu vas faire comme ton frère, s'enhardit-elle, en se morigénant de son audace. De toute façon, j'ai jamais touché à une arme de ma vie et c'est pas aujourd'hui que j'vais commencer. J'saurais seulement pas quoi faire avec, pour commencer.

– T'as compris, l'jeune? Mets ta carabine à terre.

– Oui, mais... voulut protester Louis.

– Y'a pas de mais! Exécute-toi pis mange, trancha Bernard qui avait déjà entamé son repas. Tu vas voir comment c'est bon. Madame Richard, vous cuisinez franchement bien.

Ce n'est qu'au milieu du repas que Bernard parut se rendre compte que la femme n'avait dressé que deux couverts.

– Vous déjeunez pas avec nous autres? demanda-t-il, tout surpris.

– Hein? Quoi? répondit-elle, les yeux dans le vide.

– V’nez manger avec nous autres, reprit-il. Bernard semblait sincèrement désolé de la chose.

– Non, j’peux pas, j’arriverais pas à le digérer, pis j’ai mangé deux *toasts* avec mon mari, réussit-elle à avouer avant d’éclater en sanglots.

Après un court silence elle poursuivit, l’air absent mais en toute simplicité:

– Bon, vous avez eu votre *lunch*. Maintenant, moi je m’en vais!

Elle se dirigea vers sa chambre pour en ressortir vêtue d’un manteau. Puis, d’un pas presque somnambulique, elle franchit la distance qui la séparait de sa chambre à la porte d’entrée, qu’elle alla encore une fois tenter d’ouvrir. Lorsque Louis la rattrapa, il la prit par le bras et, le visage grimaçant, lui fit signe de reprendre sa place à la table. Le contact de sa main sur son bras parut la rendre à une réalité qu’elle refusait encore d’admettre. Elle se secoua, dégagea son bras de l’étreinte et, regardant tour à tour les deux frères comme pour bien s’imprégner de leur « matérialité », laissa ses larmes couler. Sans mot dire, elle s’inclina et alla s’asseoir dans une chaise berçante. Bernard se leva et alla s’accroupir près d’elle. Il lui releva doucement la tête:

– Mettez-vous pas dans un état pareil, tenta-t-il de la consoler. Pleurez pas, maudite marde, donnez-moi votre manteau. Si vous saviez c’que ça m’fait, en dedans... Vous me connaissez assez pour savoir qui vous arrivera rien avec moi. Essayez d’être raisonnable. Vous pouvez m’faire confiance; v’nez manger un peu avec nous autres.

Un court moment, elle le fixa et lui fit un signe du menton en direction de son frère, comme pour s'enquérir du degré de confiance qu'elle devait lui accorder. La petite moue de Bernard ne fut pas suffisante pour la mettre en confiance. Son jeune frère, qui n'avait pas manqué de voir l'inquiétude qu'il suscitait chez madame Richard, en éprouva trop de satisfaction pour enlever à la femme la moindre parcelle de doute à son sujet. Cela lui procurait l'impression de détenir une carte maîtresse, une sorte de supériorité sur elle et sur son aîné.

Bernard, accroupi près de son otage, tentait de lui donner confiance et de la convaincre de manger, quand la sonnerie du téléphone retentit. Il sursauta, blême. Les deux mains sur son arme, Louis fit signe à la femme, en serrant les dents, d'aller répondre.

– Répondez le plus naturellement possible. Faites comme si vous étiez seule, dit-il.

Bernard, surpris à la fois par la sonnerie et par la réaction de son cadet, demeura figé sur place. La femme s'empara du combiné pendant que Louis s'approchait d'elle. Elle ne put réprimer un frisson lorsque ce dernier, alors qu'elle se préparait à répondre, colla son oreille sur le récepteur, de façon à entendre les propos qui allaient s'échanger. Elle dut se racler la gorge pour parvenir à raffermir sa voix.

– Allô, murmura-t-elle.

– Allô, Hélène, c'est moi! Est-ce que les gars sont partis?

En entendant la voix de son mari, tout devint trouble en elle, ses yeux piquèrent exagérément et elle essuya

avec le bas de son tablier, les larmes qu'elle avait du mal à réprimer. Elle dut faire beaucoup d'efforts pour ne pas hurler de vite venir la sortir de là, en se fichant des conséquences possibles.

– Oui, oui. Ne t'inquiète pas mon vieux, ils sont partis, mentit-elle sans conviction aucune.

– J't'avoue qu'après mon départ, j'me suis surpris à m'inquiéter. J'sais pas pourquoi mais j'avais pas la conscience tranquille de t'avoir laissée seule avec eux autres. J'sais bien que Bernard, c'est un maudit bon gars, mais... j'ai eu tout à coup une drôle de sensation. J'étais content de voir que mon ami m'attendait dans son camion, chez lui. J'lui ai demandé pour te téléphoner. Bon... bien, j'vais revenir de bonne heure pour le souper. As-tu besoin de quelque chose à l'épicerie ?

– Non! Non, j'ai besoin de rien.

– Bonne journée, à ce soir.

– C'est ça, bonne journée, toi aussi.

Après avoir raccroché, elle se sentit violemment envahie par un sentiment de prostration inimaginable. Le fait d'avoir parlé à son mari et de n'avoir pu s'accrocher à la bouée de sauvetage qu'il représentait l'accabla au plus haut point. Elle alla s'asseoir sur la berceuse et s'abîma totalement dans ses pensées, là où « ils » ne pouvaient l'atteindre.

Vers huit heures quinze, leur déjeuner terminé, les deux frères reprirent leurs armes et retournèrent prendre place, l'un dans un fauteuil et l'autre dans une chaise berçante. Elle était atterrée et émergeant de son refuge intérieur, risqua :

– Bernard, les appels que tu as faits ce matin devant nous autres, c'était pas vrai, hein ?

Il n'y avait dans sa voix aucune trace d'animosité. On aurait juré qu'elle cherchait, par tous les moyens, de trouver une excuse à celui qu'elle avait si bien reçu à l'automne.

– Vous avez raison, c'était pas vrai, admit-il. J'étais obligé d'faire ça, parce que c'est quand même vrai que j'suis traqué et qu'les Martel veulent me tuer !

Elle rumina cette confession quelques minutes.

– Mais moi, poursuivit-elle, j'ai rien à voir avec les Martel. Vous avez pas l'droit de m'prendre comme bouclier.

– Si vous saviez comme j'ai pas voulu ça, répliqua-t-il dans un soupir à fendre l'âme.

Elle essayait tant bien que mal de se faire à l'idée qu'elle ne risquait rien ; après tout, même les cauchemars ont une fin, se répétait-elle en se berçant. Elle oscillait entre la peur, l'espoir, l'incrédulité et la réalité... Puis, elle aperçut par un coin de fenêtre que masquaient imparfaitement les rideaux, une voiture de police entrer dans la cour. Elle soupira en prenant bien soin de ne rien laisser paraître : il ne fallait surtout pas que les protagonistes de son mauvais rêve se rendissent compte que leur rôle s'achevait. Elle demeura calme et, mine de rien, amorça un mouvement imperceptible vers la porte en espérant pouvoir s'éclipser en douce et s'abriter derrière le policier qui allait se présenter. Elle allait réussir, quand le timbre de la sonnette se fit entendre. Bernard et Louis sursautèrent et leurs mains se crispèrent sur leurs armes.

– Tiens, les chiens qui arrivent! s'écria Louis, après avoir jeté un rapide coup d'œil dehors.

– Madame, faites pas un pas de plus, lui ordonna Bernard à voix basse mais d'un ton froid, déterminé. Pis, vous descendez pas les marches. Faites juste lui d'mander c'qu'y veut et ayez l'air naturel, l'avertit-il.

Madame Richard ravala péniblement sa salive. Elle n'osa pas se retourner; sentant qu'elle avait les deux armes braquées sur elle, cela lui donnait la nausée et la paralysait. Demeurant où elle était au haut du palier et tremblant de tous ses membres, elle rassembla ses forces pour parvenir à parler d'une voix qui pouvait s'entendre à travers la porte:

– Oui, que voulez-vous?

– Police, Madame. On vient vous avertir de tenir vos portes barrées. Y'a deux gars armés de cachés dans le bois. Ils peuvent s'avérer dangereux.

L'agent, trouvant sans doute curieux le fait que madame Richard ne daignât pas se montrer, se colla la figure contre la moustiquaire. Tout en continuant de parler, il tenta de la localiser dans la pénombre qui régnait à l'intérieur de la maison.

– Madame! Madame, vous êtes là? M'avez-vous entendu? insista-t-il, en mettant ses deux mains en cornet près de ses yeux pour les acclimater à l'absence de lumière.

Bernard et Louis s'étaient rapprochés. N'y tenant plus, Bernard décida que c'en était assez.

– Disparais tout de suite, chien sale! cria-t-il d'un ton sec.

L'agent tiqua et, ses yeux s'étant habitués à la demi-obscureté, aperçut les deux frères Lacroix qui se tenaient de chaque côté de leur otage en pointant leur arme vers lui.

– Tu s'rais bien mieux de partir, si tu veux pas avoir un trou dans ta tête vide! glapit Louis, menaçant.

L'agent ne se le fit pas répéter deux fois. Tournant les talons, il regagna vivement sa voiture et démarra en trombe.

Bernard souleva le rideau de la fenêtre dans la salle de séjour pour s'assurer que le véhicule s'éloignait véritablement de la maison. Aussi invraisemblable que cela pût paraître, les deux intrus se montraient amusés de s'être ainsi vendus. Peut-être, inconsciemment, se sentaient-ils soulagés de savoir que les événements ainsi précipités allaient, d'une façon ou d'une autre, mettre un terme à leur odyssee de fugitifs?

– Pourquoi lui avoir parlé d'même? Y m'semblait que c'était des Martel, que vous vous cachez!

Sans même porter intérêt à ce qu'elle venait de dire, ils s'amusèrent de la chose.

– Non, mais l'avez-vous vu se sauver comme un lapin? railla Bernard. R'garde-moi ça, l'jeune: une police qui roule en fou, ça mériterait une amende. Selon moi, y doit bien être en train d'chier dans ses culottes.

– J'aimerais bien savoir comment y va expliquer ça à sa femme, renchérit Louis.

Comme deux gamins qui tiennent à tout prix à ignorer le plus longtemps possible que le vent est sur le point de tourner, Bernard et Louis rirent à s'en étouffer. Pendant

d'interminables minutes ils se gaussèrent, en amplifiant la peur qu'ils venaient de provoquer à l'agent de police.

Aussitôt que l'endroit où se terraient les Lacroix fut localisé, ce fut le branle-bas, à la SQ. On s'efforça de mettre en place le dispositif de sécurité qui s'imposait. On érigea à la hâte deux barrages routiers, à une certaine distance de la maison. Par mesure de prévention, on évacua les voisins immédiats des Richard et les maisons plus éloignées reçurent la consigne de ne pas se montrer à l'extérieur jusqu'à nouvel ordre. Dans la cohue, on oublia cependant d'évacuer et même d'aviser les voisins d'en face, les Warren.

Les autorités policières entrèrent en contact avec la mère des frères Lacroix, lui demandant dans quelle mesure, si elle communiquait avec eux, elle saurait les inciter à se rendre sans aggraver davantage leur situation. Elle leur avoua humblement n'avoir sur eux que très peu d'emprise, mais promit de tenter l'impossible. Elle attendrait qu'on lui fasse signe au moment propice. Un enquêteur téléphona alors à Bernard.

– C'est la Sûreté du Québec.

– Ah oui? J'ai rien à vous dire.

– Écoute, Bernard, on peut s'parler, insista le policier.

– Si vous voulez que j'parle, passez-moi Jalbert. Y'a juste lui qui a de l'allure, dans votre *gang*.

– Le sergent Jalbert est en vacances, en dehors de la région. Pour l'instant, j'aimerais savoir combien vous avez d'otages?

– Bon... bien, c'est bien de valeur pour vous autres: j'en ai aucun. Salut bien!

Puis, il raccrocha mais convaincu que l'autre s'entêterait, il demeura près de l'appareil. L'enquêteur, ne se tenant pas pour battu, recomposa le numéro des Richard.

– Allô, répondit Bernard.

– Bernard, joue pas au fou, là! Raccroche pas, y faut qu'on s'parle.

– T'as la tête dure! J't'ai dit que j'parlerais juste à Jalbert.

– J'te savais peureux, mais pas au point de pas être capable de tenir une conversation téléphonique. Salut.

– Aye, minute, s'emporta-t-il. Peureux, moi? Peux-tu m'dire pourquoi qu'tu m'parles de même?

– Bien pour moi, un gars qui a peur de parler au téléphone en sachant qu'y a rien à craindre, comment t'appelles ça, toi? l'appâta l'enquêteur.

– Toi, mon chien sale, arrange-toi juste pour pas te r'trouver sur mon chemin! J'vais te l'montrer moi, lequel des deux qui a peur, s'époumona Bernard, rageur. Qu'est-ce que tu veux savoir? Pose-les, tes questions!

Il avoua ne détenir que la propriétaire, son mari étant absent pour la journée. Il termina en disant n'avoir aucune demande particulière à formuler.

– Vous voulez rien? faillit s'étrangler l'enquêteur en entendant sa réponse.

– C'est clair, on vous d'mande rien. Salut bien, lança Bernard, en raccrochant le combiné.

Madame Richard était de plus en plus déroutée. Ses tremblements s'étaient graduellement espacés, de même que ses crises de larmes. Elle aurait tellement voulu comprendre! Elle attendait sans bouger quand Bernard, répondant à un besoin subit et irréprouvable, lui demanda à brûle-pourpoint :

– Madame, j'peux-tu téléphoner?

– Co... comment? répondit-elle, estomaquée.

– Est-ce que j'peux m'servir du téléphone? reprit-il, en lui décochant un sourire désarmant.

– Bien... Bon Dieu, bredouilla-t-elle avant de s'enghardir devant sa mine innocente. J'comprends rien. Tu t'installes chez moi, tu m'prends en otage et là, tu me d'mandes la permission de te servir de mon téléphone. T'es pas facile à suivre!

– C'est pas parce qu'on est mal pris qu'on oublie comment s'conduire, dit-il avec une petite moue gênée en prenant le téléphone. Ça vaut aussi pour l'jeune, hein?

Louis, assis en retrait, ne répondit pas: il paraissait littéralement bercer sa carabine, tout en ayant l'air absent, absorbé dans ses pensées. En composant le numéro de téléphone de son ancienne patronne à Macamic, Bernard adressa à Dieu une prière muette pour que ce soit elle qui décroche.

– Allô? fit une voix qu'il ne fut pas certain de reconnaître.

– Michou? C'est bien toi, Michou?

– Bernard! Oui, oui, c'est moi! J'suis contente de t'entendre. Peux-tu m'dire où t'es rendu? demanda-t-elle, inquiète.

– Fais-toi s'en pas, Michou. On est chez une madame bien bien fine et j'te jure qu'on lui fera rien d'mal, répondit-il.

– Est-ce que j'peux faire quelque chose pour toi? À la radio, y disent que vous avez volé et mis l'feu, à La Sarre. Si tu savais comme j'm'inquiète pour vous deux!

– Michou, poursuivit Bernard en sentant sa gorge se nouer d'émotion, j'voulais juste te dire merci une dernière fois. Adieu.

– Pourquoi, adieu? Tu sais bien que tout s'arrange avec le temps, fais pas d'folie. J'vais t'aider.

– On a déjà discuté: tu l'sais bien, j'retournerai pas derrière les barreaux. Mon frère pis moi, on va s'tuer avant d'en arriver là. Adieu, ma belle. J't'embrasse bien fort, pis mon frère aussi.

Bernard raccrocha car il ne pouvait plus retenir ses sanglots et se dirigea vers son frère en hoquetant. Dans les bras l'un de l'autre, ils pleurèrent comme des enfants... comme les enfants qu'ils étaient.

Madame Richard était déchirée; d'un côté, elle se sentait prise au piège et de l'autre, elle aurait aimé pouvoir s'approcher d'eux, les consoler, les bercer. Elle sentait tellement de détresse dans leur épanchement, dans cette glissade qu'ils savaient définitive et irréversible. Elle les sentait tellement plus malheureux que méchants... Tout ce qu'elle put faire, ce fut de rajouter ses pleurs aux leurs. Elle aurait été bien incapable de déterminer si elle pleurait sur son sort à elle ou sur celui des deux garçons. Le fait de voir la femme pleurer eut, sur les deux frères, un effet immédiat et diamétralement opposé. Bernard sécha ses propres larmes et vint s'accroupir à ses pieds.

– Pourquoi pleurer, madame Richard? lui demanda-t-il doucement.

– Ma grande foi du Bon Dieu! s'épancha-t-elle, j'ai rien fait pour mériter ça, moi.

– Vous avez raison, la rassura Bernard. On n'vous veut pas d'mal, j'vous le jure! Ce sont nos armes, qui vous énervent de même? Se retournant vers Louis, il lui fit signe de mettre son arme par terre.

Louis se leva brusquement en reprenant son arme et alla ouvrir la porte du salon donnant directement sur la grande route. Il se sentait souverainement agacé par les pleurs de l'otage et il cherchait un dérivatif pouvant le calmer. Il demeura quelques minutes sous le chambranle, hésitant. Puis, il referma la porte derrière lui. Debout sur le perron, jambes écartées, il inspecta les alentours et éprouva la robustesse de la rampe, en s'asseyant dessus un instant.

Il s'attarda ensuite à scruter le barrage Nord, à la fois curieux et inquiet, l'autre étant trop loin. Conscient que l'on devait assurément suivre et observer ses moindres faits et gestes, il eut une idée saugrenue: se disant qu'il ne risquait rien tant que son frère demeurerait à l'intérieur avec leur otage, il fit les cent pas devant la maison, arme sur l'épaule à la manière des vrais soldats, non sans surveiller constamment les abords, au cas où...

En voyant son jeune frère user d'autant d'audace, Bernard avait d'abord cédé à une seconde de panique qu'il réprima sans peine. Personne n'oserait descendre un ravisseur en sachant que l'autre se trouve avec l'otage. Il se leva quand même pour aller se coller le visage sur la fenêtre, afin de voir l'accueil que les policiers allaient lui réserver. Regardant son cadet entamer sa ronde, il lui sourit, presque avec orgueil.

Lui-même n'aurait pu trouver mieux comme provocation. Puis, il revint vers sa détenue, qui pleurait de plus en plus.

– Pleurez pas d'même madame Richard! la supplia-t-il. On est mal pris. Les Martel veulent nous tuer pis les policiers trouvent ça drôle. Eux autres, y d'mandent pas mieux. On sait pas où aller pour s'cacher. Même en prison, on peut s'faire descendre. Y ont les moyens de payer bien du monde pour nous faire la peau. Cette fois, on pourra probablement pas leur échapper mais au moins, on va avoir dérangé un peu avant de crever. Comme ça, les gens vont peut-être réaliser qu'on était quand même du monde! Comprenez-vous? Vous d'vez nous comprendre, insista-t-il.

Elle se calma un peu, semblant peser le pour et le contre, voulant sans doute évaluer les bonnes intentions apparentes de Bernard. Puis, soudainement, elle risqua :

– Écoute, gardez la maison, faites-en ce que vous voulez mais laissez-moi m'en aller. J'dirai rien à personne, j'vous l'promets.

– On dirait que vous voulez pas comprendre, lui expliqua posément Bernard. Si vous sortez d'la maison, comme y savent qu'on est dedans, y vont tout mitrailler, nous autres avec. Vous en aurez même plus, de maison.

– Bien, voyons donc, Bernard, tu manques de sérieux! Voir si ça s'peut des affaires de même, de nos jours! Veux-tu bien me dire c'que vous avez fait pour avoir peur d'eux autres de même? Avez-vous tué quelqu'un, doux Jésus? dit-elle en se signant.

– On n'a tué personne, protesta Bernard. Si on avait voulu descendre le policier tout à l'heure, ç'aurait été bien facile, mais on n'est pas des tueurs. Sauf que... bien à

chaque fois qui s'passe la moindre bagatelle dans l'coin, c'est sur notre dos qu'y mettent ça!

– Non! Non, cette fois, vous avez certainement fait quelque chose de pas catholique, autrement, ils n'auraient pas monté des barrages. Ce ne sont pas les Martel mais les polices qui sont après vous autres.

Louis rentra en affichant un sourire arrogant, se sentant supérieur d'avoir osé, le premier, sortir de la maison. Il alla d'abord s'asseoir sur une berçante; comme on ne semblait pas s'intéresser à lui, il alla se recroqueviller sous la table et, tête appuyée sur un bras, pleura, comme si ce qu'il avait vu lui avait donné l'heure juste concernant son possible avenir. Il donnait l'impression de se désintéresser totalement de la conversation qui se déroulait près de lui, semblant se retrancher volontairement du monde des vivants. Tentait-il d'accepter leur mort possible comme un fait déjà accompli ou, à tout le moins, inévitable?

– Bien oui, admit Bernard avec réticence, reprenant sa conversation avec la dame: là, on a fait une p'tite bêtise, c'est vrai. Si on n'était pas toujours traqués, aussi!

– Peux-tu m'expliquer c'est quoi, pour toi, une petite bêtise?

– J'vous l'ai dit: pas grand-chose, on a fait un vol.

– Ça devait être un bien gros vol pour que vous agissiez ainsi, lui lança-t-elle à brûle-pourpoint. J'ai jamais vu tant de polices de ma vie.

– Voyons donc! Un p'tit vol de rien pantoute, dans un restaurant à Macamic. Le patron, c'est un gars qui est plein aux as, pis y s'est déjà permis de rire de moi en pleine face.

J'ai seulement pris c'qu'y me d'vait, avec les intérêts. Y faut bien se venger de temps en temps, autrement, ces gens-là se croient tout permis, ironisa Bernard.

– Combien avez-vous volé? demanda la femme.

– Pff... à peine quatre cents, ça vaut même pas l'coup d'en parler.

– Dans c'cas-là, y m'semble que vous devriez vous livrer. En ce moment, vous aggravez drôlement les choses.

– Nous rendre, l'interrompit Bernard, pour avoir quinze ans de prison? C'est l'minimum, pour une prise d'otage. Y s'feraient un plaisir de nous donner l'maximum. C'est bien le seul domaine où on aurait plus qu'les autres. On va s'tuer, plutôt que s'rendre.

– Si j'téléphonais à la Sûreté du Québec pour leur dire que j'vais sortir avec vous deux? proposa la captive, soudainement pleine d'espoir. Y'a pas personne qui va pouvoir dire que vous m'avez pris en otage. J'vais témoigner en votre faveur. Y m'semble que ça pourrait s'arranger, tu penses pas, Bernard?

– Vous oubliez que l'fflic qui est venu ce matin, lui, y l'sait. Vous auriez beau jurer sur la tête de votre mère, y tiendrait son bout. Les policiers du coin seraient bien trop contents de nous mettre la main au collet. Non, ça marcherait pas. Vous êtes quand même bien bonne de vouloir nous aider, mais à partir de maintenant, y'a plus personne qui peut le faire. On va se flamber aussitôt que ça va chauffer un peu trop. Tant et aussi longtemps que vous allez être dans la maison, y bougeront pas, j'les connais.

Louis, qui encore une fois émergeait de sa rêverie, voulut se raccrocher aux dernières paroles de leur otage, les seules qu'il voulait entendre.

– On devrait s'rendre avec elle au poste, dit-il. On dirait qu'on lui a pas fait d'mal; après tout, c'est vrai, hein? implora-t-il, dans l'espoir de sauver sa peau.

Bernard regarda son frère et l'espace d'un instant, il éprouva la fugace envie de céder, de lui donner une chance. Il eut un moment l'envie de les laisser partir; Louis pouvait peut-être se reprendre... Mais ces pensées furent immédiatement repoussées par d'autres. Celles des souvenirs de ses séjours en prison et de ses déboires avec la justice.

– T'es fou, l'jeune! lui dit-il simplement, sans animosité aucune.

Il se tourna vers madame Richard et poursuivit:

– Si vous saviez c'que c'est de s'faire arrêter! On s'fait bousculer, insulter, on fait rire de nous autres comme si on était des imbéciles. Sans compter l'interrogatoire: des questions niaiseuses à n'en plus finir pour qu'on avoue n'importe quoi, même si on n'est pas coupable. Nous autres, on est probablement pas bien recommandables, mais la majorité des policiers sont des sadiques qui jouissent quand y'en pognent un, pis y s'amuse à le faire souffrir inutilement.

– Seigneur, Bernard, mais dans quelle sorte de monde vis-tu, pour dire des affaires de même? C'est des polices, pas des bandits!

– Moi, le seul monde que j'ai connu, c'est un monde de vauriens pis de menteurs, pis j'vous jure qu'y sont pas

tous en prison. Que voulez-vous, on vit dans un monde bourré d'hypocrites; les pires, ce sont souvent ceux qui ont la loi d'eux-mêmes.

Bernard paraissait tout entier absorbé par les paroles qu'il prononçait. Il y croyait, c'était l'évidence même. Madame Richard ne put réprimer un frisson.

– Bernard, tu m'as peur! Je t'en supplie, laisse-moi m'en aller, pour l'amour de Dieu... j't'en supplie... pleurnicha-t-elle.

– L'amour de Dieu, répéta Bernard en écho. Si Dieu, comme vous dites, avait au moins prévu une place au soleil pour les gars comme nous autres!

– Veux-tu dire que tu crois pas en Dieu?

– Pour croire en Lui, ça, j'y crois, concéda Bernard, mais ça m'oblige pas à être content du sort qu'Il m'a réservé.

La femme, que cette discussion avait vidée, se mit à tourner en rond dans la maison. De temps en temps, elle risquait un coup d'œil à l'extérieur dans le coin d'un rideau mais sans y toucher, de peur qu'un des deux garçons ne la prenne à partie. Elle qui n'avait jamais trouvé le temps long, s'occupant à cuisiner, coudre, faire du ménage, du lavage, du repassage, elle le voyait maintenant s'éterniser, espérant que quelque chose en sa faveur put la sortir de cet abîme. Contre son gré, elle se voyait figée dans l'espace et dans le temps avec ses deux ravisseurs.

Depuis le début de cette histoire, Louis éprouvait tour à tour une infinie gamme de sentiments contradictoires, allant de la révolte au fatalisme; mais la plupart du temps, il se retranchait dans une rêverie où rien ne semblait

l'atteindre, recroquevillé dans une espèce de position fœtale avec son arme sous la table. Il ne parvenait pas à se résigner à son sort et ne tentait même plus de cacher ses larmes, quitte à en subir les foudres. Il soupirait à fendre l'âme, laissant couler librement le flot de son désespoir. Entre deux hoquets, il revint à la charge et essaya de faire plier son grand frère :

– Bernard, l'implora-t-il, tu penses pas qu'on devrait s'rendre? J'crois que... j'suis prêt à aller en prison.

– Non! hurla son frère, rageur.

Et, comme si l'éclat de voix de Bernard avait servi de déclencheur, madame Richard perdit alors le frêle contrôle qu'elle avait réussi à établir. Et sans aucune retenue, elle se mit à proférer des paroles qui auraient voulu sortir toutes en même temps :

– Pourquoi moi? Pourquoi? Mon Dieu, j'vous ai rien fait. Laissez-moi partir... j'ai rien à voir avec vos problèmes. J'm'en vais, j'suis plus capable de rester renfermée dans ma maison. J'vais devenir folle, ma grande foi du Seigneur. Mon vieux pis moi, on demandait rien à personne; juste de vieillir ensemble et de mourir en paix, quand viendrait notre heure. Mon Dieu, mon Dieu, mon Dieu!

Sa litanie dura, dura... À bout de forces, voyant que ses cris n'amenèrent aucune réaction, elle se tut et se dirigea, comme un automate, vers sa chambre à coucher. Au moment où elle allait pousser la porte pour la refermer sur elle, une main enserra son poignet. Bernard la regarda droit dans les yeux et sans mot dire, en faisant non de la tête, lui signifia que la porte devait demeurer ouverte. Sans protester, elle s'allongea sur son lit, où elle continua à gémir.

Quelques minutes plus tard, elle ouvrit ses yeux déjà affreusement rougis, pour s'apercevoir avec effroi que les deux garçons se tenaient debout dans le chambranle de la porte. Ils avaient en main les embrasses des rideaux, dont ils semblaient éprouver la résistance. Un éclair difficilement supportable lui traversa l'esprit : elle les avait sans doute poussés à bout, avec ses crises de larmes et ses gémissements, et ils venaient l'étrangler afin de ne plus l'entendre. Stoïque devant sa dernière heure venue, elle sécha ses larmes, recommanda son âme à Dieu et ferma les yeux, pour ne pas les voir s'avancer vers elle. Elle attendait, calme, s'efforçant de ne pas penser à l'impression qu'elle éprouverait lorsqu'ils lui passeraient l'étoffe autour du cou et qu'ils serreraient, jusqu'à ce que mort s'en suive.

Comme l'attente s'éternisait, elle souleva une paupière et fut surprise de les découvrir, exactement au même endroit, dans la même position. Était-ce le fait d'avoir accepté son sort, elle n'aurait su le dire ; mais elle se sentit libérée de l'angoisse ressentie jusqu'à maintenant. Constatant qu'elle les regardait sans broncher et que ses lamentations avaient cessé, Bernard lui montra les embrasses et, respectueusement, lui demanda :

– On peut-tu prendre ça, madame Richard ? Bien, si ça vous dérange pas, on aimerait s'en servir comme bandeaux pour mettre autour de nos têtes, s'il vous plaît.

Cette dernière se surprit à leur trouver un petit air penaud, tout contrit, et c'est avec soulagement qu'elle répondit :

– Oui... oui. Vous pouvez les utiliser.

– Pis... euh... madame Richard, poursuivit Bernard, hésitant, est-ce que vous pourriez essayer d'arrêter de

brailler? Ça m'fait d'la peine, essayez de nous comprendre. Est-ce que c'est possible?

– J'veux bien essayer, promit-elle. Vous autres aussi, essayez d'me comprendre. Si vous saviez la frousse que vous me donnez!

– On s'excuse, madame. On souhaiterait bien qu'les choses s'passent autrement, reprit Bernard. Oh, pis... bien tant qu'à y être, y'a autre chose; l'jeune pis moi, on va avoir besoin des armes de votre mari. Si on est bien armés, y viendront pas... pas tout de suite, en tout cas. Y doivent savoir qu'on est prêts à les recevoir, sinon, j'veux pas vous faire peur en disant ça, mais même votre vie est en danger. Vous avez pas idée de c'qu'y peuvent faire. Au fait, votre mari doit bien avoir d'la bière?

Madame Richard avait beau faire tous les efforts possibles, elle s'avouait incapable de comprendre leur comportement: d'un côté, ce respect, cette attention et de l'autre, cette rudesse, cette détermination si terrifiante...

– D'la bière? Bien... j'sais pas si... répondit-elle.

– Inquiétez-vous pas, hein, lui lança Bernard avant qu'elle pût continuer. On n'a pas envie de s'«paqueter» pantoute.

Bernard et Louis, après avoir reçu la permission de chercher partout dans la maison, ne tardèrent pas à trouver la réserve de monsieur Richard: quelques bouteilles de «fort» et de la bière. Ils découvrirent aussi deux armes de petit calibre mais sans les munitions. Sachant que monsieur Richard était un amateur de chasse à l'original, Bernard soutenait qu'il possédait au moins une autre arme de fort calibre, celle-là devant être cachée quelque part dans la maison. Elle n'était pas dans la camionnette, puisqu'il avait

vérifié lorsqu'ils étaient dans le garage. Ils poursuivirent donc les recherches, tout en consommant quelques bières.

En un rien de temps, Bernard fit le tour de la maison pour dénicher la carabine et les cartouches. Lorsqu'il localisa la cachette, il se dirigea vers le sous-sol pour vérifier si les cartouches correspondaient bien aux armes.

Madame Richard s'était relevée pour les regarder aller et venir. Elle n'aurait su décrire ce qu'elle ressentait. Compassion? Détachement? Soulagement? Pour l'heure, toute crainte l'avait quittée, et si elle les voyait semer le désordre dans sa maison, elle affichait à cet égard un désintéressement complet. Pour peu, elle leur aurait même facilité les recherches, si elle avait pu éclaircir ses idées, qui demeuraient obstinément confuses. Elle se retrouvait devant deux grands enfants qui auraient pu tout aussi bien être les siens, et qui comme deux bêtes fauves pourchassées, montraient les dents. Rien d'autre ne comptait à ses yeux, du moins, en cette minute même. Seul un sentiment maternel paraissait surnager dans tout ce remue-ménage et lorsqu'elle vit Bernard descendre les marches, elle ne put s'empêcher de le prévenir, angoissée :

– Fais attention, Bernard. Vous devriez pas boire quand vous avez des armes dans les mains.

– On n'est pas des enfants, répliqua-t-il. C'est pas quelques verres qui vont nous faire perdre la tête!

Il dégringola les marches quatre à quatre, excité comme un enfant qui vient de découvrir un nouveau jouet.

Quelques instants plus tard, une détonation se fit entendre, faisant trembler murs, vitres et vaisselle. D'un même élan, elle et Louis se précipitèrent vers le sous-sol.

– On se calme. Ce sont des choses qui arrivent, les accueillit Bernard, déconfit. Vous aviez raison, la bière, c'est fini pour aujourd'hui. Ça vaut aussi pour toi, l'jeune.

Ils remontèrent dans la cuisine où, soudainement pris d'un accès de rage, un rictus sauvage déformant ses traits, Bernard s'écria :

– J'vais téléphoner à mère, pis j'vais lui dire de r'garder c'qu'elle a fait avec nous autres. Y faut qu'à le sache, c'qu'on est devenus !

Il s'empara du combiné et, tremblant de tout son corps, commença à composer le numéro de téléphone de sa mère. La femme s'approcha et lui mit la main sur l'épaule :

– Non, j't'en supplie, ne fais pas ça, lui dit-elle, d'une voix à la fois suppliante et maternelle. Tu l'regretteras.

Devant cette remarque, il hésita quelques secondes et, jouant de cran, elle lui enleva doucement le combiné des mains et le déposa sur son support. Louis, sans mot dire, suivait la scène, à la fois touchante et maternelle.

– Être parent, lui dit-elle, c'est pas aussi facile que ça en a l'air. Y'a pas d'école pour nous apprendre à élever des enfants. Ta mère a probablement fait d'son mieux à sa connaissance, comme toutes les mères du monde. Ne va surtout pas, aujourd'hui, lui donner l'impression qu'elle a manqué à ses devoirs : ce serait trop cruel. Tu comprendras un jour que c'est pas toujours rose, d'avoir des enfants. Chacun a son caractère, ses besoins, ses exigences, ses fantaisies. Il n'existe aucune recette : tout s'apprend sur le tas, au jour le jour. Si tu penses pouvoir faire mieux un jour, tu l'feras ; mais pour l'instant, dis rien que tu pourrais regretter, l'arrêta-t-elle, alors qu'il s'apprêtait à maugréer.

Non... Penses-y deux minutes, c'est vraiment pas la journée d'en remettre, hein ?

Bernard se laissa facilement convaincre de surseoir à son coup de téléphone. Il se mit à tourner en rond ; ouvrant le congélateur, il sortit trois tranches de *steak* de bœuf et un contenant de bleuets. Il montra le tout à Louis, qui lui fit signe qu'il agréait ce menu, et demanda à madame Richard si elle voulait bien consentir à leur préparer ces mets pour le souper. Le grand sourire, presque de connivence, qu'elle lui adressa lui fit l'effet d'un pansement.

– J'vais vous faire une p'tite fricassée pour diner, et y m'reste aussi d'la soupe aux légumes.

Le repas terminé, Louis décida d'annoncer la nouvelle à la famille. Bernard cru bon d'ajouter, à l'intention de madame Richard :

– Inquiétez-vous pas, on va faire ça correctement.

– Allô !

– Salut m'man, c'est Louis. Mon Dieu, étais-tu assise sur l'téléphone ? J'te passe Bernard, j'te reparle après...

– Allô, m'man, sais-tu où on est, l'jeune pis moi ?

– Inquiète-toi pas : j'apprends toujours les nouvelles rapidement, quand y s'agit d'mes enfants. La police est venue me voir. Pourquoi, mon grand ?

– Prends pas ça d'même, se rembrunit Bernard. On voulait seulement vous donner des nouvelles.

– J'comprends vraiment pas pourquoi vous avez fait ça, le coupa sa mère. Écoute... j'veux pas t'faire la morale,

mais j'veux qu'tu m'promettes de pas toucher un cheveu de cette dame-là. T'entends, Bernard? Promets-moi!

– J'te l'promets; dors tranquille, elle risque rien.

– Merci, ça m'soulage un peu. J'sais que t'es un bon garçon. J'suis consciente que t'as pas eu la vie facile et j'm'en veux d'avoir cédé aux services sociaux. J'pensais que ce serait mieux pour toi. On peut jamais revenir en arrière, mais j't'aime, mon fils... maintenant, passe-moi Louis. J'veux sa parole à lui aussi, pis oublie pas que j'compte sur toi pour qu'il la respecte. Y'est encore bien jeune, faudrait pas qu'y prenne les nerfs. Tu vas faire attention à ça, hein, mon Bernard? L'agent de la Sûreté du Québec comprend pas que vous n'vous rendiez pas. Y m'ont dit qu'ils avaient demandé l'aide d'un agent spécial, un genre de médiateur. J'vous demande de bien l'écouter: c'est probablement la seule façon de vous en sortir sans trop de dégâts.

Bernard, songeur, passa le combiné à son frère qui, à son tour, se mit à dialoguer avec sa mère puis avec sa jeune sœur. Lorsque la communication fut terminée, les deux frères se regardèrent, en se forçant à sourire.

– La p'tite princesse avait envie de m'faire la morale, se décida à dire Louis. T'aurais dû l'entendre.

– Bof, c'est d'son âge. Elle va finir par comprendre. R'garde-moi ça, comme c'est l'*fun* de voir tant d'monde s'énerver.

Bernard avait écarté un coin du rideau et contemplait toute l'agitation qui se passait près du barrage Nord. Louis, l'ayant rejoint, siffla avant d'annoncer, plein de suffisance:

– C'est trop beau, j'retourne voir ça dehors. Viens-tu?

– On peut tout d'même pas sortir tous les deux en même temps, p'tite tête, rétorqua Bernard. Tu fais quoi avec elle, durant ce temps-là? Tu penses pas qu'on s'ferait descendre comme des lapins? J'irai quand tu r'viendras.

Bernard alla lui ouvrir la porte toute grande. Sitôt sorti, Louis répéta son manège: arme sur l'épaule, il marcha de long en large devant la maison, un sourire béat d'arrogance accroché au visage.

Madame Richard s'avança vers Bernard, qui regardait dehors en tenant un coin du rideau levé. Lui touchant le bras, elle lui dit:

– Bernard, j'étouffe. Veux-tu ouvrir les rideaux? J'pense bien que maintenant, changera pas grand-chose, hein?

– Là, vous avez bien raison, admit-il en s'exécutant.

– Doux Jésus, merci! marmonna-t-elle.

Délaissant la fenêtre, il alla ouvrir le poste de radio en précisant, à l'intention de son otage:

– J'me d'mande si y parlent de nous autres à la radio, aujourd'hui: pas du vol, mais du...

Réalisant qu'il venait de faire une bévue, il s'arrêta et ferma la radio, avant même d'avoir entendu quoique ce fût.

– Du quoi, Bernard? demanda-t-elle, sans obtenir de réponse.

Il alla jeter un œil sur les bravoures de son jeune frère.

Pendant ce temps, le voisin d'en face, Burth Warren, qui s'était permis une grasse matinée, s'avança noncha-

lamment dans la salle de séjour, une tasse de café à la main. C'est alors qu'il vit par la grande fenêtre un jeune homme faisant les cent pas devant la maison des Richard, une arme sur l'épaule. Il écarquilla les yeux, en se les frottant de sa main libre, comme pour se convaincre qu'il n'avait pas la berlue.

– C'est pourtant pas l'temps d'la chasse. Claire! Claire, viens vite voir! Y'a un drôle d'original qui se promène dehors.

– Quoi? lui demanda sa femme, sortant précipitamment de la cuisine.

– R'garde mais va pas trop proche d'la fenêtre, par exemple. Le vois-tu, là? C'est la première fois que j'vois ce gars-là dans l'coin. J'me d'mande bien à quoi ça rime, ça.

– Tu parles d'un drôle de type, s'étonna sa femme, on dirait qu'il joue au petit soldat!

– J'vais prendre quelques clichés, c'est trop comique. Autrement, personne va vouloir me croire, dit son mari.

Il se mit à prendre des photographies. Il constata alors qu'il n'y avait pas qu'un «soldat» en cause mais bien deux, qui se relayaient à tour de rôle. Il commença à se demander s'il n'y avait pas un lien avec le communiqué entendu la veille, à la radio. Il décida sur-le-champ, de concert avec sa femme, que personne ne sortirait de la maison jusqu'à nouvel ordre. À la fois intrigué et amusé, il continua à fixer sur pellicule les allées et venues des deux personnages armés, l'un après l'autre. Il ne s'était pas encore rendu compte de l'arrêt de la circulation. De sa maison, il lui était impossible de voir le barrage Nord, où étaient massés les policiers.

## La puissance, c'est ça

À la Sûreté du Québec, on marchait sur des œufs. L'agent responsable des relations publiques régionales, dont le bureau se situait à Rouyn-Noranda, se rendit à La Sarre en début d'après-midi pour répondre aux nombreux appels rentrant au poste de la radio locale et essayer de calmer la population. Les appels téléphoniques allaient tous dans le même sens :

- Ce sont deux anciens prisonniers. Comment se fait-il qu'ils soient libres?
- Écoutez, madame, ils ont fait leur temps.
- Est-ce qu'ils sont capables de la tuer?
- Vous savez, c'est plutôt rare que des ravisseurs tuent leurs otages; d'ailleurs, on n'a pas affaire à des assassins.
- Qu'est-ce qu'ils veulent, au juste?
- Pour le moment, ils ne demandent rien.
- Comment ça, rien? Ça tient pas, votre histoire!
- Offrez-leur quelque chose, dans c'cas-là, pis qu'on en finisse!

– Il n’y a rien qui presse. Vaut toujours mieux ne pas brusquer les choses.

– On peut savoir c’que vous comptez faire?

– Pour l’instant, on attend et on essaie de négocier avec eux autres.

– Pourquoi attendez-vous, s’ils ne veulent pas négocier?

– Parce qu’il n’y a rien d’urgent. Ce sont deux gars traqués: on doit leur laisser le temps de réfléchir pis de demander ou d’accepter de l’aide.

– De l’aide, vous dites? Bien moi, j’leur en mettrais dans le corps. Y méritent juste de se r’trouver au cimetière. Ce sont des bandits, rien que des bandits!

– Ce sont des hommes qui ont peur et qui ont besoin d’aide. S’il fallait descendre tous ceux qui font des conneries, y aurait bien des familles en pleurs, vous pensez pas?

– Ce sont des bandits en libération conditionnelle. On devrait les *shooter*! Vous voyez bien où c’est que ça mène, de les remettre en liberté.

– Madame, quand des gars sont remis en liberté, c’est qu’on est pratiquement certains qu’ils vont fonctionner en société.

– Fonctionner? La belle affaire. Vous en avez une, belle preuve, là!

– C’est bien certain qu’on retrouve, comme partout ailleurs, un certain pourcentage d’erreurs.

– On sait bien... vous autres, les polices, on dirait que vous avez peur des bandits.

- C'est votre opinion, madame.
- Vous leur donnez trop de chances.
- ...
- Ce sont des fous dangereux!
- ...
- On devrait rétablir la peine de mort.
- ...
- Moi, j'les tuerais comme des chiens!
- ...

– N'attendez donc pas qu'la population fasse la *job* à votre place, parce que ça pourrait être bien pire que ce que vous pensez!

Après presque une heure d'appels semblables, l'agent, harassé, décida qu'il était temps de passer aux choses sérieuses et de mener à bien son travail. Tous ces gens qui sautaient sur l'occasion pour émettre leur opinion sur le travail des policiers ou pour laisser libre cours à leur instinct animal ne semblaient pas se rendre compte qu'ils monopolisaient continuellement les lignes téléphoniques. La population, sans le réaliser, retardait d'autant sa tâche, qui consistait à recevoir des renseignements des policiers quant à l'évolution de la situation et aux actions envisagées, à traiter les renseignements obtenus et, le cas échéant, à transmettre ceux-ci aux presses écrites et parlées, pour diffusion.

Il alla s'installer dans les bureaux de la police municipale de La Sarre, d'où émanait quelques minutes plus tard, le communiqué suivant :

«La situation n'a guère évolué quant à la prise d'otage en cours à la résidence de monsieur Albert Richard, à environ trois kilomètres au sud de La Sarre. Nous connaissons maintenant l'identité des deux ravisseurs: il s'agit des frères Bernard et Louis Lacroix, âgés respectivement de vingt-six et dix-neuf ans. Ces deux individus, connus du milieu policier, n'ont fait part jusqu'à maintenant d'aucune revendication particulière. Rappelons qu'ils détiennent en otage madame Hélène Richard depuis plusieurs heures, déjà. D'autres informations vous seront communiquées, relativement à cette affaire, au cours de la journée.»

\* \* \*

Après une courte ronde, Louis rentra et pendant que Bernard était à l'extérieur, il rebrancha la radio. Il l'écoutait avec attention quand son frère remit les pieds dans la maison. Le poste émettait un bulletin spécial les concernant :

– T'entends, Bernard? On parle de nous autres, lui fit remarquer Louis, au comble de l'excitation.

– Ouais, ouais, fit Bernard, désinvolte, en prêtant toutefois une oreille distraite à ce qu'on disait.

Madame Richard, pour sa part, après la bouffée d'insouciance et de compassion qu'elle avait connue, se sentit complètement épuisée, abattue, et inquiète.

– Quand j'pense qu'y disent mon nom à radio; si mon pauvre mari entend ça, y va bien en mourir.

– Ah, non! lâcha Bernard, excédé et faisant preuve de moins de patience. Vous allez pas vous r'mettre à brailler, j'pensais que c'était fini!

Avec grand-peine, elle retourna s'étendre sur son lit pour sangloter et prier Dieu de la tirer vivante de cette mauvaise passe.

Bernard baissa légèrement le volume de la radio, pensant que le prochain bulletin les concernant ne serait pas diffusé avant une bonne trentaine de minutes. Puis, il entreprit de joindre, à tour de rôle, quelques-uns de ses proches pour leur faire ses adieux. Selon sa philosophie de la vie, cet au revoir pathétique, s'entourant de toute l'inquiétude qu'ils devaient ressentir en ne sachant à quoi s'en tenir, ne constituait qu'un juste retour des choses. Après tout, selon lui, s'il avait reçu d'eux, jadis, l'attention, la tendresse et l'amour dont il avait besoin, il n'en serait sûrement pas là. Louis s'était de nouveau retranché dans son silence et ne prêtait plus attention à rien.

Pendant ce temps, Radio-Nord diffusait un autre communiqué qui passa totalement inaperçu chez les Richard :

« Relativement à la prise d'otage toujours en cours à la résidence de monsieur Albert Richard, la Sûreté du Québec secteur de La Sarre a demandé l'aide du groupe d'intervention tactique de Montréal. Ce groupe devrait arriver d'un moment à l'autre. Ce dernier comprend vingt policiers spécialement entraînés pour ce genre d'opération : deux enquêteurs, deux négociateurs, un agent d'information, douze policiers et trois officiers. Pour l'instant, rappelons que les deux agents-négociateurs du district du Nord-Ouest ont déjà amorcé une prise de contact avec les ravisseurs, vers onze heures. Les pourparlers n'ont, pour l'instant, donné aucun résultat... »

Bernard en était, après plusieurs coups de téléphone, à faire ses adieux à l'un de ses frères quand le bruit assourdissant d'un hélicoptère se fit entendre au-dessus de la maison. Il hurla dans l'appareil :

– Y vont nous descendre, j'peux plus t'parler!

Alerté par le bruit, Louis, qui était couché sous la table, se leva rapidement pour sortir sur le perron en criant comme un dément. Il leva son arme vers l'appareil et fit feu à deux reprises, avant de retourner vivement se terrer à l'intérieur.

Épouvantée, madame Richard se leva et, au seuil de l'hystérie se mit à crier, entre deux hoquets :

– Tueur! Assassin!

Bernard la prit vivement par les épaules et la secoua légèrement, pour réussir à la calmer :

– Calmez-vous! Vous l'savez bien, qu'on n'est pas des assassins. L'jeune a juste voulu leur faire peur. Comme ça, y r'viendront pas se promener au-dessus de nos têtes. Écoutez... Y s'en vont, on n'en fera pas un drame.

La dame retourna s'étendre pour pleurer tout son soûl.

Chez les Warren, la radio était maintenant allumée et le communiqué eut l'effet d'une bombe.

– Quoi? manqua s'étouffer Burth Warren. Ça fait des heures qu'on est entre deux barrages et personne a cru bon de nous avertir!

Stupéfiés, ils venaient de voir l'un des garçons tirer en direction de l'hélicoptère. Le tout prenait rapidement des

allures de film de guerre. Les enfants, ignorants du danger, trépignaient d'impatience, voulant aller jouer dehors.

La panique augmenta à toute vitesse lorsque Burth vit le plus grand et le plus âgé des deux ravisseurs sortir calmement de chez les Richard et se diriger, visiblement, vers sa maison. Tout en essayant de maîtriser la terreur qu'il éprouvait, il ordonna à sa femme d'aller se cacher dans la chambre du fond avec les enfants. Il attendit, espérant jusqu'à la dernière seconde que Bernard Lacroix se ravise et retourne chez les Richard. Il pensa vaguement aller quérir une des nombreuses armes qu'il possédait à cette époque, mais la possibilité de pointer une arme vers un être humain, même soi-disant dangereux, ne lui apparaissant pas comme la solution à envisager, il préféra s'abstenir. Les questions qui se pressaient dans sa tête ne le rassuraient pas, loin de là. Pourquoi l'homme venait-il chez lui? Voulait-il avoir à sa disposition plusieurs otages supplémentaires pour passer plus facilement les barrages de police? Et... la police? Pourquoi ne pas les avoir évacués? C'était tout simplement insensé. Transi de peur mais voulant à tout prix camoufler les tremblements qui l'agitaient, il compta les secondes qui restaient avant que ne retentisse le timbre de la sonnette de l'entrée... si l'homme armé se donnait la peine de s'annoncer, évidemment. La sonnerie résonna comme un coup de tonnerre. Il alla ouvrir, s'exhortant au calme. Tout de suite, il put constater que Bernard Lacroix pointait son arme vers le sol, ce qui le soulagea énormément.

– Bonjour, monsieur Warren! lança Bernard.

– Euh... oui... bon... bonjour, balbutia Burth, d'une voix chevrotante.

– Ne fais pas cette tête-là! lui sourit Bernard.

– Bien... c'est...

– J'suppose que j'ai pas besoin de t'dire mon nom, hein? Tu m'as donné des conseils pour arranger ton ancienne vannette! J't'avais trouvé bien correct. T'as sûrement la radio?

– Oui, mais...

– J'veux pas t'faire peur, c'est juste que j'ai été surpris de vous voir dans la fenêtre; j'pensais qu'les maisons avaient été évacuées. Vous devriez pas rester icitte. On vous veut pas d'mal, ni à toi, ni à ta famille. Partez, y va sûrement finir par y avoir des dégâts. Allez-vous-en le plus vite possible, c'est un conseil.

Burth Warren n'en revenait pas. Ainsi, c'était parce qu'il était inquiet pour lui et sa famille, que Bernard lui avait rendu visite. Il se surprit à regarder Bernard droit dans les yeux. Le désespoir qu'il y perçut le bouleversa profondément. Toute trace de peur l'ayant quitté, spontanément, il lui tendit la main en lui disant :

– Bonne chance, mon gars!

– Merci! répondit-il en serrant sa main tendue. J'pense qu'on va en avoir besoin.

Burth Warren referma lentement la porte sur ce visiteur inattendu. Il ne pouvait effacer de son esprit l'image de ce grand jeune homme qui, au fond, paraissait plus désesparé qu'autre chose et qui jouait, comme un gamin, avec la mort. Pour ne pas se laisser gagner par un vague à l'âme qui aurait pu lui faire oublier le danger bien réel que sa famille et lui-même couraient, il se précipita sur son appareil téléphonique avec l'idée bien arrêtée d'exiger

des explications de la Sûreté du Québec. Bien que ce fut difficile à croire, il semblait bien y avoir eu un oubli de la part des forces de l'ordre. L'heure n'étant pas aux doléances, on lui recommanda simplement de quitter les lieux, tel que le lui avait suggéré Bernard.

– En attendant, ne vous inquiétez pas, on vous couvre, lui dit-on.

Burth était stupéfié. Il n'en revenait tout simplement pas.

– Claire, tu sais ce qu'on vient d'me dire? s'indigna-t-il en rejoignant sa femme. «Inquiétez-vous pas, on vous couvre.» Nous sommes couverts. Tu vois, on s'inquiétait pour rien. Couverts par les gars d'en face, qu'ils devraient dire. On est en plein dans une zone de barrages et personne n'a cru bon nous avertir. Imagine, si on avait laissé sortir les enfants sans le savoir. C'est incroyable: deux gars détiennent une femme en otage en avant de chez-nous et y'en a même un qui a tiré sur l'hélicoptère de la police.

– Oui, mais là, on fait quoi?

– Tu dois partir, on peut pas courir le risque que l'autre nous tire. Aye, c'est vrai, se calma Burth Warren. Téléphone à madame Samson, j'te gage qu'ils sont même pas au courant. Dis-lui que tu vas aller les rejoindre en passant dans le bois, en arrière, avec les enfants.

Au moment de partir, madame Warren appela chez les Samson pour leur faire savoir que la famille partait pour les rejoindre. Ils étaient dans l'attente de l'escorte promise par la Sûreté du Québec pour quitter les lieux.

– On va vous attendre, promet madame Samson. Vous pouvez venir.

– J’vais avertir les polices que vous allez vous rendre chez les Samson en passant par-derrrière. Faudrait pas qu’ils pensent...

– Mais voyons donc, tu viens pas avec nous autres?

– Pour l’instant, j’me sens pas prêt à quitter la maison. J’veux mettre certaines choses en sécurité; mais toi, tu dois vite partir avec les enfants. Moi, ça presse pas tant que ça, j’prendrai pas la vannette.

Burth vit disparaître les siens avec appréhension. Sitôt la porte arrière fermée, il s’embusqua à une fenêtre pour suivre du regard, le plus longtemps possible, sa femme et ses enfants. Ces derniers devaient ramper sur une distance d’environ trois cents mètres avant d’atteindre la maison des Samson.

Pendant ce temps, le négociateur entra à nouveau en communication avec Bernard pour lui offrir son aide mais, une fois de plus, il rejeta catégoriquement toute idée de pourparlers.

Demeuré seul, Burth Warren, malgré la promesse faite à sa femme, décida de ne pas quitter les lieux. L’idée d’abandonner sa maison le répugnait quelque peu. Il préférait monter la garde et attendre. Il se disait aussi que les Lacroix ne pouvaient pas être aussi terribles que ça. Il en était encore à se demander comment il allait organiser son «siège», lorsque le téléphone sonna. Il crut que c’était sa femme qui voulait l’aviser qu’elle était rendue avec les enfants en lieu sûr.

– Je suis content que vous soyez arrivés.

– Comment ça s’fait que t’es pas encore parti? cracha Bernard, sans aménité.

– Ma famille vient de s'en aller et j'me préparais à en faire autant. Moi, j'ai une compagnie, j'ai bien des papiers à protéger. Tu comprends, ça devrait pas être bien long.

– C'est peut-être bien mieux pour ta santé, dit Bernard d'une voix dure, avant de raccrocher.

Burth Warren frissonna. Il avait du mal à croire que ce Bernard Lacroix fût le même que celui qui, trente minutes auparavant, était venu lui conseiller de se mettre à l'abri avec sa famille. Ce téléphone ayant servi de déclic, l'homme, sans trop réfléchir à ce qu'il faisait, se mit à placer dans divers endroits les armes à feu qu'il possédait : une carabine sous le canapé, une autre sous le lit de sa chambre, un fusil dans l'armoire à balais, un pistolet dans la garde-robe, située près de l'entrée, et ainsi de suite. Il les répartit de façon à avoir toujours une arme chargée à portée de la main, si jamais le besoin s'en faisait sentir. Il se jura alors de se départir de son arsenal, aussitôt que possible.

Il venait tout juste de terminer sa distribution et s'appêtait à aller vérifier pour la énième fois s'il avait correctement bloqué la porte arrière de la maison quand, dans un bruit infernal, le carreau de la porte arrière vola en morceaux.

– Du calme, du calme ! cria-t-il, les mains levées. J'suis chez moi ici ! dit-il aux deux hommes munis de mitrailleurs.

Les deux policiers baissèrent leur arme en constatant, d'après les photos des deux ravisseurs qu'ils avaient vues, qu'il s'agissait d'une erreur.

– Voulez-vous bien me dire c’que vous faites là? demanda un des agents avec brusquerie.

Burth Warren baissa lentement les bras. Jamais il n’avait eu une telle frousse. Quand il répondit, ce fut avec une voix qu’il eut lui-même peine à reconnaître :

– Je suis chez moi, non? C’est à moi de poser les questions.

Les deux policiers se regardèrent et grimacèrent.

– Bon bien, excuse-nous, on était convaincu que t’étais parti en même temps que ta famille.

Il ravala sa salive et la nervosité et l’exaspération aidant, il s’emporta :

– Qui vous a dit que nous étions partis? Il y a moins d’une heure, vous saviez seulement pas qu’on existait!

– On n’est pas habitués, dans le coin, à vivre de telles histoires, excusez-nous.

Les deux agents, également sur les dents à cause de tout ce remue-ménage, lui expliquèrent alors qu’un grand nombre de policiers étaient camouflés dans les aulnes et dans la forêt, derrière sa résidence. Ils avaient été avisés par *talkie-walkie*, depuis le poste de commandement, que la famille venait de quitter la maison. Persuadés que les occupants étaient tous partis, ils avaient perçu du bruit à l’intérieur. Voilà pourquoi ils avaient cassé le carreau de la porte, croyant qu’un des frères Lacroix était venu se servir en ayant le champ libre.

– Tu sais, les communications sont limitées lorsqu’on est sur le terrain, dit l’un des agents.

Sans tambour ni trompette, les policiers s'installèrent ensuite dans l'habitation.

– Bon, assez de bavardage. On réquisitionne ta maison, lui annonça l'un d'eux. Si jamais il revient, on va le recevoir.

Sous le regard incrédule du propriétaire, les agents s'installèrent comme bon leur semblait, allant et venant d'une pièce à l'autre. Même si Burth Warren savait que leurs gestes étaient en partie attribuables à la nervosité qui les habitait (après tout, eux aussi vivaient des moments exceptionnels), il ne put s'empêcher de se demander s'il n'était pas, lui aussi, un otage.

Durant ce temps, Bernard, de l'autre côté de la rue, s'amusait ou tentait de le faire en contemplant les barrages. C'était là son œuvre et il en tirait une certaine satisfaction. C'était lui qui avait réussi à rameuter tout ce monde-là. Il en oubliait toutes les conséquences possibles et le peu de chances qui s'offraient encore à eux. Il en oubliait leur situation et les lamentations de leur otage. Le temps n'existait plus...

Tout au long de l'après-midi, le téléphone sonna; des membres de leur famille essayaient de les raisonner. Régulièrement, la radio donnait un compte rendu de la situation, rappelant succinctement les faits et ajoutant de nouveaux détails. Quand Bernard entendit qu'il avait vingt-six ans et Louis dix-neuf, il téléphona au poste de radio et exigea que l'on rectifiât ces informations. Après tout, il n'avait en réalité que vingt-cinq ans et Louis, tout juste dix-huit.

Quelques instants plus tard, l'animateur s'exécuta. Bernard, en l'entendant, claironna plein de suffisance devant son frère :

– Tu vois, Louis? la puissance, c'est ça!

Bernard rappela alors au poste de radio pour remercier l'animateur et lui demander de faire tourner, spécialement pour lui, la chanson *Les portes du pénitencier*. On acquiesça à sa demande puis ce fut au tour de Louis, qui voulait entendre *Une femme en amour*.

Alors que Louis semblait boire les paroles de sa chanson, Bernard alla s'asseoir par terre, devant madame Richard, un long moment. Elle semblait avoir retrouvé, au fil des heures, un semblant de calme. Elle ne pouvait que se résigner et attendre qu'on la sortît de là, mais sans qu'elle sût pourquoi, elle se sentait moins menacée. Elle se laissa submerger par ce sentiment de commisération, qui l'amena à regarder ses ravisseurs d'un œil plus maternel.

La chanson demandée par Louis étant terminée, il alla se recroqueviller une fois de plus sous la table et pleura calmement, les deux mains dans le visage, un genou sur sa carabine. Il se sentait ballotté constamment entre deux pôles: d'un côté, il y avait l'espoir et de l'autre, la fatalité d'un destin qu'il n'avait pas vu venir. Intérieurement, il pria pour que Bernard, se ravisant, se laissât convaincre de surseoir à leur pacte et à son implacable dénouement.

Bernard se mit à parler, comme pour briser le silence. S'il s'adressait à sa captive, il n'en attendait pas nécessairement de répliques. Il cherchait davantage à se persuader de la justesse de son raisonnement. Ses monologues étaient entrecoupés de longs silences et de pleurs.

– Vous savez, madame Richard, dans la vie, c'est toujours les mêmes qui sont traqués: Les bœufs nous lâcheront jamais. Quand on vient au monde dans un milieu de misère, c'est pour toujours... moi, y m'semble

que j'ai tout fait pour m'en sortir, mais personne m'a donné la moindre chance, pis à mon jeune frère non plus. C'est pour ça qu'y va nous falloir mourir. Ouais... c'est bien mieux d'même. De toute façon, y vont finir par nous tuer, ça fait que...

La femme l'écoutait silencieusement et elle avait pitié d'eux, se demandant comment ils avaient pu en venir à une pareille détresse.

– Bernard, j'pourrais peut-être finir par comprendre ton envie de mourir, mais pourquoi veux-tu entraîner ton jeune frère là-dedans? R'garde-le comme y faut: y'est bien trop jeune pour penser à mourir et y veut vivre! Laisse-lui une chance de r'faire sa vie. Y va faire son temps en prison. C'est ça qu'y veut et y'est prêt à payer sa dette à la société. Tu dois lui laisser une chance.

– Pauvre vous! répliqua Bernard en faisant la moue. Vous rêvez en couleur. Pensez-vous que sa blonde va l'attendre? Y va faire comme moi, se cogner le nez sur plein de portes toujours fermées. À vingt-cinq ans, y va être complètement capoté. C'est pas une vie, ça! J'dois l'sauver de lui-même, y me ressemble trop... C'est mon portrait tout craché et si y restait là, tout seul, y continuerait à déranger la famille, la société. Que voulez-vous, y'est comme moi, marqué au fer rouge pis y lui faudrait vivre pour le restant d'ses jours avec une étiquette estampée dans l'front. Non, j'vous l'dis, y s'révolterait parce qu'y pourrait pas accepter de toujours être montré du doigt. L'jeune, y'a pas encore vraiment connu la vraie prison. Vous avez pas la moindre parcelle d'idée comme ça fait mal, de s'réveiller avec une *gang* de bandits. Le jour où y sortirait d'la prison, y serait probablement encore pire, sans oublier qu'les Martel lui feraient la peau, un jour ou l'autre.

Puis, sans transition, Bernard se leva en criant :

– Aye! J’commence à trouver qu’ça devient triste, on va bouger un peu. Y est trois heures, Louis... Louis, j’te parle: sors d’la lune, téléphone au poste de radio. J’ai une d’mande bien sérieuse à leur faire.

Louis, une fois de plus, se hâta d’obtempérer aux ordres de son frère, avec un empressement directement proportionnel à la lueur d’espoir qu’il entrevoyait: Bernard avait peut-être enfin changé d’idée... et ils allaient se rendre!

Bernard s’empara du combiné et après s’être identifié, il demanda à l’animateur s’il lui était possible de parler sur les ondes, ayant d’importantes révélations à faire. Celui-ci l’informa qu’il devait, pour ce faire, obtenir l’approbation de la direction de la station de radio et de la SQ. Il promit à Bernard de le rappeler dès que les autorisations seraient accordées.

Lorsque l’agent responsable des relations publiques à la Sûreté du Québec apprit que les deux frères Lacroix s’amusaient à téléphoner au poste de radio, il décida de s’y rendre afin d’étudier l’enregistrement de leurs voix. Il tenterait, par cette analyse, de déterminer dans quelle mesure elles véhiculaient l’angoisse.

Pour le policier, les communications qu’entretenaient les Lacroix avec l’extérieur étaient de bon augure. Elles ne pouvaient qu’être bénéfiques à leur état d’esprit et permettaient un dénouement sans effusion de sang; mais les laisser parler sur les ondes comportait des risques. Ils pourraient croire être en mesure de tout exiger et surtout, tout obtenir.

## Jogging d'un barrage à l'autre

Bernard se promenait de long en large dans la maison, s'arrêtant régulièrement devant la fenêtre en saillie de la salle de séjour ou s'affichant sur le pas de la porte donnant sur la route. Quelque chose l'intriguait. La camionnette de Warren n'avait pas bougé. Se pouvait-il qu'il fût encore là? Bernard avait eu l'impression de voir, à quelques reprises, un mouvement dans les rideaux.

– Louis, tu bouges pas. J'veis aller « tchéquer » en face. J'ai l'impression qu'y a encore quelqu'un dans la maison.

Le voyant revenir, Burth Warren commença à se demander si, tout compte fait, il n'aurait pas mieux fait de partir avec les siens... D'autant plus que les policiers refusèrent qu'il garde une arme à portée de la main, prétextant qu'il ne courait aucun danger et que c'était leur rôle. Bernard s'approcha d'abord de la camionnette et tenta d'ouvrir les portières verrouillées, avant de venir frapper à la porte de la maison. N'obtenant aucune réponse, il regagna sa forteresse.

Quelques minutes plus tard, il sortit de la maison en appuyant son arme sur le rebord du perron, sans doute pour se payer la tête des policiers montant la garde. Il décida d'aller faire son *jogging*, allant presque d'un barrage

à l'autre. Il parcourut de la sorte plusieurs fois la distance séparant les deux points, au grand dam des agents qui savaient que l'otage était avec Louis et qu'elle avait terriblement peur de lui.

Alors qu'il passait près de la maison, Louis lui cria, en prenant soin de ne pas trop se montrer :

– T'es d'mandé au téléphone!

– Si c'est un d'leur chien de négociateurs, raccroche.

– Non, c'est m'man!

– Fais-la patienter un peu. J'reviens.

Et, au lieu de rentrer directement, il reprit sa carabine et se dirigea à nouveau vers la maison des Warren, où il frappa à la porte. Il ne reçut toujours pas de réponse, mais comme il s'apprêtait à s'en retourner, le *talkie-walkie* d'un policier occupant la maison fit entendre un fort grésillement. Bernard recula de quelques mètres et, prenant bien son temps, il logea une balle dans le toit de la maison avant de tourner les talons et d'aller parler à sa mère.

– Bernard, j'vous en conjure, rendez-vous, le supplia-t-elle une fois de plus.

Bernard prit le temps de parler un peu avec elle, argumentant et même s'amusant des faux espoirs qu'elle entretenait pour eux. La conversation terminée, il raccrocha et, s'affalant sur le canapé en levant sa carabine qu'il tenait d'une main, se mit à pleurer sans retenue, en pressant son arme sur lui. Louis, qui essayait toujours de se cacher de lui pour en faire autant, ne tarda pas à éclater à son tour en sanglots et à aller se jeter dans les bras de son frère, tenant lui aussi son arme. Ils pleurèrent longuement,

tels les enfants perdus qu'ils étaient, se raccrochant à un jouet magique. Madame Richard, chapelet en main, les imita en suppliant Dieu de les sauver tous trois jusqu'au moment où Bernard, comme mu par un ressort, pouffa de rire, en s'essuyant les yeux du bout des doigts.

– Baptême! Veux-tu bien m'dire c'qu'on est en train d'faire là, l'jeune? On braille comme des mémères. C'est assez, là!

Sans répondre et surtout, sans comprendre, Louis s'essuya le nez du revers droit de la main. En s'avançant vers l'évier de la cuisine pour se donner une contenance, il regarda par la fenêtre et s'écria:

– Bâtard, l'armée est rendue icitte!

Bernard s'approcha et siffla un bon coup. Il avala rapidement une grande gorgée de bière, comme s'il prenait le temps de bien se pénétrer de ce qu'il voyait et, tout en essayant de cacher de son mieux une certaine inquiétude, il crâna:

– On a réussi à faire grouiller le Québec: c'est déjà pas mal, mais y'a pas d'quoi s'pâmer. C'est juste le groupe de combat, non... attends... le groupe tactique, c'est ça. Le groupe d'intervention tactique. C'est juste des bœufs comme les autres... bien, j'pense. Au fait, j'ai lu quelque chose sur eux autres; j'pense que ces gars-là en sont à leur première mission. Y sont venus faire leurs dents avec nous autres en Abitibi. Comme l'honneur nous revient, on va leur en faire des solides!

– Écoute, le grand, j'ai pas l'impression de voir des enfants d'école. Tu vas arrêter de niaiser, première intervention ou non, pis tu vas négocier avant que toute la

province soit en alerte. Si tu tiens absolument à mourir, va dehors, tire-toi une balle pis arrête d'essayer de m'embarquer dans ta folie. J'veux vivre, moi.

– Nous deux, on voyage ensemble, qu'ça te plaise ou non. Bon, bien, y'a deux hypothèses: y vont réagir en fous ou bien s'écraser. J'opte pour la deuxième. Pour une p'tite nature comme toi, c'est impressionnant, j'te l'concède. Tiens ma bouteille une minute, j'vais leur r'garder la binette.

Bernard leva la carabine de chasse de monsieur Richard en direction du barrage où étaient massés les membres du groupe d'intervention tactique, en tenue de combat.

– Non! hurla madame Richard, qui ignorait ses intentions. Vous allez pas les tuer? Arrête, Bernard, fait pas ça!

– Bien, voyons donc madame Richard! la calma Bernard, sans même se retourner. J'fais juste les admirer dans l'télescope d'la carabine, j'fais rien d'autre! Bon, j'vais aller voir ça de plus proche, ces agrès-là, déclara-t-il. On va voir si y sont plus nerveux qu'les nôtres.

Il sortit avec l'arme de chasse de monsieur Richard sur l'épaule et il commença d'abord par se promener devant la maison avant d'agrandir, petit à petit, son rayon. Finalement, à mi-chemin entre les deux barrages, il s'amusa à traverser la route à quelques reprises; la consigne semblait demeurer la même.

Une fois de plus, il se rendit chez les Warren. Il vérifia encore si les portières de la camionnette étaient toujours fermées à clé. Il s'éloigna un peu, pointa son arme vers un des pneus et fit feu. Il jeta ensuite un regard vers le barrage Nord, celui du Sud ne se voyant pratiquement pas

puisqu'il était situé de l'autre côté d'un vallon. Il s'avança alors au centre de la route où, ostensiblement, il épaula et les examina quelques minutes... puis baissa son arme. Il demeura planté au centre du chemin durant trois ou quatre minutes, sans bouger, avant de tournoyer sur lui-même et de revenir sur ses pas. Espérait-il se faire descendre, pour ainsi laisser la liberté à son frère de se rendre? Nul ne le sait, mais on peut penser que c'était son but.

Les opérations relevaient maintenant du groupe d'intervention tactique et pour Bernard, il ne semblait pas plus dangereux que la SQ. Lentement, Bernard laissa retomber son arme et se dirigea vers la maison des Richard. Rendu en bordure du chemin, il tira un coup de feu dans les airs et une fois sur le palier de l'escalier, il fit carrément feu en direction du barrage Nord.

– Salut, l'jeune! lança-t-il en entrant. T'as pas à t'en faire, tu peux sortir. Y sont aussi pissous qu'les nôtres! Ça valait pas la peine d'faire venir ça de Montréal.

– J'trouve rien de drôle dans c'que tu fais là, lui reprocha madame Richard en se mordant les doigts. Tu commences à m'faire sérieusement peur... tu vas finir par en tuer un!

– Coudon, on dirait vraiment que vous m'prenez pour un tueur. Vous réalisez pas que si j'voulais, j'pourrais en descendre un, pis un autre. Allez-vous finir par comprendre qu'on n'est pas si terribles que ça? On vous a pas fait d'mal, hein? On a fait bien attention pour pas vous faire peur pour rien, on vous aide à mettre la table, à laver la vaisselle. Vous l'savez qu'on vous veut pas d'mal. J'trouve même qu'on s'entend bien, hein?

Louis, qui avait entendu la tirade de Bernard sans broncher, se leva et alla ouvrir la porte du réfrigérateur.

– Veux-tu une bière? offrit-il simplement à Bernard.

– Bonne idée.

– Pas encore une! s'indigna madame Richard, malgré elle. Elle n'en dit pas plus, Louis la fustigeant du regard.

Il ouvrit deux bouteilles de bière, en apporta une à Bernard et d'un seul trait, vida la sienne. Puis, d'un pas rapide, il sortit sur le perron.

Bernard, comme il l'avait déjà fait à plusieurs reprises, entreprit de soliloquer avec son «hôtesse».

– Ah, que j'aimerais ça que vous me compreniez, madame Richard! Vous êtes la seule personne dans l'monde avec qui j'peux vraiment parler, maintenant. J'ai tellement besoin qu'on m'comprenne.

Bernard parla, parla... De la situation, de sa famille, de ses mille et une expériences difficiles en prison, de la société qui le jugeait et le jugerait toujours mais surtout, de la mort inévitable de son frère et lui. La dame écoutait cet enfant qui avait mal grandi se vider le cœur, et qui cherchait à se convaincre qu'il tenait enfin la solution à son calvaire. Déchirée entre les deux rôles qu'on l'obligeait à jouer, elle avait du mal à être à la fois otage et mère attentive. Elle savait qu'il avait tort mais elle ne trouvait pas les mots pour lui faire comprendre.

Vers seize heures, l'un des négociateurs du groupe d'intervention tactique téléphona chez les Richard.

– Bernard, je présume.

– Ouais.

– Pour ta demande au poste de radio, bien c'est non.

– Pourquoi? Ça vous fait peur? demanda-t-il avec ironie.

– Bien... dans un sens, je l'avoue. Ça pourrait avoir trop de conséquences pis on ignore c'que vous allez dire. T'es assez intelligent pour comprendre ça, hein? Pense aux enfants, aux personnes facilement impressionnables. Mais, demande-nous autre chose, j'vais faire des pieds et des mains pour te l'donner.

– C'est triste, parce que moi, c'est ça que j'demandais. Salut!

– Ne raccroche pas Bernard, écoute-moi un peu. Là, j'sais que t'es fatigué: ça arrive à bien du monde de faire une erreur, mais là, tu penses pas qu'y est peut-être temps d'abandonner?

– Non! Jamais! rugit Bernard, catégorique. On va s'tuer avant... hein, l'jeune?

Bernard sollicita du regard l'approbation de Louis, qui lâcha un «ouais, ouais» qui manquait d'enthousiasme mais qui fut néanmoins perçu par le négociateur.

– Bon bien, on en reparlera, concéda ce dernier. Écoute Bernard, j'dois discuter de quelque chose avec toi: dans environ une demi-heure, une dizaine d'hommes vont aller installer des lampadaires pas tellement loin de l'endroit où tu te trouves. J't'avertis, j'veux pas de bavures, ces travailleurs-là sont pas armés. Tu m'comprends?

– Hum!

– J’veux m’assurer que vous allez rester bien calmes. J’veux ta parole, j’sais qu’on peut s’y fier. J’veux surtout pas te faire un sermon mais j’t rappelle que les gars qui vont aller faire l’ouvrage font partie, comme toi et ton frère, d’une famille. Ils vont aller exécuter un ordre. J’peux compter sur toi?

– Inquiétez-vous pas: on n’est pas des meurtriers, affirma Bernard. Vos hommes peuvent faire la *job*, y’auront pas de problèmes avec nous autres. On mettra seulement pas l’nez dehors.

– J’t fais confiance. Au fait, tu surveilles ton jeune frère? Tu sais c’que c’est, la jeunesse: des fois, ça oublie de réfléchir, comme en faisant feu sur un hélicoptère. Si tu penses pas pouvoir le contrôler à cent pour cent, j’aimerais qu’tu me l’dises.

– Pas de problème, j’m’en occupe. J’réponds autant de lui que vous pouvez répondre de vos hommes.

– Dans c’cas-là, si tu vois pas autre chose pour l’instant, j’t laisse.

– Minute! lança Bernard, ayant peur que son interlocuteur ne raccrochât. Le climat aidant, il passa du vouvoiement au tutoiement sans le réaliser. T’as l’air d’un bon diable, tu pourrais peut-être me rendre un p’tit service? J’aimerais qu’tu d’mandes à Germain Lemay, le *boss* du Centre récréatif de Macamic, de venir me voir, c’est un bon bonhomme.

– Entendu, j’vais essayer de l’rejoindre. C’est tout?

– Même si t’es dans la police, en fait c’est tout comme, j’ai presque envie de te d’mander autre chose mais j’sais pas si...

– Si c'est dans mes cordes et que ça peut nous aider à trouver un terrain d'entente, demande toujours, on verra.

– Bien, c'est qu'on commence à être un peu nerveux. On cracherait pas sur un p'tit remontant, si tu vois c'que j'veux dire...

– Ouais... pour comprendre, j'comprends, mais...

– Que veux-tu, on n'avait rien prévu, c'est arrivé d'même. Sans ça, on aurait fait nos provisions. J'peux te donner le numéro de téléphone d'un gars qui connaît une fille ayant de l'influence, elle va pouvoir nous en trouver.

– J'vais voir c'que j'peux faire de c'côté-là mais j'te fais pas de promesses, j'dois en discuter avec un de mes collègues.

– C'est bien correct, admit Bernard. Au fait, j'y pense, tout d'un coup : pour la *job*, une dizaine de gars, c'est trop. J'en veux pas plus que trois. Pendant qu'on y est, j'veux pas en voir un entrer chez les Warren.

– On va arranger ça comme tu veux, lui dit l'agent, conciliant. T'es assez intelligent pour savoir que les trois travailleurs vont être couverts par au moins trois tireurs d'élite chacun, pis ça, c'est non négociable.

– Tant mieux pour eux autres, se contenta de rajouter Bernard, avant de raccrocher.

Il jubilait car selon lui, il venait de conclure une entente avec un important négociateur et il avait su imposer certaines de ses conditions.

– Comme vous pouvez voir, madame Richard, nous autres aussi, on est capable de parler avec ceux qui ont de l'allure.

Il se glorifia de sa victoire. Quelques minutes plus tard et sans raison apparente, le visage déformé par un rictus, il hurla :

– Louis, bout de bâtard ! Veux-tu bien m'dire comment ça s'fait qu'y nous ont pas encore collé l'feu sur le dos ?

– Quoi ? lança la femme, épouvantée. C'est vous autres qui avez fait ça ? Y'a des enfants innocents qui sont morts, là-dedans !

Louis faillit s'évanouir ; il ignorait les conséquences du geste qu'ils avaient commis. Il regarda Bernard en le fusillant du regard, sans rien dire. Il comprenait, maintenant.

– Non ! C'est pas nous autres ! vociféra Bernard avant de lancer plusieurs blasphèmes les uns à la suite des autres. Mais d'habitude, à chaque fois qui s'passe quelque chose dans l'coin, y disent que c'est nous autres. J'trouve ça juste surprenant qu'y ne l'aient pas encore fait.

Puis, les yeux mauvais comme s'il regrettait d'en avoir trop dit et ne pouvait accepter de s'être laissé emporter, il poursuivit à l'intention de madame Richard, terrorisée :

– À part de ça, c'est pas d'vos maudites affaires, la mère ! V'nez pas essayer de nous en r'mettre sur l'dos, y'en ont assez d'même pour nous condamner.

Elle fut tellement surprise par cette imprévisible volte-face qu'elle ne dit mot. Elle se dirigea au comptoir de la cuisine où elle se mit à peler des pommes de terre, comme pour contrôler ses tremblements et les pleurs qui lui brûlaient la gorge.

L'accès de colère qui l'avait emporté le quittant peu à peu, Bernard regarda piteusement la femme avec une certaine gêne, avant de se réfugier dans ses pensées. Des pensées pleines d'enfance, de questions, de rêves, qui l'amènèrent à demander abruptement à son frère :

– Louis, le sais-tu vraiment pourquoi qu'on s'trouve icitte, aujourd'hui?

– Probablement pas plus que toi, rétorqua-t-il agressivement. Pis écœure-moi pas; laisse-moi tranquille, espèce de débile mental, avec tes plans d'fou. Tu vois où ça nous a menés!

– Vous l'entendez? railla Bernard en haussant la voix. Tu savais, Louis, qu'j'étais rendu au bout de ma vie et qu'j'attendais juste la bonne heure. Y t'restait juste six jours pour terminer ta libération conditionnelle mais t'as pas été capable de t'empêcher de t'bagarrer comme un pauvre truand. Ta dernière minute venue, tu pourras t'dire qu'tu l'as choisi, ton destin.

Louis savait-il vraiment que Bernard avait atteint le point de non-retour? Il aurait pu refuser de participer à la grande flambée, réfléchir et même se retirer complètement. Il ne voulait pas faire le vol et pourtant... Il ne voulait pas faire la folle escapade en forêt, mais il l'avait faite... Il ne voulait pas se retrouver dans la maison avec la dame, mais il était entré...

Comment comprendre qu'à dix-huit ans, il n'ait rien vu venir dans l'escalade des derniers jours avant la prise d'otage? Il savait pourtant que Bernard n'avait pour but que de faire savoir à la population à quel point il avait le mal de vivre.

Une chose est certaine: Louis, dans l'innocence de sa jeunesse, n'avait rien vu venir.

– Tu penses pas qu'y fallait bien que quelqu'un d'la *gang* s'occupe de toi, maudit innocent? tonna Louis.

– Est bonne, celle-là. Parce que monsieur s'est sacrifié, lui!

– Montre-toi pas encore plus innocent qu'tu l'es, le provoqua Louis. Tu sais aussi bien qu'moi qu'la famille en a plein le cul, de toi!

La sonnerie du téléphone vint mettre un terme à cette discussion, qui s'envenimait de mal en pis. Un des négociateurs du groupe tactique demanda à parler à Louis.

– Minute, fulmina Bernard. C'est moi qui décide à qui vous allez parler! Est-ce que vos gars ont fini leur travail?

– Oui, c'est terminé.

– Passe-moi le gars qui m'a parlé tout à l'heure.

– Il vient de partir, sa journée était faite. Nous sommes deux négociateurs dans le groupe d'intervention et c'est avec moi que tu négocies pour l'instant. Pour ta demande de «calmant», j'suis désolé mais on négociera pas avec des drogués, même chose pour la radio. En ce qui concerne monsieur Lemay, oublie ça aussi, il est en dehors de la région pour quelques jours. Es-tu prêt à négocier?

– Négocier? répéta Bernard, hors de lui. Négocier quoi? Qu'est-ce que ça m'donnerait d'essayer? Vous m'refusez tout c'que j'demande. De toute façon, j'veux rien.

– Ne t'emporte pas d'même, voulut le tempérer le

négoceur. Jalbert est en vacances et monsieur Lemay préside une réunion de hockey mineur, à Montréal.

Le négociateur ne tarda pas à réaliser qu'il s'égoillait en pure perte: Bernard avait déjà raccroché.

À peine venait-il de raccrocher qu'il se mit à donner des coups de pieds un peu partout dans la maison, sous le regard stupéfié de son otage. Réalisant ce qu'il était en train de faire, il se sentit quelque peu honteux et alla s'asseoir sur le sofa, espérant réfléchir à la suite des événements. Le téléphone sonna de nouveau.

– Me semble que j'ai été clair. Fichez nous la paix, c'est toute! beugla-t-il avant même de savoir qui était au téléphone.

– C'est encore moi. Passe-moi Louis, autrement on coupe la ligne.

– Bien, coupez-la, que voulez-vous que ça m'fasse?

– Si j'étais à ta place, j'y repenserais deux fois plutôt qu'une, avant de parler d'même. Tu penses pas qu'la journée aurait été longue aujourd'hui, sans l'téléphone? Juste depuis une heure après-midi, vous avez fait huit appels.

– Ça d'vait être de l'ouvrage sans bon sens, d'surveiller tout ça? lui fit ironiquement remarquer Bernard. Veux-tu m'dire c'que t'as à dire et arrêter de tourner autour du pot? coupa Bernard.

– Passe-moi Louis!

– Minute, concéda Bernard de fort mauvaise grâce.

Il alla s'asseoir sur les marches du perron, faisant signe à Louis d'aller prendre le récepteur.

– Allô, dit Louis en s'emparant du combiné.

– Louis, j'suis ce qu'on appelle un négociateur spécialisé. Mon rôle consiste à vous sortir de l'impasse; j'fais partie du groupe d'intervention tactique de Montréal. Tu m'comprends bien?

– Oui. Prenez-moi pas pour un innocent, se cabra Louis.

– Loin de moi cette idée. J'pense même le contraire, lui dit le négociateur, pour l'amadouer. Écoute-moi bien: selon moi, il n'y a pas seulement la propriétaire qui s'est fait piéger. J'pense que tu voudrais bien te retrouver n'importe où ailleurs, en ce moment, hein? Réponds-moi juste par un oui ou un non.

– Oui.

– Bien. Tu dois comprendre qu'on vous veut vivants, autant l'un que l'autre. J'dois savoir c'que vous voulez. Mon rôle, c'est de vous aider. Tu m'dis c'que vous voulez et moi, j'm'arrange pour le faire comprendre aux autres pis on essaie de s'entendre. J'te dirai pas que j'gagne tout l'temps, mais j'fais mon possible. J'sais que t'es assez *bright* pour savoir que j'te mène pas en bateau. Seulement, quand c'est raisonnable, on arrive toujours à mieux s'arranger. Dis-toi bien que si y'a quelqu'un qui peut t'aider à te sortir de là, c'est moi ou mon collègue, pis là, j'veux que ça aboutisse... Que voulez-vous, au juste?

– Bien, Bernard vous a d'mandé de parler à radio, vous avez refusé: pourquoi?

– Écoute, Louis, on n'a pas refusé sans avoir pesé le pour et le contre. On a pris le temps d'étudier tout ça. Un

poste de radio, ça rejoint bien du monde; le risque que Bernard dise des bêtises était trop grand. Y faut penser aux enfants, aux personnes âgées qui auraient peut-être pris peur, en entendant certains propos.

– Pourquoi pensez-vous qu'y aurait dit des bêtises?

– Ah, Louis, ça serait trop long à t'expliquer et disons que ça mènerait à rien. C'est pas en vous adressant à la population que vous allez vous en sortir. Si vous voulez avoir le pouls de la population, j'peux vous le donner: disons que les commentaires sont assez disgracieux. Si j'te disais qu'en ce moment, on doit vous protéger de certains zélés qui voudraient aller vous faire la peau? Vous êtes dans un beau merdier et personne peut vraiment vous aider. J'veux savoir c'que vous voulez, bien exactement, pour vous rendre. Que veux-tu, toi?

– Me semble que Bernard l'a dit assez de fois: rien.

– Louis, j'suis certain que tu tiens absolument pas à ce que ça se termine comme le dit Bernard. Tu trouves pas que t'es bien trop jeune pour vouloir mourir? C'est pas ton choix, c'est sa décision.

– C'est mon frère: j'suis quand même pas pour l'descendre. J'vois plus rien de possible. Qu'importe c'que j'vais faire, j'ai l'impression qu'c'est la prison à vie qui m'attend.

– Les juges savent faire la différence entre défendre sa peau ou laisser l'autre nous tuer. Ça s'appelle la légitime défense. Le naphtha, c'est pas toi qui l'as acheté. Les gants pour le vol à main armée, c'est la même chose. C'est pas toi qui as conduit Bernard au garage des Richard. Oui, je l'sais, t'étais là, toujours à côté de lui, mais comme une marionnette. Si jamais tu parviens à t'en sortir vivant, tu

vas avoir besoin d'une bonne aide psychologique et pas mal de vouloir. Beaucoup plus que des années de prison. Tu trouves pas que tu t'es fait royalement avoir sur toute la ligne par ton grand frère? T'as pas la réputation d'être un ange, mais j'pense qu'en deux jours, tu dois avoir drôlement eut le temps de réfléchir. Réagis, Louis et confronte ton frère. Dis-toi bien qui y'en a un, dans les deux, qui va avoir la peau de l'autre. Selon les policiers, Bernard est depuis longtemps en grosse dépression; tu peux probablement pas faire grand-chose pour le sauver. Y'est dans un monde inaccessible, pour le moment. Pour lui, vivre ou mourir, ça fait plus aucune différence, ce qui n'est pas ton cas. J'ai bien écouté sa conversation téléphonique avec un journaliste du Journal de Montréal, L'allô police. Y veut d'la publicité, pis les journalistes lui en donnent. Y'est même prêt à mourir pour faire parler d'lui. Sauve ta peau, Louis!

– Si j'comprends bien, vous m'donnez votre travail. Si c'est moi qui l'fait, y'a plus un seul membre de ma famille qui va m'regarder ou m'adresser la parole pour le reste de ma vie. Essayez pas d'me défaire encore plus que j'le suis. Votre aide psychologique, le juge va la faire passer bien après le pénitencier. C'est vrai que j'suis mal parti et que j'aurais besoin d'aide, mais j'pense que c'est trop tard. La drogue, qui semblait m'rendre plus intelligent, m'a totalement détruit en déformant la réalité.

– Tu sais, j'ai écouté les enregistrements de vos appels téléphoniques, depuis onze heures, à matin. On les a bien écoutés et y'a plusieurs indices qui trompent pas.

– Des indices? ricana Louis. Comme?

– J'sais pas trop... bien, tiens... tu dis à tout l'monde:

« On va s'tuer », mais tu finis toujours par rajouter : « Au revoir ». Pour nous autres, ça trompe pas pis t'es loin d'être le premier désespéré à qui j'parle. T'as probablement jamais eu autant envie de vivre. J'sais de quoi j'parle, autrement, ça fait longtemps que t'aurais raccroché. Autre chose : si tu m'parles, c'est parce que ton frère est assis sur le perron, pas vrai ?

– Bien, j'sais même pas c'que j'veux, reconnut Louis.

– Alors, penses-y sérieusement. Le temps joue toujours contre les ravisseurs. Toi, que veux-tu ?

– Bien, j'demande... j'demande... euh... bien qu'y ait pas d'accusations portées contre mon frère, ni contre moi pour c'qu'on fait là. Pis j'veux votre parole qu'on s'fera pas tomber dessus par un tas de policiers, si on décide de s'rendre. J'veux l'entendre à radio !

– C'est tout ? Voyons Louis, c'est pas ça qui va t'sortir du pétrin, s'étonna le négociateur.

– Bien... oui, pour tout d'suite, en tout cas.

– J'te r'donne des nouvelles.

Bernard entra et Louis lui parla de la demande qu'il venait de faire. Il s'en amusa. Malgré le scepticisme de Bernard qui prétendait que jamais on ne prendrait les demandes de Louis au sérieux, trente minutes plus tard, les responsables du groupe d'intervention affirmaient sur les ondes de la radio locale qu'aucune accusation n'avait été portée contre les deux frères Lacroix.

– Tu vois, j'suis pas aussi niaiseux que j'en ai l'air, se rengorgea Louis.

Sans attendre d'encouragement de son aîné, il se recroquevilla sur le canapé pour y caresser cette fragile lueur d'espoir. Bernard, qui refusait de discuter de la possibilité de se rendre, sombra lui aussi dans ses pensées. Il se berçait avec son arme sur les genoux. De temps en temps, l'engourdissement aidant, il somnolait. Louis en profitait alors pour pleurer comme un bébé, jusqu'à ce qu'un mouvement lui donne à croire que Bernard était en train de se réveiller. Il s'essuyait vivement les yeux et se durcissait le visage. Madame Richard, depuis l'éclat de Bernard, se faisait aussi discrète que possible. Elle essayait à sa façon, par quelques remarques murmurées doucement entre deux sanglots, de les encourager à faire les démarches pour se rendre.

\* \* \*

Entre-temps, monsieur Richard arriva au barrage pour apprendre que sa femme servait d'otage depuis le matin. On avait bien tenté de le rejoindre au cours de la journée mais cela s'était avéré impossible. Les policiers avaient vu sa camionnette près d'une route secondaire mais monsieur Richard avait déjà mis le cap sur son campement de chasse, en utilisant le véhicule tout-terrain qu'il trimbalait toujours avec lui. Comme on ignorait, au juste, où pouvait se trouver cet endroit, on s'était contenté de glisser un message sous un des essuie-glaces du véhicule. Ce dernier indiquait de se rendre d'abord chez son frère avant de retourner chez lui. Monsieur Richard avait bien lu le message mais comme on n'y faisait état d'aucune situation d'urgence, il avait décidé de passer d'abord chercher sa femme. Il était rare qu'il écoutât la radio en conduisant, ne se doutant donc pas du drame qui se déroulait dans sa maison depuis son départ, le matin.

En apprenant la nouvelle, monsieur Richard demeura quelques instants ahuri. Il avait l'impression qu'une immense boule lui bloquait la gorge et mit un certain temps à croire que tout cela fût vrai. Autour de lui, les commentaires des nombreux curieux, tenus à distance par les policiers, allaient bon train : « C'est lui, le mari », « C'est monsieur Richard », mais il entendait à peine ; en tentant de ne pas trop se faire voir, il se dirigea calmement vers sa camionnette.

– Monsieur Richard ! Monsieur Richard ! lui cria un agent, croyant qu'il voulait quitter les lieux. Ne partez pas tout d'suite, on a affaire à vous.

D'un simple signe de tête, monsieur Richard fit comprendre à l'agent qu'il n'avait nullement l'intention de partir. Il s'installa au volant de son véhicule, se croisa les bras et regarda longuement sa maison au loin. De grosses larmes perlaient sur ses joues.

L'agent qui voulait l'interroger respecta son état d'âme, en lui laissant le temps de se remettre un peu de ses émotions avant d'obtenir sa version des faits. Monsieur Richard raconta donc aux policiers ce qu'il savait, à savoir qu'à son insu, Bernard et son frère avaient dormi dans le garage et qu'au moment où il avait quitté la maison, vers six heures quarante-cinq, Bernard attendait qu'une voiture vienne les chercher. Il admit être parti en laissant sa femme seule avec Bernard dans la maison parce qu'il connaissait ce dernier et que, selon lui, c'était un garçon bien correct.

Il réclama alors la permission d'aller rejoindre sa femme, ce dont il ne pouvait évidemment être question. Il essuya un refus catégorique, ce qui déclencha une nouvelle crise de larmes. On lui conseilla d'aller se reposer chez son frère

en lui promettant de ne rien tenter qui pût mettre la vie de sa femme en danger et en l'assurant que l'on demeurerait en communication avec lui. Il ne se sentait pas capable de partir avant de lui avoir parlé. On l'emmena dans une auto-patrouille. L'agent fit un premier appel et il demanda à Bernard de ne pas répondre au prochain appel, l'avertissant qu'il serait pour son otage. Il raccrocha, et on rappela aussitôt.

– C'est pour vous, madame, répondez.

– Allô ?

– Allô, ma vieille ! J'm'excuse d'être parti en te laissant seule avec eux autres, à matin.

– Tu pouvais pas l'savoir plus que moi.

– Si tu savais comme j'suis content de t'entendre ! Dis-moi qu'ils t'ont pas fait d'mal, toujours, ces maudits sauvages-là ?

– Non, inquiète-toi pas pour moi. Y'ont été bien corrects mais là, j'ai hâte que ça finisse. J'ai pratiquement rien avalé d'la journée.

– Pauvre toi, si tu savais comme j'm'en veux ! J'veux que tu soupes comme faut ; j'ai pas envie qu'tu tombes malade, y seraient capables de t'laisser mourir.

Les nerfs à fleur de peau, ils se mirent à pleurer de concert. Bernard s'approcha de la femme et délicatement, lui enleva le combiné dans lequel il lança calmement, avant de raccrocher :

– Inquiétez-vous pas, l'père, vous allez la r'trouver dans peu de temps.

\* \* \*

À la radio, un bulletin spécial annonça :

« Il n'y a toujours aucun changement en ce qui a trait à la prise d'otage dans le secteur La Sarre. Il n'est pas question, pour le moment, d'utiliser les gaz lacrymogènes. Le groupe d'intervention spécialisée venu de Montréal est maintenant le grand responsable de cette affaire. Les experts croient que les deux ravisseurs vont finir par comprendre l'inutilité de faire traîner les choses en longueur et vont accepter de se livrer. »

Vers la fin de l'après-midi, la fatigue commença à se faire sentir chez Bernard. Il passa plusieurs fois, sans transition, du rire sarcastique aux larmes de désespoir les plus déchirantes. Afin que son jeune frère n'entretînt aucun doute sur son rôle de meneur et surtout, sur ses intentions et sa détermination, il l'invita à venir admirer le barrage :

– Lève-toi, l'jeune, pis viens voir ça, comme c'est beau. Quand j'pense que tout ça, c'est pour nous autres!

Mais Louis se laissait de plus en plus tirer l'oreille et son enthousiasme s'estompait. Il ne pouvait suivre Bernard sur son terrain et il éprouvait surtout la peur que tout ceci ne fût véritablement irréversible.

Madame Richard, résignée, préparait le souper quand le téléphone se fit encore entendre.

– Allô! ragea Bernard.

– C'est l'enquêteur. As-tu réfléchi, Bernard? Que veux-tu, pour sortir de cette maison-là?

– Combien d'fois est-ce que j'veis être obligé de vous l'dire? J'veux rien.

– Dans ce cas-là, passe-moi ton frère.

– Non!

Bernard raccrocha et pour se donner une contenance, s'intéressa aux préparatifs du repas.

– R'garde-moi ça, l'jeune, une bonne mère de famille qui prépare un bon souper. Moi, j'trouve ça beau. Ça sent bon!

Sa captive le regardait sans comprendre qu'il puisse en mettre autant. Bernard suivait ses faits et gestes dans tous les préparatifs du souper, la complimentant sans arrêt sur ses qualités de cuisinière.

Quand tout fut fin prêt, elle déposa son tablier :

– Bon, bien, approchez c'est prêt, pis lâchez-moi vos carabines. J'leur toucherai pas. À cinquante-six ans, on court pas d'risques inutilement, on essaye juste de garder ce qu'on a.

Elle s'apprêtait à aller chercher ce qui manquait quand elle se ravisa :

– Tenez... v'là la viande. Pour le reste, vous êtes bien capables d'aller l'chercher tout seul. Depuis l'temps que vous écorniflez dans mes armoires, vous d'vez bien être capables de vous débrouiller.

– Oui, oui, vous avez bien raison, s'empressa de dire Bernard. Bouge, l'jeune! *Move!* cria-t-il.

Sans plus attendre, il entama son repas et déclara avec enthousiasme :

– Maudit que c'est bon, vous êtes vraiment une bonne cuisinière!

– Franchement, Bernard, combien de temps penses-tu m'garder icitte? risqua cette dernière. Vous devriez vous livrer, ça n'a plus aucun sens; d'autant plus qu'la nuit s'en vient.

– Je... Bernard ne finit pas sa phrase. Comment? Vous mangez pas encore à soir? J'gagne qui vous en reste pas? J'vais vous en donner, grouillez pas: j'vais aller vous chercher une assiette.

– Non merci, Bernard.

– J'y tiens, insista Bernard, vous d'vez manger un peu. J'ai pas envie que vous tombiez malade, soyez raisonnable.

– T'es bien gentil, Bernard, mais j'ai vraiment pas faim. J'me sens toute de travers, après une journée pareille.

Elle se décida finalement à manger un peu, consciente qu'en ne se nourrissant pas, elle jouait avec sa vie. Encouragée par les bonnes dispositions de Bernard à son égard, elle revint à la charge:

– Écoute, dit-elle, j'vais téléphoner au poste de police pour leur dire que c'est avec moi que vous allez vous rendre au barrage. J'vous promets de rester avec vous autres là-bas. Y'a pas personne qui va vous malmener, j'vous l'promets.

Elle parlait évidemment dans le vide. Dans le silence qui suivit le repas, chacun se laissa aller à sa propre rêverie et à ses réflexions. Sans doute pour meubler le silence, Bernard entreprit, comme il l'avait déjà fait maintes fois, de converser avec madame Richard. Il lui parla d'une foule de choses qui n'avaient pas nécessairement, entre elles, de rapports logiques, passant souvent du coq-à-l'âne avant d'en venir à la situation:

– Écoutez, insista-t-il. Si jamais on entend du bruit, vous vous coucherez à terre. C'est la place la moins dangereuse; comme ça, on va pouvoir vous protéger. J'pense... non, j'suis même certain qu'y vont lancer des gaz. Vous vous r'tiendrez de respirer pis l'jeune va m'aider à faire des trous d'aération.

– Si vous vous rendiez avec moi, ça serait pas nécessaire de faire des trous d'aération, lui fit-elle remarquer en se levant, lasse de l'entendre. Elle alla s'asseoir sur le bord de son lit avec sa tasse de thé en main.

Le silence s'était établi depuis un certain temps quand le téléphone vint rompre la tranquillité apparente des lieux.

Un journaliste de Timmins, en Ontario, désirait connaître de bonne source les dessous de l'affaire. Bernard vit là un excellent dérivatif à l'inaction et se laissa donc entraîner dans une conversation qui dura près d'une heure et qui se déroula en anglais seulement. Pendant que Louis se morfondait dans son coin et que leur prisonnière, étendue sur son lit, attendait une libération qui tardait trop à son goût, il raconta au journaliste, en long et en large, tout ce qui lui passait par la tête. Bernard s'enorgueillissait de l'importance qu'on lui attribuait. Il dit à son interlocuteur que, compte tenu de sa vie passée, il n'y avait qu'une seule issue possible à l'aventure: la mort. Il précisa cependant qu'il ne laisserait jamais à un chien sale l'honneur de les descendre, ni lui, ni son frère. Ils allaient le faire eux autres même.

Le journaliste tenta bien de le convaincre de se raviser, mais Bernard demeura intraitable, lui en expliquant longuement les raisons. Non, ils ne revendiquaient rien. Ou plutôt, si: il réclama une seule faveur, celle de faire savoir à la population que l'otage allait s'en sortir vivante. Ils la

respectaient et se trouvaient tout simplement acculés au pied du mur. Sans ça, elle serait libre depuis longtemps! Elle était, en quelque sorte, garante du temps dont ils avaient besoin pour atteindre leur objectif ultime avant de mourir, soit de déranger et de choquer le plus de gens possible, pour les obliger à reconsidérer leur échelle de valeurs.

Comme dans une pièce de théâtre bien rodée, Bernard venait à peine de raccrocher que le téléphone sonna. Il s'agissait du négociateur, qui voulait savoir s'il avait quelque chose à revendiquer. Devant la réponse négative de Bernard, il demanda à parler à Louis. Bernard s'y opposa et coupa l'appel. On tenait aussi à leur faire la promesse que la maison ne serait pas prise d'assaut au cours de la nuit, afin de leur laisser le temps de réfléchir. On avisa sa mère pour qu'elle essaie, à son tour, de le faire changer d'idée. Une fois de plus, elle les supplia de se rendre.

– Rendez-vous, les enfants, j'vous en conjure!

Après ces appels téléphoniques, Bernard se leva en s'étirant de tout son long et exécuta quelques mouvements de gymnastique. Il se permit une petite grimace en constatant que mêmes avec les rideaux fermés, les projecteurs mis en place par le groupe d'intervention tactique projetaient dans la maison une lumière relativement crue. Il vérifia une fois de plus si l'arsenal accumulé devant les portes ne risquait pas de s'effondrer trop vite, si on tentait de prendre la maison d'assaut. En passant devant madame Richard, à la fois épuisée et ankylosée dans un espace restreint qui n'avait plus grand-chose du sien, il la regarda avec bienveillance, presque avec tendresse, et s'écria :

– Au fait, pendant que j'y pense, l'jeune, donne donc dix « piasses » à madame Richard pour son bon repas!

– D'accord, mais tu lui en donnes un, toi aussi, réagit promptement Louis.

– C'est bien certain, tu m'prends pour qui? C'est sûr, que j'vais lui en donner.

Ils lui remirent chacun un billet de dix dollars qu'elle ne sut refuser, toute surprise qu'elle était. Ce n'est que plus tard, lorsqu'elle eut regagné sa chambre et qu'elle voulut remiser les deux billets dans son portefeuille, pourtant bien rangé dans le premier tiroir de sa commode, qu'elle s'aperçut qu'on l'avait vidé des quelques billets qu'il contenait. Elle ne passa aucune remarque et décida qu'il était plus que temps d'aller laver la vaisselle. Bernard s'empressa de prendre un linge pour l'essuyer.

– Louis, tu sais où s'trouve le congélateur du garage, dit-elle. Faudrait aller chercher de la viande, si vous voulez que j'vous fasse à manger. Sur l'air qu'on est partis là, on va être encore icitte demain. Amène un paquet de bœuf haché et deux paquets de *steaks*. J'vais aussi vous faire votre pouding aux bleuets.

Si Louis avait réfléchi trente secondes, il aurait pu en profiter pour se rendre facilement, en abandonnant sa carabine près du garage et en se dirigeant, les mains levées, vers un barrage...

## Après vingt-quatre heures de siège

Comme elle fut longue, cette nuit... Véritable nuit d'enfer pour les protagonistes du drame, alors que le moindre bruit, le plus petit craquement provenant de l'extérieur prenait des proportions exagérées. Le vent lui-même donnait à son sifflement un son étrange et difficilement supportable, laissant supposer mille et un traquenards.

Personne dans la maison ne ferma véritablement l'œil de la nuit. Madame Richard n'en finissait plus de se tourner sur un côté et sur l'autre. Elle regarda l'heure à chaque fois qu'elle avait eu l'impression de s'être endormie, pour réaliser que son cadran n'indiquait qu'une dizaine ou une vingtaine de minutes de plus. Elle entendait les frères Lacroix, assis sur le sofa, qui se racontaient des histoires de leur enfance, riant ou pleurant ; tout lui semblait n'être que jérémiades et lamentations entrecoupées de longs et angoissants silences qui, eux-mêmes, devenaient menaces.

Sur le matin, elle eut comme l'impression d'entendre ronfler. Elle alla à la salle d'eau et réalisa que Louis dormait, tête appuyée sur Bernard, qui veillait en laissant couler de grosses larmes ; sans dire un mot, elle lui tendit

quelques papiers mouchoirs. Elle retourna à son lit pour s'endormir profondément mais cela ne dura pas, puisque le scénario de la veille reprit sa cadence aux premières lueurs du matin, avec la sonnerie du téléphone :

– Ouais, bredouilla Bernard, d'une voix pâteuse.

– Salut, Bernard! Bon bien, comme tu vois, on tient nos promesses. Tu peux pas dire qu'on vous a embêtés pendant votre sommeil, t'es d'accord?

– Pour ça, reconnut Bernard, railleur, vous avez été bien corrects. Mon frère et moi, on n'a probablement jamais été veillés d'même. Y'a pas un bandit sur terre qui aurait osé nous attaquer, protégés comme on l'était par vous autres, dans l'soleil de minuit!

– J'constate que t'es d'excellente humeur, Bernard. Ça veut dire que t'es bien reposé. Tu vas maintenant pouvoir nous dire tes attentes: plus vite on va parvenir à s'entendre, plus vite les choses vont se terminer.

– J'demandais rien hier, y'a rien de changé à matin.

– Écoute, on va pas r'commencer la journée en jouant avec les mots: dis-moi c'que tu comptes faire, c'que tu veux. Le grand patron, c'est bien toi? Moi, j'te propose de venir nous trouver au barrage Nord, avec ton frère et votre otage au centre. C'est beau. Salut!

– Raccroche pas!

– Ah non? Bien, parle.

– Vous avez vraiment la tête dure, dans police!

– Tut, tut, tut... pas la police. La Gendarmerie Royale

du Canada ou la GRC, si tu préfères. Nous autres, on n'a pas la réputation d'être toujours bien patients. Tu devrais voir nos CV.

– Vos CV? C'est quoi ça, au juste?

– Notre curriculum vitae, notre feuille de route, si tu préfères. J'ai bien étudié le tien avant de m'endormir, hier. T'as pas eu la vie facile, c'est pour ça que j'veux t'aider. Tu mérites qu'on t'aide, mais tu dois l'vouloir. V'nez nous rejoindre: votre otage va être bien soulagée. Faites-lui plaisir, pensez au désespoir de votre mère, votre famille. Bon sens, sauvez votre peau!

– J'pensais avoir été assez clair, hier: JAMAIS!

Pendant quelques secondes, chacun des deux interlocuteurs se demanda s'il n'allait pas raccrocher, puis le négociateur enchaîna:

– Si tu veux bien, on recommencera pas la journée d'hier. T'as encore un peu de temps devant toi mais pas trop, si tu vois c'que j'veux dire. Y'en a une bonne *gang* qui ont passé la nuit blanche et j'pense pas qu'ils soient d'accord pour une deuxième. Faut absolument trouver une façon de régler l'problème.

– Confidence pour confidence, on n'a pas dormi bien fort, nous autres non plus.

– Rendez-vous et vous allez bien dormir la nuit prochaine, lança le policier.

– Veux-tu rire de moi, tab...? s'emporta Bernard.

– Pas vraiment, non. Réfléchis deux minutes: tenir une femme en otage, c'est inacceptable et sans le réaliser,

vous tenez aussi tous ceux qui, habituellement, doivent emprunter cette route. Rendez-vous, bon sens! Selon les policiers de La Sarre, vous êtes parfois dérangeants, mais pas des monstres. J'avoue que j'commence à me demander pourquoi ils ont fait appel à notre groupe. En tout cas, une chose est certaine: vous jouez une *game* bien dangereuse, sans vraiment donner l'impression de le réaliser. Seulement, mettez-vous dans la tête qu'on vous connaît pas. Si vous continuez à niaiser, on va devoir aller vous chercher. Pour nous autres, y'a juste une chose qui compte en ce moment: c'est que vous gardez une femme en otage. J'sais que toi, tu voudrais pas qu'il lui arrive quelque chose de mal mais j'suis pas certain de pouvoir en dire autant pour ton frère. Faudrait qu'tu y penses...

– Moi, c'est après, que j'pense. La prison pour vous autres, c'est la fin du problème pis pour nous autres, c'est l'contraire. Tu vois, c'est la ligne qui nous sépare.

– Sois positif, dis-toi que vous allez finir par en sortir. La prison, c'est plus c'que c'était: vous pouvez étudier, en sortir avec un diplôme qui va vous permettre de bien gagner votre vie, ensuite.

– J'ai pas d'doute que j'vais en sortir un jour, ragea Bernard, mais dans combien de temps, hein? J'ai déjà eu deux ans pour un p'tit vol à main armée. Si t'ajoutes une prise d'otage, ça va bien aller chercher dans les quinze, vingt ans: là, j'suis optimiste, sans oublier tout c'qu'on va trouver à nous r'mettre sur le dos.

Le négociateur garda le silence pendant quelques secondes.

– ... Bien, réponds-moi ! J'veux savoir de combien d'années on va écoper ? Vingt, trente ans ? cria Bernard.

– Voyons donc, tu sais bien que t'exagères !

– Non, j'exagère pas. Si t'es si brillant que ça, dis-moi combien d'années ?

– Tu sais aussi bien qu'moi qu'ça dépend toujours du juge, des circonstances, de votre conduite. C'est sûr que si vous vous rendiez sans trop tarder, ça jouerait en votre faveur pis le juge en tiendrait compte.

– Combien d'années ? l'interrompit à nouveau Bernard.

– Bien... j'peux pas dire, c'est pas mon domaine : disons cinq ans.

– Tu ris de moi !

– Disons, dix ans au maximum, mais tu sais très bien qu'les gars font jamais plus que l'tiers.

Bernard émit un rire bref avant d'enchaîner :

– De toute façon, j'vois pas pourquoi j'discute de ça avec toi, j'ai dit que j'remettrais plus jamais les pieds en prison. Dix, cinq, deux ou même un an, ça serait de trop : pis l'jeune, j'vais l'emmener avec moi.

– Bernard, j'comprends vraiment pas qu'tu puisses te permettre de prendre une aussi importante décision à la place de ton frère. Donne-lui une chance, laisse-le faire ses choix parce qu'à date, y'a pas décidé de grand-chose...

– Quand j'le r'garde, j'ai l'impression de me voir dans un miroir. Pour moi, le laisser signifierait que j'l'abandonne à un sort trop cruel.

– J’pense qu’on tourne drôlement en rond. J’tè laisse réfléchir à tout ça, pis j’tè rappelle.

Madame Richard dressa la table avec trois couverts, mettant au centre le plus de choses possible en se disant que plus ils mangeraient, moins ils consommeraient et mieux ils réfléchiraient. Elle suivait à la lettre une recommandation de son mari. Elle embauma d’abord la maison d’odeur de café frais, fit frire du bacon et demanda à Bernard de s’occuper des rôties pendant qu’elle faisait lentement cuire les œufs.

Personne ne se fit tirer l’oreille pour approcher à la table et le déjeuner s’éternisa quelque peu.

– Goûtez à mes confitures, r’faites-vous des *toasts*.

On aurait presque pu se croire à un repas d’anniversaire.

– Chus pu capable! s’écria Bernard, tout heureux.

La vaisselle faite, il entreprit de faire des mouvements de gymnastique.

– Ah, pis merde, j’vais dehors!

Il jeta d’abord un coup d’œil à l’extérieur et décida d’aller faire un peu de *jogging* autour de la maison. Il semblait plus nerveux que la veille, sans doute à cause de l’accumulation de fatigue d’une nuit épuisante, de l’inertie et d’un gros déjeuner.

Il rentrait lorsque Louis, la porte entrebâillée, lui fit savoir que leur mère était en ligne et voulait lui parler. Mais les supplications de sa mère, qui voulait qu’ils se rendent, tout comme ses promesses d’aide, ne firent qu’irriter Bernard. Il se mit alors en quête de comprimés susceptibles de l’aider à tuer le temps. Les provisions de monsieur

Richard avaient drôlement baissé. Ils se retrouvèrent bientôt avec un amas de médicaments qu'ils empilèrent sur la table de la cuisine, à côté d'un quarante onces de gin.

Comme si la situation devait durer encore et encore, chacun reprit à peu de chose près la routine qui s'était installée la veille. Louis, plus ou moins résigné, ne disait mot et se repliait sur lui-même, tandis que madame Richard tentait de se faire toute petite et passait des larmes à l'espoir, marchant de sa chambre à coucher à la berceuse.

– Avec ça, l'jeune, on va se «doper» légalement. La majorité des vieux passent leurs journées gelés avec ça, sans que personne trouve à r'dire sur la situation. C'est pas comme quand qu'tu pars avec un p'tit joint de mari... ça, c'est criminel. Une p'tite rose pour toi... une p'tite rose pour moi... une bleue pour toi... une bleue pour moi..., ricana Bernard, en départageant les médicaments.

– Vous allez quand même pas prendre ces pilules-là, paniqua la femme qui, impuissante, ne pouvait qu'appréhender ce qu'ils se préparaient à faire. C'est pour les rhumatismes de mon mari, c'est fort sans bon sens. On vous a jamais dit que c'était dangereux de prendre d'la boisson en même temps que des médicaments?

– Dans c'cas-là, c'est en plein ça qu'on a besoin, de dire Bernard en lui souriant. On va voir des p'tits anges et entendre chanter des p'tits oiseaux, même si y sont bien loin!

Incapable de les regarder s'empiffrer de médicaments comme s'il s'agissait de bonbons, elle s'empressa de téléphoner à son mari et ce dernier lui conseilla de rester calme et de les laisser faire. L'euphorie gagna Bernard et Louis, qui se mirent à téléphoner à leurs amis. Ils auraient

pu continuer longtemps de la sorte si, entre deux appels, ils n'en avaient reçu un.

– Ouais? répondit nonchalamment Bernard.

– Salut... Inquiète-toi pas, on t'dérangera pas longtemps. On voulait juste te dire qu'on a décidé de filtrer vos appels. Après tout, ça t'permet juste d'éterniser l'temps un peu trop à notre goût. On veut que tu réfléchisses et acceptes de te livrer: à partir de maintenant, tu vas pouvoir parler seulement à ceux qui veulent t'aider à réfléchir.

– J'm'en fiche! déclara Bernard.

Il ragea bien un peu lorsqu'il constata qu'on laissait quand même sonner le téléphone chez les Richard et qu'ensuite on coupait, mais dans l'état où il se trouvait, du moins au début, il accepta plutôt facilement la chose. Ne pouvant plus téléphoner comme bon lui semblait, Bernard retourna se dégourdir les jambes dehors, faisant du jogging entre les deux barrages comme si de rien n'était.

La journée s'écoula sensiblement comme la veille. Les accès de désespoir alternaient avec les rires déments, les suppliques se butant à une argumentation irraisonnée. Madame Richard se sentait faiblir et ne savait que faire; elle avait l'impression que sa tête lui jouait de vilains tours. Elle aurait voulu, parfois, leur arracher les yeux et d'autres fois, pouvoir les bercer comme des enfants.

Tout au long de la journée, on achemina vers les deux frères seulement quelques appels téléphoniques des médiateurs ainsi que ceux provenant de parents ou d'amis qui suppliaient Bernard de se rendre. Mais ceux-ci se butaient constamment à son intransigeance. Ses réponses ne variaient guère: «On peut pas!», «C'est impossible!»,

« On a plus le choix », « J’remettrai jamais les pieds en dedans! ».

Lors d’un échange avec l’un des négociateurs, Bernard parut un moment sur le point de fléchir ou, à tout le moins, ne rejeta pas d’emblée la possibilité d’un dialogue.

– Pense à la pauvre madame Richard, avait insisté le négociateur. On a écouté ses dernières conversations au téléphone, elle est désespérée! Tu sais qu’ça peut-être grave pour elle. Y faut qu’ça finisse.

– Écoute-moi bien, répondit Bernard. Hier, on m’a dit que monsieur Lemay était à Montréal, y doit bien être revenu, là? J’sais qu’y voyage toujours en avion. D’mande-lui de venir me voir, j’serais prêt à discuter avec lui.

Cela fut vu comme un pas dans le bon sens et l’enquêteur se chargea lui-même, avec l’aide d’un agent de la Sûreté du Québec, d’aller rencontrer l’homme, qui était effectivement de retour chez lui.

– Quoi? Bernard me veut comme médiateur? s’étonna monsieur Lemay.

– Selon ses dires, y serait prêt à négocier avec vous.

– Eh bien, j’ai plein de travail. J’ai eu une grosse fin de semaine mais j’avoue que ça m’chicote. Comment est-il, en ce moment: normal ou gelé?

– Ils ont vidé la pharmacie, ainsi que le bar des Richard.

– Pas rassurant. En plus, avec son jeune frère! Bernard m’a déjà dit de lui qu’c’était un jeune révolté qui trouve toujours tout drôle. Pas question que j’aïlle là, trancha monsieur Lemay, catégorique. J’voudrais bien l’aider, mais

j'ai déjà vu «dopé» et j'vous jure qu'il n'était pas beau à voir. Vous savez que c'est un monument d'homme. Aller l'voir dans une pareille situation, ce serait idiot: ça m'fait frémir juste à y penser. Aussitôt que ça va être fini, j'ferai c'que j'pourrai pour lui et son frère. J'trouve ça triste parce que Bernard, c'est un bonhomme intelligent et sympathique mais j'trouve la vie trop belle pour aller jouer au héros. J'espère que vous pouvez m'comprendre? Médiateur à distance, j'dis pas, mais prendre le risque de m'faire piéger, non merci. Qu'est-ce qu'il a derrière la tête? Y veut peut-être changer d'otage, vous pensez pas?

– On va lui dire que vous êtes toujours en dehors d'la région, décida le policier qui comprenait parfaitement les réticences de monsieur Lemay.

L'enquêteur décida de ne rappeler Bernard qu'en début d'après-midi, pour lui dire que malheureusement, ce dernier était toujours retenu à Montréal. Durant ce temps, madame Richard, qui avait compris qu'elle devait s'occuper et leur garder le ventre plein, concocta un bon pâté chinois. Ils prirent place à table et mangèrent avec appétit, sans oublier le pouding chômeur qui leur rappela leur enfance. En prenant son thé, elle remarqua leur difficulté à garder les yeux ouverts. Le téléphone sonna:

– Fatalité, fit remarquer Bernard... ça continue. Quand tu viens au monde chanceux, tu l'restes... Jalbert, pis après, Germain. Pour une fois que j'demandais de l'aide...

Bernard fut ébranlé par cette nouvelle. Ce n'était pourtant pas dans les habitudes de Germain de traîner à Montréal. Il essaya de chasser de son esprit ce faible espoir qu'il s'était plu, un court laps de temps, à caresser. La table fut débarrassée et la vaisselle lavée et essuyée en silence par

Bernard, puis rangée. Le jeune homme, fourbu, gonflé d'autant de nourriture et totalement dépité par la nouvelle de l'enquêteur, alla s'asseoir et regarda Louis dormir. Il eut, pour une fraction de seconde, l'idée de le descendre pour ne pas lui imposer de voir venir la mort. Madame Richard alla s'asseoir sur le canapé :

– Bernard, viens près de moi et essaye de dormir. J'vais rester avec toi. Si j'bouge, tu vas en avoir conscience. Viens, on va dormir un peu.

Bernard éclata en sanglots et alla appuyer sa tête sur son épaule, où tous trois dormirent une trentaine de minutes. Louis s'éveilla le premier. Il songea, lui aussi, à l'idée de descendre son frère car il savait que c'était sa seule chance de survivre. Mais à quel prix? Cela valait-il la peine? Le vol ne signifiait pas grand-chose, mais le feu avait entraîné la mort d'enfants; il fallait additionner la prise d'otage et répondre, en plus, d'un fratricide. Il avait également conscience que plus un seul membre de sa famille ne lui reparlerait. La sonnerie du téléphone les ramena à la réalité.

Bernard alla répondre: il s'agissait de l'un de leurs frères qui espérait le faire revenir sur sa décision. La réponse fut la même. Il lui demanda plutôt de bien veiller sur la famille et termina en disant :

– Sans nous deux, vous allez pouvoir vivre plus tranquilles. Il alla se bercer avec son arme sur les genoux puis après un certain temps, il cria :

– Louis, dit-il sentencieusement, y va maintenant nous falloir passer aux choses sérieuses! On va s'y préparer. C'est pas parce qu'on a manqué notre vie qu'on se doit

de rater notre mort. J’pense pas que personne arrive à nous oublier, maintenant. Dans l’fond, notre but, on l’a atteint. On va faire un pied d’nez à une moyenne *gang* de lâches qui vont devoir vivre avec notre mort sur le dos jusqu’à la fin d’eux jours. On va faire le travail nous autres même pis y’a pas personne qui va pouvoir s’vanter de nous avoir fait la peau.

Devant un tel discours, leur prisonnière alla s’étendre sur son lit et ferma les yeux. Elle était sur le point de se rendormir quand elle entendit Louis s’écrier :

– Décharge ton arme !

Par le bruit des balles qui tombaient sur le plancher, elle comprit que Bernard s’exécuta. Elle s’empressa de se lever et dans le chambranle de sa porte de chambre, elle réalisa qu’ils préparaient, sous ses yeux horrifiés, leur fratricide. Le canon de leur arme bien appuyé sur la poitrine de l’autre, ils s’exerçaient à compter, en suivant un même rythme : « Un, deux, trois : feu ! »

Ne pouvant en endurer davantage, madame Richard éclata en sanglots et retourna dans sa chambre. Cette fois, pour ne plus les entendre malgré la consigne très stricte, elle claqua la porte. S’ils remarquèrent sa fugue, les deux frères ne s’en formalisèrent pas. Ils continuèrent à mettre au point leur scénario.

– J’pense qu’on va être mieux de s’asseoir par terre, réfléchit Bernard. On va s’appuyer, au cas... Si jamais l’un de nous deux tirait trop vite, les nerfs de l’autre vont faire la *job*. Parce que là, une fraction de seconde, ça peut faire toute la différence. Ouais... faudra bien faire attention pour pas appuyer sur la gâchette trop vite...

Seule dans sa chambre, la porte fermée, la captive pensa à ouvrir la fenêtre et se laisser tomber mais elle savait qu'elle risquait de s'assommer ou de se faire tout bonnement surprendre et ainsi, s'attirer leurs foudres. La porte s'ouvrit et elle constata qu'ils avaient cessé leur manège. Ce fut presque un soulagement. Elle demeura quelques instants silencieuse et immobile dans ses rêveries, ne parvenant pas à se voir courir vers le barrage.

Elle priaït pour que Dieu lui accorde la force d'y arriver, si jamais une autre chance lui était donnée. S'Il lui accordait cette faveur, il faudrait qu'Il lui donne la force de courir vers le barrage Nord, mais... si les frères s'en rendaient compte, ils décideraient peut-être de faire feu sur elle. Ils étaient si ivres et drogués qu'ils ne verraient peut-être, dans sa fuite, qu'une provocation et oublieraient leur promesse de la laisser sortir vivante de cette aventure. Elle chassa cette idée de son esprit : tout allait bien finir. Elle alla s'asseoir dans le salon et décida d'embaumer la maison en préparant un gros pouding aux bleuets. Ces derniers étaient totalement dégelés car Bernard les avaient sortis du congélateur, la veille, pour qu'elle leur cuisine un dessert, mais elle avait fait semblant d'oublier et avait servi des biscuits. L'odeur des bleuets faisant partie d'un parfum de leur enfance, cela les aida à relaxer, en se remémorant certains souvenirs agréables. Une fois cuit, elle laissa le plat reposer sur un rond de la cuisinière. Elle passa ensuite une revue d'une page à l'autre, en s'attardant sur certains articles ; elle se sentait mieux d'avoir mangé et avait l'impression d'avoir fait tellement plaisir à Bernard. Elle ne tentait plus de le raisonner : elle savait que c'était devenu inutile et elle risquait seulement d'attiser sa colère.

Comme lui avaient conseillé un de ses gendres ainsi que son mari, quelques heures plus tôt au téléphone, elle décida de leur préparer un souper de roi. Elle fit macérer quatre bonnes tranches de bœuf, pela les pommes de terre et alors que le tout s'orchestrerait, elle se dit qu'elle allait prendre avec eux un bon repas. Ils étaient si déprimés et désespérés, malgré les airs qu'ils se donnaient parfois, que cela ne pouvait que leur être bénéfique. Qui sait, peut-être même que cela pourrait les emmener à changer d'idée ?

Durant ce temps, pieds nus comme toujours dans la maison, Bernard se berçait avec son arme et Louis, recroquevillé sous la table, somnolait après s'être épuisé à pleurer. L'effet des médicaments et de l'alcool avait peu à peu raison de leur résistance. L'odeur de la cuisson de la viande sortit Bernard de sa léthargie.

Madame Richard trouva étrange que, malgré le fait qu'elle avait fait les cent pas pour dresser la table, Louis n'eût jamais ouvert les yeux.

– Debout, l'jeune ! s'écria Bernard. Tu vois pas qu'à la table est mise ? Le souper est prêt !

Bernard soupira d'aise en voyant que la dame avait dressé trois couverts. Ils mangèrent avec voracité le succulent repas. Le souper se déroula presque en silence, sinon un vague merci de temps à autre et de nombreux « c'est bon ». Les mots étaient devenus saccadés, comme s'ils avaient véritablement atteint le bout de leur rouleau.

Presque immédiatement après avoir débarrassé la table, Louis reprit sa place sous celle-ci et Bernard essuya la vaisselle puis s'installa sur une berceuse. Les deux garçons s'endormirent, sans plus demander leur reste. La femme

ne pouvait croire que sa liberté lui soit ainsi offerte. Impossible! Ils allaient se réveiller d'un instant à l'autre. Cela aurait été de la folie de courir un tel risque, et pourtant, comme pour se convaincre qu'ils ne présentaient plus aucun danger, elle multiplia à dessein les manœuvres bruyantes susceptibles de les réveiller. Elle fit les cent pas devant eux, en martelant volontairement le sol. Elle ouvrit le robinet pour faire couler l'eau de l'évier avec puissance. Elle se dirigea ensuite vers le cabinet d'aisances et tira la chasse d'eau à quelques reprises. Elle alla ensuite ouvrir et refermer le réfrigérateur avec fracas, descendit et monta les marches, pourtant craquantes, de l'escalier menant au sous-sol. « Mon Dieu, mon Dieu », s'entendit-elle répéter à maintes reprises, « Ce n'est pas possible, ils dorment vraiment ». Après une ultime manœuvre destinée à les provoquer, elle se décida, non sans éprouver une grande peur, à risquer le tout pour le tout.

Il ne pouvait être question de tenter de déplacer les meubles qui obstruaient les portes. Passer par la fenêtre de sa chambre, c'était idiot; elle risquait de s'assommer, de se briser un membre ou de se faire abattre sur place. Elle descendit au sous-sol, ouvrit la fenêtre donnant vers la forêt et grimpa sur le canapé qui était placé juste en dessous de celle-ci. Ce dernier bascula sur le mur avec un bruit sec et son cœur lui donna l'impression de s'arrêter. Elle en descendit, le poussa contre le mur et remonta sur son dossier. Elle réussit avec difficulté à se retrouver à l'extérieur. Elle dira plus tard: « J'ai eu l'impression que quelqu'un poussait sur moi ». Chaque foulée de la course folle qu'elle entama alors pour atteindre le barrage Nord devint pour elle un geste héroïque. Elle ne pouvait s'empêcher de penser qu'à tout moment, une balle pouvait la terrasser. Elle parcourut plus d'une cinquantaine de

mètres dans le boisé, avant de se décider à aller vers le chemin. Elle franchit à quatre pattes l'immense fossé qui séparait ce dernier de la route et réalisa que deux policiers lui tendaient les mains. À bout de forces, avec un dernier effort surhumain, elle s'appuya fortement sur eux pour atteindre le barrage. Elle ne tenait pratiquement plus sur ses jambes. Elle ne parvenait qu'à balbutier, sans arrêt: «Les garçons dormaient! Les garçons dormaient!» Elle n'avait vu aucun des tireurs d'élite devant lesquels elle était passée et qui la couvraient, pas plus que ceux l'ayant vue s'extirper de la petite fenêtre. On avisa aussitôt son mari qu'elle était en route pour l'hôpital, simple question de routine.

## Les jeux sont faits, rien ne va plus

Louis fut le premier à se réveiller. Il avait froid, très froid. Il jeta un regard circulaire et frissonna. Bernard dormait dans la berceuse, les deux pieds sur un douillet tapis, et l'otage... Une impression étrange le traversa de part en part. Comme un fauve, il bondit dans la chambre de celle-ci puis dégringola quatre à quatre les marches de l'escalier menant au sous-sol. Il referma et barra la fenêtre avant de remonter, en criant :

– Bernard, Bernard! La mère est partie!

– Humm... hein? Qu'est-ce que tu dis? bâilla Bernard.

– La mère... la mère Richard est partie, t'entends?

– Bon... est partie, est partie; on s'énervera pas pour ça. Si j'avais été à sa place, ça fait longtemps en maudit que j'aurais fait la même chose. J'suis bien content pour elle.

Louis le regarda, déconfit. La disparition de leur otage ne faisait que rapprocher l'échéance fatidique, la confrontation inévitable avec Bernard ou la mort. Il était prêt à n'affronter ni l'un, ni l'autre.

– C'est tout l'effet que ça t'fait, s'énerva-t-il. Bien moi, c'est bien de valeur pour toi, mais j'fiche le camp. Tu ferais mieux de m'suivre.

Bernard tenta de l'empêcher mais, voyant qu'il n'y avait rien à faire, décida de l'accompagner. En mettant les pieds à l'extérieur par la porte du côté sud, le sifflement de quelques balles dont une qui atteignit Bernard à un bras, les ramena rapidement à leur tanière.

Ils venaient à peine d'entrer que le téléphone sonna : il s'agissait du quartier général.

– On aimerait savoir si la perte de votre otage et votre malheureuse tentative de fuir par le côté ont modifié votre projet.

Bernard, que sa blessure rendait plus agressif, réitéra sa promesse de se faire sauter la cervelle plutôt que de se rendre et racrocha. Une nouvelle sonnerie se fit entendre. Bernard, assis sur le sofa, jambes repliées, regardait le téléphone sans bouger. Louis décrocha. Il s'agissait de leur mère; elle venait d'apprendre que la dame était parvenue à s'enfuir. C'était, pour elle, à la fois un soulagement et un immense désespoir. Louis lui confia que Bernard avait été blessé à un bras et qu'il ne voulait toujours pas se rendre :

– Le jeu est fini, rendez-vous, je vous en conjure... Rendez-vous! cria-t-elle en pleurant. Louis, passe-moi Bernard, j'vais essayer d'le raisonner.

Bernard refusa de lui parler :

– Dis-lui que j'vais la rappeler plus tard. Pour tout d'suite, j'ai rien à lui dire.

Louis raconta à son frère la conversation qu'il avait eue avec sa mère mais ce dernier ne broncha pas. Quelques minutes plus tard, semblant sortir de sa léthargie, il se leva et lava sa plaie qui n'était, en fait, que superficielle et se fit un bandage. Il décrocha le téléphone avant de retourner s'asseoir. Ils se coupaient ainsi du reste du monde.

– Tu vois, l'jeune, y savent même pas tirer.

Louis n'ajouta rien. Son cœur battait à tout rompre et il savait que ce n'était que le début de la fin. Assis l'un à côté de l'autre sur le sofa, ils ne disaient mot : ils savaient que le temps venait véritablement de les perdre. La nuit s'annonçait des plus fantomatiques et le moindre bruit prenait des allures indescriptibles. Ils se savaient maintenant cernés, perdus. Bernard réalisa malgré lui avoir été téméraire. Entre les mots et les gestes, il y a parfois un espace infini et ce dernier ne cessait de se rapetisser. La nuit s'installait dans un désespoir peu commun, autant pour l'un que pour l'autre. Bernard n'était plus l'homme de la situation qu'il croyait être. Son arrogance avait pris la fuite et il n'était plus qu'un enfant abandonné avec un autre enfant.

Au barrage, vers vingt et une heures, on était certains d'avoir entendu une déflagration et on décida d'attendre : il s'agissait peut-être d'un traquenard. Une chose est certaine, aucun indice ne pouvait laisser soupçonner ce qui pouvait bien se passer. Puis, vers la vingt-troisième heures, on raccrocha le téléphone.

– Salut m'man chérie, c'est ton beau Bernard. J'voulais te dire que j't'aime. J'sais que j'te l'ai pas dit souvent pis j'sais aussi que j't'ai souvent fait pleurer et j'm'en excuse. Chut... pleure pas. J'ai toujours mené ma barque comme

bon m'semblait, tu pouvais rien faire pour m'aider. J'ai jamais voulu en avoir de personne. J'pense que j'ai commencé à jouer ma vie avant même d'aller à l'école. Tu diras salut à papa; au fait, n'oublie pas d'lui dire qu'on l'aime, pis qu'y'est pas responsable de c'qui nous arrive.

– T'es bien solennel, mon grand!

– J'pense qu'on est rendus-là, m'man chérie. Pardonne-moi. Bernard referma l'acoustique.

Il se dirigea ensuite dans la chambre des Richard et s'allongea sur le lit, jambes bien écartées: les yeux hagards, il regardait le plafond pour ne pas voir Louis qui pleurait, à quelques pas de lui.

– Viens mon p'tit frère, viens t'étendre près de moi. Pleure pas, ça changera rien. Viens dans mes bras, j'veux qu'tu m'pardonnes.

Blottis dans les bras l'un de l'autre, ils pleurèrent comme deux enfants traqués, sachant qu'ils ne peuvent plus s'en sortir. Puis, ils se mirent à rire. Le temps avait joué contre eux. La mort, à pas de loup, avançait... Recroquevillés dans le lit, ils attendaient. Plus rien d'autre n'était possible: Bernard avait joué sa vie, sans comprendre que ce n'était pas un jeu mais surtout, il s'était approprié un droit incommensurable sur celle de son frère. Ils savaient, tous deux, que l'assaut final allait venir et Louis n'était vraiment pas prêt. Pleurs, angoisse, délire, supplications muettes à un Dieu qu'on aurait bien voulu croire, soudainement, magicien. Ils avaient oublié que Dieu a créé l'homme libre de ses choix. Libre de réussir ou de gâcher sa vie, libre d'être heureux ou de se complaire dans sa misère. Ils avaient aussi oublié que personne n'est véritablement

responsable des autres lorsqu'ils tournent mal et que nul n'a le droit de s'approprier un droit de vie ou de mort sur une tierce personne.

À l'aube, après une seconde nuit de veille, un membre du groupe jura avoir entendu un coup de feu, déclaration qui ne trouva cependant aucun écho chez ses collègues. Tout le monde peut faire une erreur, pensa-t-on.

Au cours de la matinée, un des frères aînés de Bernard et Louis, après avoir en vain tenté de les rejoindre au téléphone, se rendit rencontrer les autorités policières. Il suggéra à celles-ci, pensant pouvoir ainsi précipiter les choses et sauver la vie de ses frères, de les priver d'eau et d'électricité, ou encore de jeter une grande quantité de comprimés de *Valium* dans le puits qui approvisionnait la maison en eau potable. On écarta ses suggestions ; la première n'aurait probablement rien changé et la deuxième risquait de mettre leur cœur à trop rude épreuve, et il ne fallait surtout pas prendre de risques de ce côté. En le voyant aussi désarmé et pensant que la chose pût effectivement porter fruit, on l'autorisa à leur livrer un message radiophonique.

Sur les ondes, il lança un appel pathétique qui rappelait aux deux frères l'amour que lui et toute la famille nourrissaient à leur égard.

Bernard lui téléphona comme il le lui avait demandé. Si la joie de celui-ci était manifeste lorsqu'il s'entretint avec son frère, elle ne fut cependant pas suffisamment puissante pour qu'il abandonnât son obstination et acceptât de se livrer à la justice. Elle ne fut, de plus, qu'éphémère car il fut impossible de les rejoindre par la suite : Bernard n'avait pas raccroché le combiné.

Pendant ce temps, un peu partout dans la province où l'on retransmettait régulièrement des nouvelles de la prise d'otage, la population s'interrogeait. L'évasion d'Hélène Richard en avait soulagé plus d'un mais maintenant, qu'attendait-on pour sauver les deux frères, fût-ce contre leur gré? Pourquoi l'unité d'élite avait-elle laissé passer la nuit sans intervenir? Pour plusieurs, ce n'était pas la peine d'avoir eu recours au groupe d'intervention tactique pour laisser pourrir la situation. Cela ressemblait drôlement à un exercice...

Certains journalistes posèrent même directement la question: quel était le but de la stratégie adoptée par le groupe tactique? Comment pouvait-on expliquer l'inertie des autorités, alors que dans maintes situations autrement plus délicates où la vie de plusieurs personnes était en jeu, on avait su déjouer aisément les malfaiteurs? Pourquoi ne pas utiliser des gaz lacrymogènes? Après tout, les frères Lacroix étaient armés, d'accord, mais les dizaines de membres du groupe aguerri qui les cernaient de toute part ne manquaient pas d'expérience non plus et devaient avoir, plusieurs fois, démontré leur savoir-faire. Pourquoi tout ce temps? La situation ayant déjà passablement traîné en longueur, on s'attendait à ce que, d'une minute à l'autre, elle fût réglée. Les membres ne pouvaient plus maintenant, pour justifier leur retard, brandir l'excuse de la vie de l'otage.

Contre toute attente et contre toute logique, les choses s'enlisèrent. Non seulement la journée complète passa-t-elle sans intervention, attendant, prétextant, que les Lacroix se manifestent, mais encore retarda-t-on l'intervention prévue jusqu'à l'aube du lendemain, avec tout ce que cela pouvait laisser supposer de torture pour

les deux condamnés à mort. Pourtant, on se refusait partout, en pays civilisé, à supplicier inutilement ceux que l'on envoyait à l'échafaud ou sur la chaise électrique. On s'ingéniait plutôt à trouver des moyens d'abrèger leurs souffrances...

Pendant deux infernales nuits et cette journée atrocement longue, les rumeurs naquirent et s'amplifièrent, avant de mourir de leur belle mort. Des rumeurs alarmistes, des rumeurs immondes, des rumeurs qui éveillèrent bien des consciences et en fermèrent d'autres. Qui suscitèrent colère, indignation et incrédulité ou encore satisfaction morbide, contentement et applaudissements.

À plusieurs reprises, certains des membres œuvrant sur le terrain crurent entendre le bruit d'une ou de plusieurs détonations. Connaissant la teneur des tractations en cours entre leurs supérieurs et les ravisseurs et piaffant d'impatience, ils échafaudaient de nombreuses hypothèses en attendant le feu vert.

Seuls certains indices plus ou moins évidents purent, tout au cours de la journée (si l'on exclut les deux communications téléphoniques du matin), laisser croire que les deux frères n'avaient pas encore mis à exécution leur menace de fratricide. On avait aussi perçu un léger tressaillement des rideaux vers la fin de la journée et la faible lueur d'une ampoule, qui pouvait tout aussi bien être allumée depuis la veille.

Que se passait-il vraiment? On savait que Bernard était blessé car Louis en avait parlé avec sa mère au téléphone et les deux enquêteurs le savaient aussi. La blessure était-elle superficielle, comme Louis avait dit? Bernard connaissait-il une agonie monstrueuse? Louis s'était-il révolté et

avait-il décidé d'abrèger les souffrances de son frère? Pour quelle raison, maintenant, alors qu'auparavant ils avaient téléphoné tant et plus, laissaient-ils le téléphone décroché? Il était peut-être encore temps d'agir...

Ce n'est que tard le soir que l'on sut, avec certitude, qu'ils étaient vivants. Dans quel état, on l'ignorait, mais vivants! L'un des deux frères crut bon de remettre en place le combiné téléphonique, mais pas pour longtemps: le temps, pour eux, de recevoir deux appels. L'un, d'un enquêteur qui se buta à la réponse obstinée de Bernard: il n'était toujours pas question d'abdiquer. L'autre, d'un ami de Louis. Puis, ce fut tout. Irrémédiablement tout. Ils coupèrent pour la dernière fois le fragile lien qui les unissait encore au monde extérieur.

À quel moment précis de leur interminable supplice, les murs de la maison des Richard résonnèrent-ils de la double détonation? Quand enregistrèrent-ils, pour le restituer au néant, le fatidique: «Un, deux, trois, FEU»... qui devait mettre fin à un calvaire qui n'avait plus de sens? Combien de temps, transformé en siècles, Bernard et Louis ruminèrent-ils leur cauchemar commun avant de se résigner vraiment et véritablement? Fut-ce dans le fracas de l'assaut final? L'une des nombreuses détonations supposément entendues par les membres fatigués fut-elle double? Moururent-ils tout de suite après les derniers contacts téléphoniques? Nul ne le saura jamais.

\* \* \*

Le lendemain matin, à cinq heures trente exactement, on lança de nombreuses bombes lacrymogènes à partir de chez les Warren. Puis, on défonça avec un bélier la porte

du côté sud, laissant le passage à deux membres de l'équipe portant des masques. Ils mitraillèrent les lieux dans tous les sens. Ils ne rencontrèrent aucune résistance. Les gaz lacrymogènes peuvent-ils faire pleurer les morts? Il y eut ensuite un grand silence: aucun gémissement, aucune plainte et toutes les sorties possibles surveillées par des tireurs d'élite. La porte de la chambre était fermée et aussi criblée que le reste.

Vers la fin de l'après-midi, on remettait les corps de Bernard et Louis à leur famille. Ils furent exposés au sous-sol de l'église, portant entre leurs mains une petite croix de bois fabriquée par des amis. Ils furent mis en terre dans le petit cimetière de Val-Saint-Gilles, immédiatement après les funérailles. Quelques jours plus tard, deux immenses croix de bois bien cimentées furent érigées, à la grande surprise des responsables du cimetière. Quelques semaines plus tard, la municipalité donna ordre de couper les deux croix faites de troncs d'arbres. Et l'épitaphe... l'épitaphe... à quoi bon? Rimbaud, déjà, ne l'avait-il pas rédigée expressément pour eux, longtemps auparavant? Lorsqu'il avait écrit *Le dormeur du val*, ne pensait-il pas aux deux «Dormeurs de Val-Saint-Gilles»?

*Les pieds dans les glaïeuls, il dort. Souriant comme  
sourirait un enfant malade, il fait un somme: nature, berce-le  
chaudement: il a froid.*

*Les parfums ne font pas frissonner sa narine; il dort  
dans le soleil, la main sur sa poitrine, tranquille. Il a  
deux trous rouges au côté droit.*



# Épilogue

Le rapport du coroner nous apprend, en quelques phrases, que Bernard et Louis furent retrouvés assis l'un en face de l'autre, avec leur arme respective dans la garde-robe de la chambre des Richard. Il fait foi d'un trou chacun au centre de la poitrine, et d'une plaie superficielle au bras droit de Bernard.



# Table des matières

<b>Introduction</b> .....	9
---------------------------	---

## **PREMIÈRE PARTIE – Déboires de l'enfant à l'homme**

CHAPITRE 1 – L'enfance.....	13
CHAPITRE 2 – Cruelle adolescence.....	35
CHAPITRE 3 – Négligence criminelle.....	43
CHAPITRE 4 – La chute libre.....	55
CHAPITRE 5 – Le bras de la justice.....	83

## **DEUXIÈME PARTIE – Le destin**

CHAPITRE 6 – Petit frère devenu grand.....	107
CHAPITRE 7 – Entre-temps.....	127
CHAPITRE 8 – Libération conditionnelle.....	139
CHAPITRE 9 – Incessant cauchemar d'un repris de justice.....	143

## **TROISIÈME PARTIE – Des rires et des larmes**

CHAPITRE 10 – Quand les nerfs lâchent.....	163
CHAPITRE 11 – Chasse à l'homme.....	187
CHAPITRE 12 – Prise d'otage.....	215
CHAPITRE 13 – La puissance, c'est ça.....	249
CHAPITRE 14 – Jogging d'un barrage à l'autre.....	265
CHAPITRE 15 – Après vingt-quatre heures de siège.....	291
CHAPITRE 16 – Les jeux sont faits, rien ne va plus.....	307

<b>Épilogue</b> .....	317
-----------------------	-----



À la suite d'une série de mauvais choix, Bernard sent que sa vie lui échappe. Se sentant traqué de part et d'autre, il décide de réaliser un coup d'éclat afin que personne ne puisse l'oublier : une prise d'otage peu banale. Il sera alors entraîné dans un ouragan de peurs et de tourments détruisant tout sur son passage. Trouvera-t-il ce qu'il recherche si désespérément ?

Avec son style incisif et mordant, Cécile Hélie-Hamel réussit à tenir le lecteur en haleine du début à la fin, le faisant passer par toute la gamme des émotions. Tantôt dur, tantôt bouleversant, lire *Les miettes aux oiseaux*, c'est plonger tête baissée dans une histoire plus vraie que nature ; c'est être témoin d'un fait vécu qui vient vous prouver, si besoin est, que la réalité dépasse souvent la fiction...

Cécile Hélie-Hamel est née en Abitibi-Témiscamingue et vit à Authier-Nord. Enseignante à la retraite, mère de six enfants, elle est très impliquée dans le milieu social et politique. Lauréate du Prix littéraire de l'Abitibi-Témiscamingue en 1979 pour le récit *Passe le temps* et à nouveau en 1981 pour le roman *À travers vents et orages* (publié en 1983 sous le titre *Une femme singulière* aux Éditions Héritage), elle publie en 2007 son troisième livre *Comprends-tu ça Laurette?* aux Éditions du Septentrion.

